

Deux dissertations medicinales et chirurgicales. L'une sur la maladie vénérienne ... l'autre sur la nature et la curation des tumeurs / Traduction françoise ... sur l'edition latine imprimée à Londres en l'année 1723.

Contributors

Deidier, Antoine, -1746

Publication/Creation

Paris : C.M. d'Houry, 1725.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ewnxbrcy>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



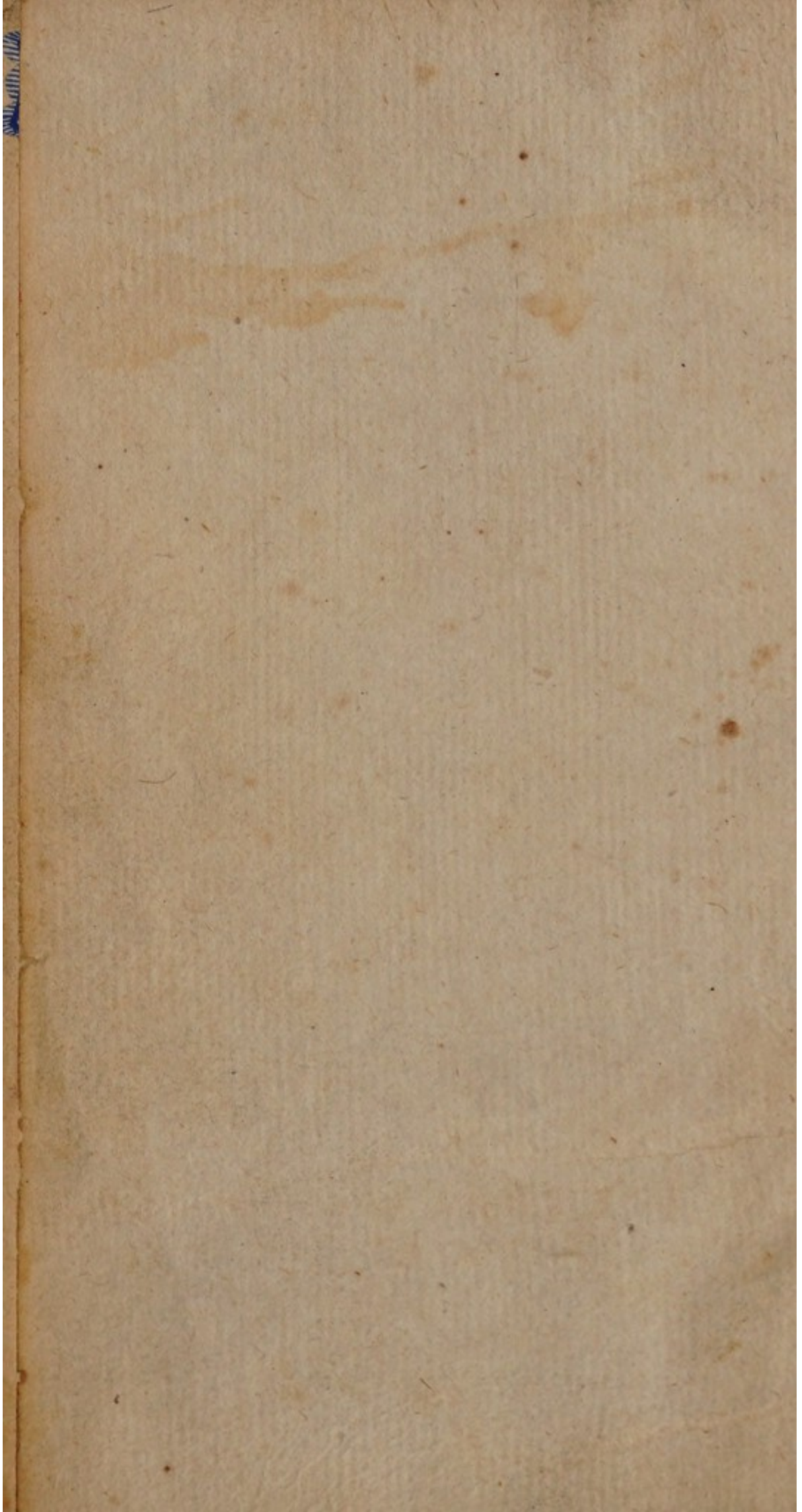
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>





19934/A

95250



DEUX *Ch. Bachel*
DISSERTATIONS
MEDECINALES
ET
CHIRURGICALES,

L'une sur la Maladie Vénérienne, &
sur une Méthode particulière de la
traiter par les frictions; L'autre sur
la nature & la Curation des Tu-
meurs.

*Par Monsieur DEIDIER Conseiller, Médecin
du Roy, Chevalier de l'Ordre de Saint Mi-
chel, Professeur Royal en Chymie en l'Uni-
versité de Montpellier, de la Société Royale
de Londres, & Médecin consultant de la
Ville de Marseille.*

TRADUCTION FRANCOISE,

Par un Chirurgien de Paris,

Sur l'Edition Latine imprimée à Londres en
l'année 1723.



A PARIS, rue de la Harpe,
Chez CHARLES-MAURICE D'HOURY, seul Impri-
meur de Monseigneur le Duc d'Orleans.

M D C C X X V.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





A V I S

*Que M. DEIDIER a envoyé à
l'Auteur de cette Traduction,
pour servir de Préface à ses deux
Traitez.*

LE Traité concernant la Mala-
die Vénérienne, paroît pour
la cinquième fois dans cette Tra-
duction : On l'imprima pour la
premiere fois à Montpellier en
forme de These au mois de Juil-
let de l'année 1713, pour le Bac-
calauréat de M. Siccard, sous ma
Présidence; Il fut fort augmenté
& imprimé pour la seconde fois
dans la même Ville en 1716.
sous le nom de M. Raiberti. La
troisième Edition s'en fit à Ro-
me sous le même nom en 1722,
& l'année dernière 1723, après

A V I S.

en avoir retranché les esprits animaux & la fermentation du sang, j'en envoyai le Manuscrit à Londres, où il a été imprimé pour la quatrième fois.

C'est sur l'Edition de Londres que cette Traduction a été faite par un Chirurgien de Paris, à laquelle j'ai ajouté toutes les préparations de Mercure qui étoient dans la seconde Edition, & des Réflexions & Observations qui n'avoient point encore paru, où je découvre la véritable méthode dont je me suis servi depuis plus de vingt ans, pour traiter toutes sortes de maux véneriens; n'ayant pas cru la devoir communiquer au Public, qu'après m'en être bien assuré par des épreuves très fréquemment répétées.

Je bannis absolument les purgatifs durant l'usage du Mercu-

AVIS.

re , parce que je les crois tout-à-fait opposés à l'effet de ce remède, qui selon moy, doit toujours agir par extinction, pour détruire les vers véroliques & leurs œufs, auxquels j'attribue la cause prochaine de tous les maux vénériens.

Pour ce qui est du Traité des Tumeurs , il paroît dans cette Traduction pour la quatrième fois ; il fut imprimé la première fois à Montpellier en 1711. en forme de Thèse soutenue dans les Ecoles de Médecine sous ma Présidence pour le Baccalaureat de M. Duval. En 1715. les Exemplaires en étant devenus très rares, on en fit au même endroit une seconde impression. Dans ces deux Editions je supposois les esprits animaux ; & quoi que je rejetasse les sels & les sulfures pour la production des Tu-

AVIS.

meurs, j'admettois dans le sang les principes de Chymie & la fermentation.

L'année derniere je jugeai à propos d'en retrancher les esprits & la fermentation, & j'envoyai le Manuscrit à l'Academie Roïale de Londres où il fut fort goûté, & trouvé digne de l'impression. Les trois dernieres Editions Latines ne contiennent que cinq Chapitres, j'y ai joint les neuf suivans qui n'avoient encore paru que Manuscrits, & que l'on a inferez dans cette Traduction.

Le dernier de ces Chapitres concernant la petite verole, est le produit d'une de mes Theses sur cette Maladie, qui fut soutenue en l'année 1709. pour les triduanes de M. Wys, à quoi j'ai ajouté que la petite Verole n'est pas causée par simple contagion, quoi qu'elle soit toujours épidé-

AVIS.

mique & contagieuse; elle constitue quelquefois une véritable Peste.

Si ce que j'avance icy sur la Petite Vérole est bien reçu du Public, je pourrai donner bientôt un Traité complet de la dernière Peste de Marseille, où j'avois été envoyé par ordre de la Cour, & où j'ai été enfermé pendant une année entière, ayant déjà déclaré dans mes Observations, & par différentes Lettres imprimées, que je pense de cette Peste à peu près de même que de la Petite Verole.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

LE desir que j'ai toujours eu de me rendre utile du moins à quelques-uns de ceux qui exercent ma Profession, m'a porté à traduire sur l'Edition Latine de Londres deux petits Traitez de M. Deidier Docteur en Médecine & Professeur à Montpellier; l'un concernant le traitement de la Maladie Vénérienne, & l'autre sur la nature & la curation des Tumeurs; m'étant imaginé que plusieurs Chirurgiens peu versez dans la Langue Latine, pourroient tirer des avantages considérables dans l'exercice de leur Art, des bons enseignemens & des Observations qu'ils contiennent.



A
MONSIEUR
LE CHEVALIER
SLOANE.

Président du College des Médecins de
Londres, Médecin, Inspecteur Gé-
néral des Armées de la Grande Bre-
tagne, & de l'Académie Royale des
Sciences de Londres & de Paris.



MONSIEUR,

*Le poste éminent que vous
remplissez, avec un applaudis-*

à v

ÉPITRE.

Sement général dans le College
des Medecins de Londres, &
la suprême Inspection de la
Médecine qui a été confiée à
vos soins & à votre sagesse
sur toutes les Troupes qui com-
posent les Armées de la
Grande Bretagne, vous ont
acquis une grande réputation,
non-seulement en Angleterre
& en France, mais aussi par-
mi tout ce qu'il y a de gens
distinguez dans la République
des Lettres, auprès de qui vos
rares talens & votre habileté
dans la théorie & dans la pra-
tique Médecinale vous ont
rendu très recommandable.

ÉPÎTRE.

Votre grand nom , MONSIEUR , & votre vertu généralement connue , m'ont porté à vous offrir ces deux Dissertations , dont la première contient une nouvelle méthode de traiter toutes sortes de Maladies Vénériennes par les seules frictions mercurielles plus facilement que l'on n'avoit accoutumé , & l'autre explique la nature des Tumeurs & leur curation.

J'avois à la vérité , dicté ces opuscules dans nos Ecoles il y a quelques années , conformément aux hypothèses des esprits animaux & des élé-

ÉPITRE.

mens des Chymistes ; mais après avoir fait un espece de divorce avec ces systêmes, et m'être affranchi de mes anciens préjugés, j'ai tâché, à ce qu'il me semble, d'expliquer ces Maladies par des voyes plus conformes à la nature.

Recevez donc, je vous prie, MONSIEUR, avec bonté, et daignez lire ces petits Ouvrages qui ne sont point comme cy devant remplis d'esprits, ni assaisonnés de sels ; de sorte qu'ils sont, si je ne me trompe plus simples qu'ils n'étoient, et mieux accommodés à la pratique.

ÉPI T R E.

C'est à vous, MONSIEUR, comme Juge très éclairé, à décider souverainement si j'ai fait quelque progrès dans cette étude & dans ce nouveau travail ; & en cas que ces essais aient le bonheur d'être reçus agréablement, & approuvez d'un aussi bon connoisseur, je leur ferai voir le jour, & bien-tôt après ils seront suivis d'un Traité d'Anatomie du Corps humain & de l'æconomie animale, appuyé sur des Observations exactes & curieuses, que je suis occupé à revoir, pour y mettre la dernière main.

ÉPI TRE.

M. de Voolhouse Gentil-
homme Anglois célèbre Ocu-
liste , établi à Paris depuis
long-temps , m'a donné lieu de
limer ces deux Dissertations en
me demandant mon avis sur ces
maladies. Il m'a souvent assu-
ré par ses Lettres que vous ne
me refuseriez pas l'honneur de
votre confiance & de votre
protection , à la faveur desquel-
les je pourrois parvenir à être
reçu dans la célèbre Société
Royale des Sciences , à la-
quelle vous donnez un si grand
lustre. Ce sera pour moy un
plaisir des plus sensibles , si par
votre sage jugement vous ne

ÉPÎTRE.

*m'en croyez pas tout-à-fait
indigne. J'ai l'honneur d'être ,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

DEIDIER.

A Montpellier le

20 Juin 1723.



LETTRE

*De M. le Chevalier SLOANE,
à M. DEIDIER, Docteur en
Médecine, Conseiller, Méde-
cin du Roy, Chevalier de l'Or-
dre de Saint Michel, Professeur
Royal de Chymie en l'Universi-
té de Montpellier, de la Societé
Royale de Londres, & Médecin
Consultant de la Ville de Mar-
seille.*

MONSIEUR,

Vos savantes Differtations
concernant les Maladies Véné-
riennes & les Tumeurs, ont en-
fin paru ces jours derniers. Je les
lûs l'année précédente, aussi-tôt
que M. de Voolhouse notre très-

DE MONSIEUR SLOANE.

cher ami, me les eut fait mettre entre les mains ; & dès-lors la singularité de vos observations, & la netteté de vos discours me plurent si fort, que je me déterminai d'abord à les faire imprimer : Mais j'ai bien des graces à vous rendre d'avoir voulu que mon Nom paroisse à la tête d'un si bel Ouvrage ; & je ne fouhaite rien avec plus d'ardeur que de pouvoir en toute occasion vous en marquer ma reconnoissance.

C'est à vous maintenant, MONSIEUR, de me faire sçavoir si je puis quelque chose pour vôtre service, & si les mouvemens que je me donnerois volontiers dans cette vûe, pourroient vous faire quelque plaisir : Je puis vous assurer, MONSIEUR, qu'il n'y a point d'office d'amitié & d'attachement pour votre chere Personne, que je n'embrasse

LETTRE

avec chaleur, pour pouvoir en quelque façon répondre à toutes vos honnêtetez : Pour ce qui est d'être admis parmi les Membres de notre Royale Societé , c'est une chose plus légitimement due à votre mérite qu'à mes sollicitations.

Mais je me flatte aussi qu'en considération de notre amitié , vous voudrez bien me permettre, quand l'occasion s'en présentera , de confier à vos soins quelques Anglois qui sont souvent obligez d'aller à Montpellier pour recouvrer leur santé.

Au reste , j'ai envoyé à Paris une vingtaine d'Exemplaires de vos Dissertations que le célèbre M. de Voolhouse vous fera tenir à Montpellier pour en gratifier vos amis. Cependant, conservez vous, mon aimable Monsieur, & après avoir ces années dernie-

DE MONSIEUR SLOANE.

avec autant d'applaudissemens
que de danger, donné vos soins
au Salut d'une infinité de Mala-
des pendant la desolante Peste de
Marseille; tâchez de jouir d'une
longue santé, tant pour le bien
de la Médecine, que pour celui
de la République des Lettres.
J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

*A Londres, aux calendes
d'Avril 1724.*

LETTRE

*De M. JURIN, Secrétaire de la
Société Royale de Londres, à
M. DEIDIER, Chevalier de
l'Ordre de S. Michel, Conseil-
ler, Médecin du Roy, Professeur
Royal en Chymie en l'Universi-
té de Montpellier, de la Société
Royale de Londres, & Médecin
Consultant de la Ville de Mar-
seille.*

MONSIEUR,

Lors que nous étions à la
Campagne pendant les vacances
de la Société Royale, nous
avons reçu vos Lettres dans tou-
te leur intégrité, par lesquelles
vous avez bien voulu demander

DE MONSIEUR JURIN.

que par nos soins , & à notre recommandation vous fussiez reçu dans l'Assemblée de la Société Royale. Nous avons aussi reçu vos deux Traitez écrits en Langue Latine, dont l'un a pour titre Dissertation sur la Maladie Vénérienne, & l'autre Dissertation sur les Tumeurs. Nous avons d'abord lû nous-mêmes avec beaucoup de plaisir ces élégans & scavans Traitez, & nous les avons envoyez ensuite au célèbre M. le Chevalier Sloane, afin qu'il en fît la lecture, & il les a lui-même par son propre jugement authentiquement approuvez; & comme ce n'étoit pas la coutume d'insérer ces sortes de Traitez dans les transactions Philosophiques, & que l'on se contente d'inscrire ces expériences & ces observations qui périroient autrement sur des Regi-

LETTRE

freres destinez à cet usage . nous convinmes d'un commun accord de les mettre entre les mains d'un Libraire de Londres, Imprimeur de la Société Royale, avec ordre de les imprimer au plutôt; & nous le chargeâmes en même-temps, qu'aussi-tôt que l'Ouvrage sortiroit de dessous la Presse, d'en envoyer quelques Exemplaires à Paris au célèbre M. de Voolhouse pour vous les faire tenir.

Dernierement lors que la Société Royale reprit ses séances solennelles, l'Illustre M. Sloane accompagna la demande que vous faisiez d'être admis au nombre des Membres de la Royale Société, des louanges magnifiques, & fit à ce sujet sa recommandation en des termes honorables, nous y joignîmes aussi la nôtre, non qu'elle fût

DE MONSIEUR JURIN.

nécessaire après un si excellent Panégyriste, mais pour satisfaire à l'estime que nous faisons de votre Personne, qui nous porte à nous intéresser à tout ce qui peut vous faire plaisir.

Il arriva de-là que par l'unanimité de tous les suffrages, vous fûtes inscrit dans la Liste des Membres qui composent la Société Royale, en foy dequoy, comme la coutume d'envoyer des Patentes aux nouveaux Associez, est abolie depuis plusieurs années par un décret de la Royale Société, nous vous envoyons un Exemplaire du Catalogue des Associez.

Pour vous, MONSIEUR, si vous voulez bien de temps en temps nous faire part des expériences & des observations dont vous avez toujours une riche & abondante provision: Soyez per-

LETTRE DE M. JURIN.

suadé que vous nous ferez un très sensible plaisir, étant extrêmement zelez pour l'accroissement de la belle réputation que vous vous êtes si légèrement acquise.

Donné à Londres le 30 Décembre 1723.

DÉSSER.



DISSERTATION
MEDECINALE
SUR
LES MALADIES
VENERIENNES.

Exposition de la nature & de la curation des Maux véneriens.

SECTION PREMIERE.



Les Maladies Véneriennes sont celles qui sont produites ou entretenues par le virus vénerien : or , le virus vénerien procède toujours d'un congres impur , soit de près ou de loin. Les maladies qui suivent de près cette

A

forte de congrès, sont, la gonorrhée virulente, les bubons vénériens, les chancres vénériens, les sarcomes vénériens, la couronne vénérienne, les exostoses, & quelques autres. Les maladies vénériennes produites par un congrès impur éloigné, sont aussi appelées de ce nom, parce qu'elles sont causées par la virulence vénérienne, comme sont aux enfans à la mamelle les ulcères fœdés qui leur viennent à la bouche, ou ceux qui arrivent aux mamelles de leurs nourrices.; ou pour avoir couché avec des verolez, ou bû dans les verres de ceux qui ont à la bouche des ulcères vénériens.

De plus, il n'y a aucune maladie, sur tout de celles qui sont chroniques, & de longue durée, qui ne puisse être entretenue par le développement d'un virus vénérien renfermé intérieurement; comme les douleurs de rhumatisme opiniâtres, les gouttes, les mauvaises galles, toutes fortes de playes qui se rendent rebelles & difficiles à guérir; & beaucoup d'autres que l'on nomme toutes vénériennes, & qui sont toutes désignées sous ce nom générique.

SECONDE SECTION.

La contagion vénérienne n'est donc autre chose qu'un dépôt d'humeurs sale & honteux, causé par un congrès impur, ou par tout autre contact vénérien. Il part de cette source empoisonnée une iliade de maux qui attaquent les parties du corps, tant intérieures qu'extérieures qui salissent la peau, défigurent la face, rendent la voix rauque, affoiblissent les sensations; les parties molles en sont ulcerées & corrompues, les parties dures amolies, & consumées par la carie; les malades sont tourmentez des plus cruelles douleurs, sur-tout pendant la nuit. Le plus bel homme devient laid, mal-propre, & d'une puanteur insupportable; c'est-là le vrai fleau, & la légitime croix d'une infâme lubricité: Que les jeunes gens peu prudens se tiennent donc sur leurs gardes, le plaisir qu'on achete par la douleur, a peu d'agrément.

TROISIEME SECTION.

Peu de jours après un congrès impur, on voit paroître pour l'ordinaire, tantôt en même-temps, & quelquefois

séparément une gonorrhée virulente, des ulcères aux parties génitales, des bubons aux aînes, des fics & des excroissances autour de l'anus, des inflammations & des ulcères aux prostates, des carnositez dans le conduit de l'uretre, & des pustules au fondement.

QUATRIÈME SECTION.

Le virus vénérien rampe & s'avance quelquefois lentement & sourdement dans l'intérieur des parties, & quelquefois il s'y porte rapidement, & y cause en peu de temps bien du desordre, selon la différente constitution des humeurs, & la différente manière de vivre.

Quand la virulence fait un progrès rapide, elle attaque tantôt une seule partie, tantôt plusieurs, & quelquefois tout le corps; je veux dire, en même-temps la tête, la poitrine, le bas-ventre, les extrémités, la peau, les viscères, les membranes, les muscles, les cartilages & les os.

De ces parties atteintes du virus, les unes sont simplement obstruées, les autres sont ulcérées, les autres sont

sur les maladies Vénériennes. 5

variées, enflammées, douloureuses, ou tombent en putréfaction.

La tête est tourmentée de cephalée; de migraine, d'épilepsie, & les yeux sont obscurcis par des vertiges, le front est comme entouré d'un honteux diadème d'ulceres & de pustules, les os du crane, aussi-bien que les autres os du corps s'amolissent, souffrent des exostoses, ou sont percez par la carie; des ulceres chancreux rongent les narines, les organes de l'ouïe sont atteints de tintements & de surdité, les yeux perdent leur action, l'haleine des malades est d'une puanteur insupportable, la cavité des narines & de la bouche est rongée d'ulceres, qui, parvenus jusqu'à la luette, rongent & consomment quelquefois toute la substance.

Quand ces ulceres attaquent le Palais, ils le percent quelquefois, & pervertissent absolument la voix & la parole.

Lors que le virus agit sur la poitrine, il cause au poumon la dispnée; l'asthme, l'ortopnée, la phtysie le dessèche; l'hæmophtysie le dissout, le sternum, les côtes, les vertebres du dos sont

chargez d'exostoses & moulus de caries.

Quand le virus insulte le bas-ventre, il y cause des symptômes bien différens, & en grand nombre; les muscles sont obstruez par des impuretez virulentes, aussi-bien que les viscères qui y sont contenus; & l'on connoît leurs obstructions, inflammations, ulcerations, par les douleurs de colique, par les néphrétiques, les hydropisies, la dysenterie, les fistules de l'anus, les urines sanglantes, purulentes, ou totalement supprimées; & tous ces symptômes ne cedent qu'aux anti-vénéériens.

Tous les membres se ressentent aussi du virus vénerien; ceux qui sont fréquemment travaillez de rhumatismes opiniâtres, des douleurs de la goutte, & des nœuds qui lui succèdent, ont dequoy en être persuadé. Il n'y a aucune maladie chronique que cette virulence n'entretienne; il arrive quelquefois que les fièvres tierces, quartes, quintes, menstruales, automnales, printanières, ont une cause vérolique; enfin, la playe la plus légère faite à la peau, se convertit presque toujours

sur les maladies Vénériennes. 7

dans un ulcere rebelle & fordide ,
quand elle est entretenue par un virus
qui s'est débarassé.

C I N Q U I E M E S E C T I O N .

Au temps de la conception, il se fait
une transfusion de la virulence véne-
rienne dans l'œuf par l'entremise de
l'esprit féminal ; pendant la grossesse ,
le même virus se communique au fœ-
tus par le lait de la matrice ; après l'ac-
couchement , le lait d'une nourrice in-
fectée passe à son nourrisson qui en
étoit exempt ; & réciproquement , un
enfant infecté gâte sa nourrice en suc-
çant son lait , par le moyen de sa salive
impure ; & quand le virus passe de la
nourrice dans le corps de son nourris-
son , on le connoît par des aphtes & de
petits ulceres virulens qui paroissent à
sa bouche ; mais lors qu'il passe de l'en-
fant à sa nourrice , il se manifeste d'a-
bord par des pustules ulcerées autour
des mamelons de la nourrice.

S I X I E M E S E C T I O N .

Ce virus est fort trompeur , il reste
souvent caché sans causer aucune in-
commodité sensible pendant des an-
nées entieres , & même pendant toute

la vie ; & ne se montre quelquefois qu'après la troisième & quatrième génération d'un pere qui aura été infecté de cette virulence. Quand la virulence s'est ainsi invétérée , & tenue cachée de génération en génération , elle dégénere en serophules , en elephantie , ou en lepre.

Car dans les régions où le virus vénerien se montre d'abord , il est rare d'y voir des lépreux , & l'on y voit très-peu d'écrouelleux ; mais dans les lieux où il se montre difficilement , on voit beaucoup regner la lepre & les écrouelles ; ce qui fait connoître que ces deux maladies sont originaiement les productions du virus vénerien.

SEPTIEME SECTION.

Mais d'où provient véritablement cette inondation de maux ? Il faut sçavoir pour cela quel'an de notre Salut 1493 , cette affreuse contagion commença de paroître , & d'exercer sa violence dans le monde Chrétien , lors que le Roy de France Charles VIII. assiégeoit la ville de Naples , le commerce impur d'une insigne débauchée , répandit ce virus

dans l'Armée des François ; ce qui fut cause que les François qui n'avoient point encore connu cette maladie, l'appellerent avec raison le mal de Naples ; & les Napolitains qui l'avoient contracté dans l'Armée des François, le nommerent le mal François.

Il est pourtant vray-semblable que les Espagnols ont apporté cette maladie des Indes Occidentales en Europe, & qu'ils l'ont communiquée aux autres nations pendant le siege de Naples.

Cette époque n'est pas sûre, & l'on peut être aussi-bien fondé à croire que les Espagnols ont transplanté la verole d'Europe aux Indes Occidentales, qu'à penser que les mêmes Espagnols l'ont apportée des Indes aux Européans ; les raisons pour & contre sont mieux déduites qu'ailleurs dans les notes qui accompagnent la Traduction du Traité de la maladie Vénérienne de Charles Musitan Médecin de Naples, qui fut imprimé à Trevoux en 1711.

Cette maladie regne continuellement dans les Indes Occidentales, & tous les Peuples de ces climats ont une merveilleuse disposition à la contrac-

ter, & à la rendre populaire. Il y en a pourtant qui prétendent que c'est la même maladie que l'Elephantie des anciens, & qu'elle n'a pas été inconnue à Hypocrate, à Avicenne, non-plus qu'à Moïse, qui semblent tous en avoir fait des descriptions.

Quoi qu'il en soit, il est certain que cette contagion n'a pas cessé d'infecter l'Europe pendant le quinzième & seizième siècle, qu'elle regneroit encore aujourd'hui avec autant de violence, & qu'elle feroit par-tout un progrès aussi rapide, si elle n'étoit à présent combatue par des remèdes très-efficaces; enfin, que ce feroit fait dans peu de siècles de tout le genre humain, ou du moins, que cette contagion rendroit tous les hommes mal disposés aux fonctions qu'ils exécutent dans leur parfaite santé, si l'on n'avoit trouvé le moyen de la réprimer.

C'est une question difficile à résoudre, sçavoir si cette maladie transplantée du pays où elle a pris naissance, dans un autre climat, s'adoucit & se ralentit considérablement? ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle s'affoiblit de jour en

sur les maladies Vénériennes. II
jour , & qu'elle devient plus traitable
dans toutes les contrées de l'Europe.

Dans les premiers tems , soit qu'elle
eût été apportée chez nous , ou qu'elle
y fût née , elle tourmentoit par de
cruelles douleurs ceux qui en étoient at-
taquez , toute la masse de leur sang s'en
trouvoit d'abord souillée , & cinquante
ans après , elle commença à se mani-
fester sous la forme d'une gonorrhée
virulente , c'est ce qu'elle fait encore
aujourd'hui ; d'où l'on infere lors que
le virus ne se montre pas première-
ment par une gonorrhée , que toute la
masse du sang en a d'abord été imbue :
au contraire , quand une gonorrhée a
d'abord été bien traitée , il est rare que
l'infection se communique à toute la
masse des humeurs ; la cure des bubons
véneriens est plus sujette à causer une
vérole générale , les chancres & les
excroissances ne manquent gueres d'en
être les précurseurs.

HUITIEME SECTION.

Les Auteurs ne conviennent pas sur
la nature de l'infection des humeurs ,
disposée à produire la vérole. Les uns

prétendent que c'est un acide corrosif ; mais pour nous , nous croyons devoir en attribuer la cause à des vers.

Ceux qui suivent la première opinion se fondent sur ce raisonnement. Le virus vénérien , disent-ils , coagule les humeurs , & ronge les parties solides , de la manière à peu près que les esprits de nitre , de vitriol , & l'eau forte coagulent le sang quand on en fait injection dans l'ouverture de la veine d'un chien vivant , & qu'ils rongent les parties solides quand on les applique extérieurement : Il produit des bubons dans les aînes , des douleurs dans le corps de tous les muscles ; il occasionne des exostoses ou des caries , en coagulant le sang & la lymphe , d'où ils concluent qu'il y a dans ce virus vénérien des sels acides , fixes & corrosifs.

NEUVIÈME SECTION.

Mais si ce virus étoit d'une nature acide & corrosive , il arriveroit qu'aussitôt après un commerce impur , ou bien il coaguleroit les humeurs , ou il rongeroit par son attouchement les parties solides , & y causeroit des ul-

ceres : car il n'y a point d'acide fixe , corrosif qui ne donne des marques de son action dès qu'il s'est glissé dans le sang , ou qu'il est appliqué extérieurement ; mais le virus vénérien ne produit pas la gonorrhée , des chancres , des excroissances , des bubons immédiatement après un commerce impur , mais seulement après quelques jours écoulés.

On dira peut-être que ce virus est d'un tel caractère qu'il s'embarasse aisément avec les parties sulphureuses dont le sang est rempli , dont il se débarrasse ensuite plutôt ou plus tard ; mais quand cela seroit , comment se pourroit-il faire que ce virus , si longtemps mêlé avec le sang , pût résister comme il fait quelquefois , sans être altéré , à la fermentation naturelle du sang , & aux différentes fièvres ? Les branches sulphureuses ne se dégagent-elles pas sans cesse ? & ces branches étant dissoutes , les particules acides ne resteroient-elles pas débarrassées ? & se trouvant desunies & dissoutes , ne fermenteroient-elles pas avec les sels alkalis , ne changeroient-elles pas de forme ,

ne la perdroient-elles pas , ou ne feroient-elles pas détruites ?

Mais on suppose que cet acide vénerien s'embarasse d'abord avec les branches des soufres , qu'il ne s'en débarasse que lorsque la vérole se manifeste , & qu'il faut pour cela qu'il arrive une certaine fermentation & une disposition particuliere dans les humeurs.

Il ne reste plus que cette ressource , par laquelle on suppose que les sels étant une fois débarassez des liens qui les tenoient unis avec les soufres , ne peuvent jamais s'y réunir de la même maniere : mais par quel moyen le virus pourroit-il tellement se multiplier , qu'une Particule de ce virus qui égaleroit à peine la milliême partie d'un grain, acquiereroit un volume immense ? Comment se pourroit-il faire que cette Particule qui ne s'est d'abord attachée qu'à un petit endroit du corps humain , coagule ensuite toutes les humeurs , qu'elle soit chariée partout avec le sang par le moyen des vaisseaux , que ce virus tout-à-fait libre ne fût plus engagé dans les liens des

souffres, qu'après cela il fist des érosions en de certaines parties sans toucher aux autres, & qu'il ne fist quelquefois aussi son impression que sur une seule? Des sels acides corrosifs se pourront-ils engendrer, & se multiplier de nouveau dans le tissu d'un sang alkalin, & d'une limphe alkaliné?

Si cela étoit vrai, tout le sang & toute la limphe empreints du virus vénérien, se convertiroient d'une nature alkaliné dans une acide, ce qui répugne à l'expérience. Ceux qui font de telles suppositions, nous font illusion, & leur opinion ne nous satisfait en aucune manière.

DIXIÈME SECTION.

Examinons donc à présent la nôtre qui nous porte à croire que de petits vers vivans produisent le virus vénérien, laquelle nous paroît moins embarrassée & plus probable.

Je la proposai le vingtième jour de Juillet de l'année 1713, comme une opinion soutenable dans une Thèse qui fut imprimée dans ce temps-là, non pas que je crusse que l'on vît nager des

vers en grande quantité dans la matiere féminale d'un homme naturellement bien disposé (comme l'insinue l'Auteur du Traité des Vers écrit en François page 107) mais pour trois raisons principales, 1°. Parce que, de l'aveu du même Auteur, il y a des vers véneriens : 2°. Parce que ces vers véneriens étant supposés, on explique toutes les maladies véneriennes beaucoup plus facilement, qu'en suivant toute autre hypothese qui soit jusqu'à présent connue. 3°. Parce que le virus vénerien ne peut être plus radicalement détruit que par les frictions mercurielles, par le moyen desquelles toute sorte d'engence vermineuse est totalement exterminée.

Tout animal est formé d'un œuf, par conséquent les vers sont engendrez de la même maniere, & les œufs vermineux ne produisent point de vers, à moins qu'ils n'aient été couvez, pour ainsi dire, par une chaleur qui leur soit convenable, or ils sont couvez dans la matrice d'une femme fouillée par la diversité des semences corrompues ; mais ces œufs ne sont

point couvez dans la semence d'un homme parfaitement sain, parce qu'un homme sain n'a point dans la semence de vers spermatiques, quelque chose que disent au contraire de certains Auteurs avec M. Leuvenhock, Auteur que les Observations de M. Verheyen ont convaincu d'erreur; ces prétendus vers spermatiques n'étant autre chose, que les parties intégrantes de la semence les plus grossières, qui sont agitées par les plus déliées.

Il faut entendre Verheyen lui-même au second Livre de son Anatomie, Traité second, chap. 15, où après avoir posé la question; sçavoir si la semence examinée par le secours du microscope est un amas de très petits animaux: après l'examen de l'infusion du poivre qui fourmille d'une infinité de vers, & ensuite de la semence de differens animaux, il conclud ainsi, pag. 68 & 69. « Je n'ai jamais pu me per-
suader que le mouvement des Parti-
cules de la semence fût un mouve-
ment animal, & qu'il fut dirigé par
une nature animée, comme il m'a-
voit paru dans l'infusion du poivre, »

35 dont nous avons cy-devant parlé ,
35 dans laquelle le mouvement paroif-
35 soit avoir une direction étrangere :
35 car dans cette derniere on voyoit les
35 petits animaux se mouvoir , tantôt
35 plus vîte , & tantôt plus lentement ,
35 décrivant une ligne droite ou obli-
35 que , inclinée selon divers angles.
35 On les voyoit quelquefois se cho-
35 quer mutuellement , ou se ceder la
35 place , & quelquefois aussi retourner
35 sur leurs pas , non par maniere de
35 prépercussion , mais en se tournant
35 de telle sorte que la même extrémité
35 les précédât toujours , comme on le
35 voit presque dans les formillieres ;
35 mais dans la semence on voyoit des
35 Particules agitées en confusion ,
35 comme on voit des Particules se
35 mouvoir aux rayons du Soleil qui
35 reluisent en passant au travers d'une
35 fenêtre , ou comme se meuvent les
35 Particules les plus deliées de la neige
35 fortement agitées par le vent.

35 De là j'ai conjecturé , poursuit le
35 même Auteur , que les Particules que
35 l'on voit ainsi se mouvoir dans la se-
35 mence , étoient des corpuscules com-

muns & inanimes qui ne se mou-
voient pas d'eux-mêmes; mais par
l'impulsion de quelques Particules
plus subtiles & plus actives, & que
cette agitation duroit tant que ces
Particules très subtiles, ou ces esprits
motifs, appelez esprits feminaux,
ou souffle feminal, étoient en état
d'agir, & que je ne crois pas même
qu'on puisse appercevoir avec le mi-
croscope.

ONZIEME SECTION.

Les petits œufs des vers véneriens se
trouvent toujours dans une semence
gâtée, parce que le mal vénerien tire
toujours son origine d'un commerce
impur. La semence gâtée acquiert un
certain degré de putréfaction dans les
lieux de débauche, comme il paroît
par la forte odeur de bouc qu'elle y
contracte; elle se corrompt encore
d'avantage dans le corps des jeunes ef-
feminez, à cause des excréments du bas-
ventre; cette putréfaction est causée
par la chaleur naturelle des parties où
elle a été lancée, & de cette putréfac-
tion, ou de quelqu'autre cause que ce

soit, ces petits œufs sont échauffez & disposez à leur exclusion : c'est-là d'où procedent les vers véneriens.

Ces petits vers une fois éclos, en engendrent d'autres; & c'est d'où vient la propagation de la virulence : car la verole n'auroit pu être transportée des Indes Occidentales dans l'Europe, & passer ensuite par le commerce d'une seule femme débauchée dans les Armées des François & des Espagnols, si ce n'avoit été par les vers véneriens qui fournissoient sans cesse une prodigieuse quantité d'œufs, capables de les multiplier à l'infini, de la seule corruption des semences impures.

DOUZIEME SECTION.

Ceux qui prétendent que la verole tire son origine de l'éléphantie des anciens, ne scauroient s'empêcher d'admettre aussi-tôt l'opinion des vers : car toute la lepre des anciens a été produite par de petits vers vivans, comme le R. P. Augustin Calmet l'a suffisamment démontré dans sa *Dissertation sur la lepre* au commencement de son *Commentaire Litteral sur le Lévitique*.

que, & la vérole invétérée n'a pas pu se convertir en éléphantie, qui est une maladie vermineuse, si elle-même n'avoit été produite par des vers.

TREIZIEME SECTION.

Au reste, comment se pourroit-il faire que le virus vénérien se soit déjà rendu plustraitable, & soit moins rapide dans son progrès chez tous les peuples de l'Europe, comme nous l'avons déjà fait entendre, si cette engence vermineuse, languissante & extenuée, n'avoit en quelque façon changé de nature, ou en changeant de climat, ou par de nouveaux accouplemens de différentes sortes de vers, ou par le secours des remèdes que l'on a mis en usage pour combattre cette virulence?

Car, ces vers qui étoient d'abord bien fournis de dents pour ronger les chairs, n'ont-ils pas pu dans la suite du temps changer de forme, & se trouvant privez de dents, nager comme des poissons dans le torrent des humeurs? Il suffit de faire attention aux surprenantes métamorphoses de tous les in-

sectes, pour concevoir aisément la première production des vers de la lèpre, & celle de ceux qui produisent à présent le virus vénerien.

On voit communément comment plusieurs sortes de vers très-sensibles, se changent en mouches & en papillons. Les vers lépreux qui devoroient pour lors la chair, n'ont-ils donc pas pû par succession de temps se changer en vers véneriens plus foibles & moins voraces, qui se contentent à présent de vivre, & de se nourrir dans le cours des humeurs?

Parce que, comme ils ne sont engendrez que par un commerce impur, & que la semence seule les nourrit d'abord, on les appelle vers spermatiques, & c'est pour cela qu'ils commencent par causer la gonorrhée & l'inflammation des testicules; c'est-à-dire, pendant tout le temps qu'ils séjournent dans la semence des prostates, des vésicules féminaires, & des testicules: mais lors qu'ils ont passé de la semence dans le sang, & du sang dans les humeurs qui en résultent, comme sont la lymphe & le lait; on peut alors chan-

ger leur nom, & les appeller vers sanguins, lymphatiques & laiteux; puis qu'il est certain qu'il n'y a aucune partie du corps qui ne soit infectée de la virulence vénérienne, & vers laquelle par le moyen de la circulation des humeurs, les vers vénériens ne puissent être transmis.

QUATORZIEME SECTION.

Les vers vénériens produisent ou entretiennent toutes les sortes de maux vénériens, non pas par leurs morsures ni par leurs érosions, mais en y causant des obstructions. Quand au temps du coit ils rampent dans l'uretre vers les prostates, ils causent la gonorrhée; lors qu'ils s'attachent aux parties génitales, ils produisent des chancres & des excroissances; lors qu'après avoir roulé dans le torrent de la circulation, ils sont déposés sur les glandes inguinales, ils forment des bubons; quand ils sont portés vers l'anus, ils y produisent des fics, des rhagades, des pustules, des ulcères, & d'autres éruptions, & ainsi différentes productions en tous les endroits du corps où ils séjournent.

Tous ces symptômes n'arrivent pas d'abord, mais peu de jours après que l'on s'est livré à un commerce impur, parce qu'il faut que les vers véneriens, après s'être nichés dans les endroits où ils se sont arrêtez, ayent eû le temps de s'y multiplier, & que leur assemblage puisse former des obstructions dans les vaisseaux capables d'y causer ruption, écoulement des fucs en conséquence, & ensuite putréfaction. La seule obstruction des vaisseaux peut aisément produire ces trois effets, sans l'entremise d'aucuns sels, comme nous l'avons fait voir dans notre Dissertation sur les tumeurs, imprimée à Montpellier en l'année 1715.

QUINZIEME SECTION.

La constitution des sujets adultes est plus ou moins disposée, ou quelquefois absolument contraire à la fécondation, & à l'entretien des petits œufs des vers véneriens, ce qui fait que le virus verolique se manifeste plutôt ou plus tard dans les differents sujets; de maniere que s'il ne s'est insinué dans un endroit qu'une très petite quantité de vers vé-

ne-

neriens, ou leur germe y sera totalement suffoqué, ou il ne se ressuscitera, pour ainsi dire, qu'après plusieurs générations.

Il ne faut donc pas s'étonner que trois ou quatre débauchez ayant commerce avec une même femme gâtée, il y en ait un ou deux qui ne contractent point de mal, pendant que les autres en ont une ample provision; le virus vénérien étant en trop petite quantité chez les premiers pour agir promptement sur leurs organes, ou bien leur constitution se trouvant formellement opposée à recevoir son impression.

Ces sortes d'œufs sont plus facilement éclos, & plus favorablement nourris dans la semence de l'homme & dans le lait de la femme, & encore mieux aussi dans le fœtus, & dans un enfant nouvellement atteint du virus, parce que dans ces petits sujets, les humeurs sont plus douces & plus tempérées, & qu'elles sont plus chaudes & plus acres dans les adultes.

Il est aisé d'inferer de là pourquoy la gonorrhée virulente, l'inflammation des prostates, & leurs ulcérations, sont

plus fréquentes que les autres maux véneriens : on comprend aussi pourquoy les tumeurs des testicules succèdent quelquefois à une forte gonorrhée. Pourquoy un pere qui a reçu chez lui un virus qui ne s'est pas encore déclaré, engendre des enfans où la virulence paroît toute développée ? Pourquoy ce virus se développe & se manifeste plus facilement, plus promptement, & avec plus de violence dans les enfans & dans les nourrices que dans les adultes ? Enfin, pourquoy dans un âge avancé, les maux véneriens attaquent plutôt & plus souvent les membranes, les cartilages & les os, que les parties charnues ? Les vers véneriens sont rarement sanguins, souvent lymphatiques, très fréquemment lymphatiques ou lactez.

SEIZIEME SECTION,

La virulence qui s'est tenue cachée, se produit & s'anime lors que les œufs des vers véneriens qui ont été comme couvez par la chaleur naturelle des parties, produisent de nouveaux vers. Ceux-cy nourris par un aliment con-

venable, s'accouplent de nouveau, & en engendrent d'autres, qui viennent d'être fecondez. C'est ainsi que ces mauvais hôtes, engendrez çà & là les uns après les autres, sont en état d'envoyer des especes de colonies en différentes parties du corps, selon qu'elles sont differemment disposées à les recevoir.

Ainsi, tantôt la tête seule, tantôt d'autres membres, tantôt les muscles, tantôt les os sont attaquez des vers vénériens, sans pour cela que le sang en ait reçu aucune atteinte: Par ce qu'on sçait par des observations réitérées, que le sang rempli de ses propres vers sanguins, peut se maintenir dans une bonne constitution.

Au printemps, la grande tiédeur du sang fait éclore une grande quantité de vers vénériens, de sorte qu'il s'en fait en cette saison une nombreuse progéniture, c'est pour cela que les maux vénériens se renouvellent alors, & reprennent plus de vigueur. C'est pour la même raison que les douleurs vénériennes s'augmentent à l'excès pendant la nuit: car la circulation des humeurs

étant calmée pendant la nuit, les vers véneriens s'agitent plus fortement dans leurs propres liquides; & c'est pour la même raison que ceux qui menent une vie oisive, sont plus cruellement tourmentez de ces fortes de douleurs, que ceux qui font de violens exercices.

De plus, si l'on veut sçavoir pourquoy la verole s'étant une fois déclarée chez un Particulier qui soit sain; d'ailleurs, s'il vient à recevoir une playe même légère, & toute extérieure, elle se convertit en un ulcere fardide qui s'enflamme, & devient chancreux? Aura-t-on recours pour la solution de cette difficulté aux sels corrosifs que l'on supposera mêlez avec le sang? Et ne fera-t-il pas plus aisé & plus probable d'alléguer que les vers véneriens qui alloient & venoient librement dans les lacs de la lympe, s'accumulent alors dans l'intervale de la solution de continuité, qu'ils s'y accouplent, & que les œufs multipliez, qu'ils y engendrent, se fomentent & éclosent par la douce chaleur de la supuration, de maniere que ces œufs véneriens dont il s'est fait un prodigieux amas

dans cette playe, causent, & entretiennent des obstructions qui empêchent la réunion. Il faut dire la même chose de toute autre sorte de maladie qui est produite ou entretenue par le virus vénérien.

DIX-SEPTIEME SECTION.

Enfin, les Alkalis qui détruisent les acides, les sudorifiques, & les amers qui tuent & chassent les vers, ne suffisent pas pour guerir les maux vénériens; il est vrai que les accidens de la verole sont adoucis par ces remedes, pendant que les œufs des vers n'en ayant point été touchez, un nouveau régiment de vers cause le retour de la maladie.

Mais le mercure dissout, & met en pieces les petits vers vénériens, aussi-bien que leurs œufs; & comme, pourvu qu'il soit prudemment administré, il tue toutes sortes d'insectes, il ne peut aussi manquer d'exterminer les petits vers vénériens: or c'est-là une des plus fortes preuves que l'on puisse donner pour établir l'opinion des vers vénériens; mais pour la mettre encore dans

un jour plus lumineux, je vais examiner la nature du mercure.

DIX-HUITIEME SECTION.

Le mercure crud & coulant, que l'on nomme hydrargire, par rapport à son éthimologie grecque, c'est-à-dire, eau d'argent, ou argent vif, se peut définir un corps minéral souverainement liquide & très pesant, dont les parties intégrantes, même les plus petites, sont constamment rondes & polies.

Je dis en premier lieu que le mercure est un corps minéral, parce qu'on le tire presque de toutes les mines, soit en Hongrie ou en Espagne. Par là il convient avec tous les autres corps qu'on appelle minéraux, soit liquides ou solides, parce qu'ils sont tirez, ou qu'ils s'écoulent des mines.

Je dis en second lieu que ce minéral est liquide au suprême degré, afin de faire entendre que l'argent vif, quoy qu'honoré du nom d'une planète, comme les autres métaux, n'est pas un métal, ni même un demi-métal, quoi qu'en puissent dire quelques Auteurs

qui lui donnent gratuitement ce caractère ; parce que tout métal est solide , fusible & malleable , ce que n'est point le mercure , il est si liquide de sa nature , qu'étant exposé au froid le plus extrême , il ne se gelle jamais ; & quoiqu'étant mêlé avec d'autres corps , il acquiere une espece de solidité , dès que ces corps étrangers ont été dissous , il reprend aussi-tôt sa liquidité naturelle.

Je dis en troisiéme lieu , pour établir encore une autre difference qui lui est propre & particuliere, que ce liquide est extrêmement pesant : car il n'y a que je sçache , dans la nature aucun corps naturellement liquide qui approche de la pesanteur du mercure , & il n'y a aucun métal qui approche plus du poids de l'or que ce même mineral.

Je dis en quatriéme lieu que ses parties integrantes sont exactement rondes & très polies, ce qui résulte de toutes ses propriétés prises ensemble ; mais sur-tout , de sa pesanteur , & de sa volatilité ; à raison de sa volatilité , il n'est pas plutôt exposé au feu , qu'il s'exhale , & se réduit en vapeur ; de la

part de la pesanteur, les corps composés de la même matière sont d'autant plus pesants, qu'ils sont plus compactes & plus exactement ronds.

La surface sphérique est de toutes les surfaces égales, la plus capable. Les moindres molécules du mercure sont rondes, & par conséquent très disposées à se dissiper par l'action du feu, & elles sont compactes, parce qu'elles sont pesantes; mais elles sont liquides, parce qu'elles sont rondes, polies, & que les plus petites particules vacillent entr'elles, se tournent en tout sens, & s'agitent avec une extrême facilité par l'impulsion de la matière étherée.

Comment se peut-il donc faire, dira-t-on, que toute la masse du mercure soit si pesante, vû le grand nombre d'interstices qui se trouvent entre ses particules globuleuses qui sembleroient en devoir diminuer la pesanteur? on répond que la masse n'est si pesante qu'à cause que chacune de ses particules sont très compactes. Par exemple, supposons une masse égale de plomb & de bois, que le bois reste

en son entier, & que le plomb soit fondu en grains : cela supposé, l'amas de ces grains ne fera-t-il pas en quelque façon fluide, & la masse de ce bois ne fera-t-elle pas plus pesante ? d'où vient cela, si ce n'est que le bois est beaucoup plus poreux, & que les grains du plomb sont plus compactes ? & cette pesanteur naturelle du mercure n'empêche pas que ses molécules rondes ne s'exhalent, & ne se dissipent par l'action du feu avec beaucoup de facilité.

Les corps pesans entrent plus facilement en mouvement, & le conservent aussi plus facilement quand ils ont commencé de se mouvoir. Qu'un boulet de fer & une boule de bois soient poussés en même-temps par l'explosion d'un canon, on verra bien-tôt lequel de ces deux globes sera poussé plus loin ; la même chose arrivera si l'on pousse de toutes ses forces une boule de fer & une autre de Liege, & il n'est pas nécessaire que nous alléguions la cause Physique de cet effet.

DIX-NEUVIÈME^{le} SECTION.

Les corps les plus mobiles reçoivent le mouvement à proportion de leur masse, & le communiquent par rapport à leur superficie : or la propre masse de chacune des particules du mercure est considérable, au lieu qu'elles n'ont que très peu de superficie ; c'est pourquoy ces particules sont susceptibles d'une grande quantité de mouvement, & elles le conservent plus long-temps ; leur propre masse est considérable, parce qu'elle est plus solide & plus pesante, & elles ont peu de surface, parce que leur figure est ronde.

VINGTIÈME SECTION.

Le mercure dissout l'or qui est très solide, & les autres métaux, parce que ses particules qui sont très petites & flottantes, se glissent dans les pores des métaux, & écartent aisément les côtes des pores qui s'offrent à leur rencontre, tant par la vitesse de leur mouvement, que par leur solidité naturelle ; la force des globules mercuriels est confirmée par une expérience tirée du

sur les maladies Vénériennes. 35
miroir ardent, qui, rassemblant les rayons du Soleil, & les réfléchissant ensuite sur l'or, ou sur quelque autre métal posé dans leur foyer, les dissout d'abord, & les met en fusion, par cette seule raison que les globules des rayons qui s'insinuent dans ces corps métalliques, pénètrent & dénoient les liens les plus ferrez des particules du métal. Les globules mercuriels font la même chose, lors qu'assemblez en grand nombre, ils coulent rapidement dans les petits vaisseaux des animaux vivans, qu'ils écartent tellement qu'ils se brisent. Le mercure est rarement pur & sans mélange, il est souvent sali & gâté par des particules métalliques, étrangères, sulfureuses & arsenicales; c'est pourquoy il faut le purifier avant que d'en faire usage dans la médecine, & il ne suffit pas pour cela de l'avoir fait passer au travers du chamois; voicy comme il faut proceder.

Prenez du mercure coulant, & du soufre commun, parties égales; par exemple, une livre & demie de chacun: Mettez-les ensemble dans une

écuelle de terre qui puisse souffrir le feu , allumez le soufre en remuant toujours la matiere , puis ajoutez-y encore deux onces de soufre , & l'ayant allumé & consumé , le mercure restera fixé sous la forme d'une poudre noire ; se trouvant ainsi fixé & pulverisé , meslez cette poudre avec le double de chaux vive, ou de sel de tartre fixe , ou de limaille d'acier ou de fer , puis mettez la matiere dans une rétorte , adaptez-y ensuite son récipient plein d'eau ; donnez après cela par degrez le feu de reverbere , jusqu'à ce que tout le mercure se soit écoulé : L'ayant tout tiré , purifiez-le encore une fois , puis faites-le passer au travers du chamois en l'exprimant fortement , & le gardez pour l'usage.

Dans cette operation le mercure se joint au soufre pour le réduire en poudre , & afin qu'il puisse se mêler avec la chaux , le sel , ou le fer. Cette jonction est mise ensuite en distillation , afin que toutes sortes de particules étrangères étant restées au fond du

vaisseau, on en puisse tirer un mercure absolument pur & revivifié, dont les parties intégrantes, comme on vient de le dire, sont facilement élevées par l'action du feu telle qu'elle puisse être.

Il n'y a aucune préparation de mercure, par laquelle il soit si bien revivifié que par cette méthode: cependant, il est vrai de dire que ce mineral ne peut jamais être dissous dans ses parties essentielles, mais que bien qu'il puisse être diversement masqué, il conserve toujours la forme essentielle de ses parties globuleuses.

Le mercure ainsi purifié, même par la simple addition du soufre commun, est appelé æthiops mineral, & si l'on sublime ce mélange, il se convertit en cinnabre; mais si l'on mêle le mercure avec les sels acides du nitre & du vitriol, & qu'on le sublime ensuite, il en résulte un très-puissant corrosif, qui, par trois sublimations répétées, se convertit en un doux médicament que l'on nomme *aquila alba*, qui étant de nouveau sublimé dix fois, devient la panacée mercurielle.

De plus , le mercure étant une fois dissous dans l'eau forte, & ensuite précipité par l'addition de différens corps, devient tantôt une poudre blanche, tantôt rouge; tantôt jaune, & tantôt verdâtre. Enfin, le mercure crud extérieurement appliqué en forme d'onguent napolitain, guérit radicalement le mal vénérien, & ce sont-là les principales préparations du mercure; il faut présentement enseigner la manière de s'en servir.

L'æthiops minéral est une poudre noire, composée de parties égales de mercure crud, & de soufre vif, que l'on mêle exactement ensemble, ou par l'action du feu, comme dans la précédente formule, ou bien en le broyant long-temps dans un mortier; & ce dernier procédé est préférable au précédent. On donne souvent à prendre intérieurement cet æthiops minéral préparé sans feu, depuis huit grains jusqu'à une demie dragme, non-seulement pour aider l'action des purgatifs, dans les maladies de la peau, mais aussi dans le traitement des bubons, & des chancres vénériens, la gonorrhée vi-

lente, & toutes sortes d'affections véroliques. Cet æthiops a cela de singulier, qu'il produit tous les effets en remuant le sang, sans qu'on ait lieu de craindre d'exciter la salivation, parce que les parties integrantes du mercure jointes alors avec un soufre grossier, évitent l'approche d'une salive trop aqueuse.

Il en est tout autrement dès que le mercure par la sublimation a été converti en cinnabre rouge, parce que le soufre est alors plus rarefié; & le mercure étant divisé en de moindres globules, ces deux ingrédients assemblez composent un remede tout différent, qui purge rarement, qui est le plus souvent sudorifique, ou propre à procurer la salivation quand on le donne intérieurement depuis six grains jusqu'à trente pendant quelques jours; mais ce cinnabre allumé sur les charbons fait une fumée, laquelle étant portée par le moyen d'un entonnoir sur les callositez vénériennes, les dissout avec beaucoup de succès en continuant cette manœuvre matin & soir pendant un quart d'heure durant quelques jours selon le besoin.

Mais en administrant ce parfum, il faut avoir un grand soin d'empêcher que la fumée n'entre pure dans la bouche du malade, parce qu'elle lui causeroit un flux de bouche que nous croyons très-mauvais, comme on le verra dans la seconde observation qui est rapportée plus bas, & qui fait voir que la fumée du cinnabre reçue par la bouche, ne guerit pas la vérole; mais qu'elle excite quelquefois de plus fâcheux symptômes. Passons à présent à d'autres préparations du mercure: voicy quelle est celle du sublimé corrosif.

Prenez du mercure revivifié du cinnabre ce que vous voudrez, dissolvez-le dans une suffisante quantité d'esprit de nitre, évaporez la dissolution jusqu'à siccité, & à blancheur; mêlez dans la masse qui reste, après l'avoir réduite en poudre, du sel commun décrépit, & de celui de vitriol calciné à blancheur, & pulverisez les parties égales à celles du mercure; ce mélange étant mis dans un matras à col court, sera sublimé au feu de sable en cristaux salins que

vous trouverez très-blancs & adhérens aux côtez du matras, après avoir séparé le sel cristallisé des fèces, on le gardera pour l'usage.

Par cette préparation les globules les plus subtils & les plus polis du mercure se joignent aux particules acides des sels du nitre & du vitriol, qu'ils pénètrent intimement, & en forment un corps solide, lequel à l'occasion de son aquosité, & de sa liquidité, est facilement dissous en ses molécules intégrantes; & ces molécules ainsi dissoutes, frappent rudement les parties solides de notre corps, & les rongent, ce qui le fait regarder comme un très-puissant corrosif; mais l'usage intérieur de ce remède seroit très pernicieux, parce qu'il enflammeroit aussi-tôt la langue, le gosier, l'œsophage, l'estomac, & les feroit tomber dans une gangrene incurable.

Or si l'on demande pourquoy ce sublimé dissout dans l'eau, ronge & consume si promptement les parties du corps? ce n'est pas, comme on le croit communément, par ses globules mer-

curiels herissiez dans les particules des acides fixes ; mais seulement , à raison des particules salines que les globules ont intimement pénétré : ce qui prouve que le tissu des sels est pénétré par les globules du mercure , parce que ce corps salin quitte sa vertu corrosive, & s'adoucit lors qu'étant joint au mercure , il souffre de nouvelles sublimations qui font que ses particules salines sont pénétrées par les nouveaux globules du mercure , & sont ainsi divisées en des atômes de la dernière subtilité.

Prenez quatre parties du sublimé corrosif réduit en poudre , & trois parties de mercure crud revivifié du cinnabre , agitez-les ensemble dans un mortier de verre jusqu'à l'entière extinction du mercure , puis mettez la poudre qui en résultera dans un matras à col court. Posez le matras sur le feu de sable , pour faire une exacte sublimation ; cassez après cela le verre , & séparez les cristaux sublimes adherens au haut du vaisseau , & après les avoir réduit en poudre , mettez cette poudre dans un

sur les maladies Vénériennes. 43
nouveau matras , pour essuyer une
seconde sublimation : Faites la même
chose une troisième fois, & vous
aurez un sublimé doux qu'on nomme
d'ordinaire *aquila alba*.

Ce remede ainsi préparé se peut donner interieurement sans en apprehender aucun mauvais effet , depuis dix grains jusqu'à une dragme & demie ; il purge doucement , & il est fort propre à tuer les vers dans toutes les affections vénériennes, aussi-bien qu'à lever toutes les obstructions des visceres ; & il produit ses effets à raison de ses parties intégrantes qui retiennent encore un peu la forme des sels , & qui ne causent par conséquent qu'une légère irritation.

Que si passant outre , on expose ce sublimé à de nouvelles sublimations , c'est-à-dire jusqu'à neuf fois , & qu'on le laisse ensuite macerer pendant quinze jours dans l'esprit de vin alkolisé ; il se fait encore une plus intime pénétration du mercure dans le tissu des acides , & l'on a ensuite un médicament très adouci, qu'on a décoré du nom de

Panacée mercurielle ; en donnant ce remède depuis cinq jusqu'à trente grains matin & soir durant plusieurs jours , il purge rarement , il provoque tantôt les sueurs , tantôt un flux d'urine , & le plus souvent il procure le flux de bouche : or , tout cela se fait à raison des parties intégrantes du mercure , lesquelles ayant perdu leur liquidité , ne coulent pas aisément dans les vaisseaux , mais s'étant une fois mêlées avec le sang , agissent sur lui par leur masse solide , divisent les humeurs , & procurent les évacuations dont on vient de parler.

Dans ces sortes de sublimes , le mercure crud dépose sa liquidité naturelle , parce que chacune de ses parties solides & globuleuses en particulier , tant par leur simple trituration , que par les différentes collisions qu'elles ont essuyées en se sublimant , sont chassées dans le plus intime tissu des acides , à peu près de la même manière que les artisans vulgaires font agir le mercure sur l'or , sur l'étain , & sur d'autres métaux qu'ils engagent par le simple , mais continuel frottement dans leur tissu , de telle

forte, que de durs qu'ils étoient auparavant, ils se ramolissent, & deviennent propres à differens ouvrages auxquels ces ouvriers les destinent tout de même par le different & continuel frottement du mercure, les acides naturellement durs & fermes se ramolissent diversément, & perdent insensiblement leur acidité corrosive; & c'est pour cette raison que le premier sublimé est très acre & très corrosif, que le second est simplement doux, & le troisième entièrement insipide; cependant les parties intégrantes du mercure restent dans toute leur pureté, puisqu'on le retire par la distillation sous sa première forme, tant après les préparations de l'or que de l'étain, ce qui n'arriveroit point si le mercure ne pénétrait pas les acides, & que ce fussent les acides qui pénétraissent le mercure.

On confond souvent les précipitez du mercure avec ses magisteres; mais on les doit pourtant distinguer. Le nom générique de magistere convient à un corps, lequel après avoir été dissous par son propre menstree, acquiert une nouvelle forme par l'évaporation

du liquide ; & le précipité est un corps lequel après sa dissolution faite par un liquide , tombe au fond du vaisseau , non par l'évaporation de ce liquide , mais par l'addition de quelqu'autre corps ; de sorte que le mercure qui reste après avoir été dissous par l'esprit de nitre , par une premiere évaporation devient une masse blanche , & par une seconde évaporation se convertit dans une poudre rouge , sera un magistère , & non pas un précipité ; ce sera au contraire un précipité , & non pas un magistère , si l'on ajoute à la précédente dissolution , de l'eau rassasiée de sel marin , ou de l'esprit de sel très purifié : il sera précipité rouge , si l'on répand goutte à goutte l'huile de tartre tiré par défaillance sur du sublimé corrosif dissous dans l'eau ; mais il deviendra précipité blanc si l'on répand sur la même dissolution de l'esprit de sel armoniac.

Le mercure alors dissous par l'esprit de nitre a ses globules intimement unis avec les particules acides du nitre ; ces particules ainsi jointes se rendent solides par la simple dissipation des parties

aqueuses qui les tenoient en dissolution, ou par une nouvelle addition du sel marin: mais au surplus par cette dernière jonction les particules du mercure deviennent plus pesantes que leur menstree, & vont au fond.

Il faut dire la même chose du sublimé corrosif dissout dans l'eau, & qui fournit des précipitez; & c'est cette union de différents corps qui oblige les Chymistes à laver les véritables précipitez, afin d'en séparer les sels précipitans qui empêcheroient de satisfaire aux indications curatives; il faut donc que le mercure précipité blanc préparé par l'addition du sel marin, aussi-bien que le précipité rouge chargé de sel de tartre, soient souvent lavés dans l'eau tiède, afin d'enlever les sels par la jonction desquels ils ont été précipitez. La lotion de ces sels n'est pas même toujours suffisante, & il faut quelquefois que ces sortes de précipitez soient long-temps macerez dans l'esprit de vin alkolisé, & que l'on allume cet esprit, en agitant la matiere de temps en temps, afin que les sels qui n'ont pû être enlevez par les

lotions, ou soient émouffez par l'esprit de vin, ou soient consumez avec lui par l'action du feu; cela se remarque principalement dans le turbith mineral que l'on nomme improprement précipité jaune, puisque c'est un vrai magistere.

Prenez une partie de mercure revivifié par le cinnabre, & quatre parties d'huile de vitriol, mettez-les dans une retorte de verre que vous poserez sur un bain de sable, vous adapterez ensuite un récipient dont vous lutterez les jointures, & vous allumerez un feu fort jusqu'à faire rougir le vaisseau; on continuera le feu jusqu'à ce que l'humidité soit tarie, & cette distillation sera réitérée par cohobation jusqu'à quatre fois; après cela, rompez la retorte, & tirez-en la matiere que vous pulveriserez dans un mortier de verre: versez de l'eau sur cette poudre, & dans un instant la matiere qui étoit blanche, deviendra toute jaunâtre, vous l'adoucierez par plusieurs lotions, & quand elle sera sèche, vous la

la laisserez macerer pendant quelques jours dans une quantité suffisante d'esprit de vin alkolisé; approchez ensuite la flamme près de l'esprit de vin, & l'allumez, puis agitez la matiere, & la gardez pour l'usage.

Ce turbith mineral ne doit jamais être donné interieurement dans le traitement des maux véneriens, & moins encore pour guerir radicalement la verole. C'est un très-violent cathartique émétique qui procure quelquefois la salivation. Un certain Bourgeois d'Aiguemortes en prit un jour par le conseil de son Fermier; sa maladie en fut à la verité calmée, mais vingt ans après il ressentit une si violente douleur vénerienne au zigoma du côté gauche vers le nez, qu'il ne pouvoit ni parler ni manger, & fut contraint de s'adresser à nous pour en guérir, en maudissant celui qui lui avoit donné ce conseil. Je lui ordonnai des frictions mercurielles que le Médecin d'Aiguemortes, M. de Fauville, lui fit donner avec beaucoup de prudence.

Ces préparations mercurielles telles

qu'elles soient, quoi que souvent édulcorées, ne doivent être employées qu'en forme topique; c'est à sçavoir, pour consommer les chairs, parce qu'en qualité de sels, elles mangent, brûlent, font escharre, & causent de grandes douleurs, lors que par la chaleur de la partie ulcerée, & par l'oscillation des arteres, elles sont agitées & poussées avec impétuosité au-dedans des chairs qu'elles divisent, dessèchent, & changent, pour ainsi dire, en charbons. On peut déterger les ulcères vénériens plus aisément, & avec beaucoup moins de douleur par le baume mercuriel, suivant que j'ai souvent employé dans l'Hôpital de Montpellier, & toujours avec succès.

Prenez du mercure purifié, & du meilleur esprit de nitre, de chacun deux onces; de l'huile d'olives douces, une livre; mettez en même-temps ces trois ingrédients dans un vaisseau de verre dont l'ouverture soit ample, par exemple dans une cucurbite. Faites fermenter le tout, & la fermentation étant finie & la ma-

tiere refroidie , cette matiere épais-
sie se coagule d'elle-même , puis on
la lave dans l'eau froide jusqu'à ce
qu'elle ait acquis une parfaite insi-
pidité. Ce baume étant sec doit être
gardé pour l'usage.

Le mercure & l'esprit de nitre qui
sont plus pesants que l'huile , se préci-
pitent au fond du vaisseau , & ferment-
tant ensemble, ils exhalent des vapeurs
chaudes qui fermentent & augmentent
d'abord la liquidité de l'huile , qui la
perd bien-tôt après , parce que les par-
ticules de l'huile se coagulent , à cause
des particules acides du nitre, chargées
de mercure. L'eau froide avance &
augmente cette coagulation par ses lo-
tions réitérées qui dissipent tellement
les sels nitreux , que ce baume devient
tout-à-fait insipide & tout composé de
l'huile épaisie , & rassasiée des globu-
les fixes du mercure.

Quand on applique ce baume sur les
ulceres , la seule chaleur de la partie
suffit pour le fondre , & pour l'éten-
dre ; étant ainsi fondu & étendu , il se
lie aux humeurs extravasées , au pus ,

au sang, & à la lymphe qu'il rend plus liquides par le moyen du mercure, & excite par conséquent une plus ample supuration, & dissout, consume, & déterge sans la moindre érosion les chairs superflues. Ce baume mercuriel ne peut donc manquer de convenir, dès qu'on se propose de terminer par une louable supuration, non-seulement les chancres vénériens, mais même toutes les autres sortes d'ulceres; il ne suffit pourtant pas pour guerir la verole répandue dans la masse du sang, parce que ce qu'il contient de particules mercurielles sont si fort maîtrisées par les nitreuses, qu'ayant perdu leur liquidité, elles ne peuvent pas suffisamment pénétrer les petits vaisseaux où les humeurs circulent, & se mêler exactement avec elles dans le torrent de leur mouvement circulaire.

VINGT-UNIÈME SECTION.

Il faut se défier des empiriques, qui se vantent de guerir parfaitement la verole, ou par l'usage de l'étiops minéral, ou par le mercure doux, ou par la panacée mercurielle, ou par les préci-

pitez mercuriels, ou par le turbith minéral, & quelquefois par le mercure qu'ils appellent soluble, dissous dans les tisannes sudorifiques. Ces préparations Chymiques de mercure fixé en apparence, assoupissent & adoucissent en quelque maniere les symptômes du mal vénérien, mais ils reviennent ensuite plus violens qu'ils n'étoient auparavant. Pourquoi cela ?

Est-ce que ce mercure qui paroît ainsi fixé, chargé d'un sel étranger, ne peut pas s'unir avec tous les sels vénériens ? mais dans ces sortes de préparations les sels ne pénètrent pas le mercure, au lieu que le mercure pénètre les sels.

Difons donc que les globules mercuriels engagez dans les sels n'ont plus leur liquidité naturelle, qui est le seul moyen qui permet au mercure de pénétrer les vers vénériens, leurs petits œufs, & de les détruire. L'expérience qui est la maîtresse de toutes choses, fait voir que tous les insectes aussi-bien que leurs œufs, sont exterminés par le simple attachement du mercure ; les bonnes femmes, surtout au Prin-

temps, par le plus simple onguent mercuriel, détruisent de longs effains de poulx, de puces, & de punaises, dont les œufs éclosent particulièrement en cette saison. Qui peut donc empêcher d'avancer que le virus vénerien est une inondation de petits vers dont les œufs fécondés éclosent principalement au Printemps, & font en cette façon une immense progéniture? voicy la formule de l'onguent mercuriel propre à tuer, & mettre en pieces les vers véneriens aussi-bien que leurs œufs.

Prenez du mercure crud bien purifié,
& éteint avec une suffisante quantité de therébentine,
une partie telle qu'il vous plaira,
joignez-y deux parties d'axonge de porc non salée; agitez long-temps l'un & l'autre dans un mortier, jusqu'à ce qu'on n'apperçoive pas le moindre atome du mercure: Faites-en un onguent Napolitain selon l'art que l'on gardera pour l'usage.

VINGT-DEUXIEME SECTION.

En continuant de battre & d'agiter fortement cet onguent avec le pilon.

dans le mortier, les globules du mercure se mêlent si exactement avec les souffres de la therébentine & de l'axonge, que l'on n'apperçoit plus rien de ce mineral, & c'est pour-lors que l'on connoît que l'onguent est à sa perfection. Ce mélange exact n'empêche pas que le mercure ne retienne sa liquidité primitive & sa pesanteur naturelle; de sorte que si l'onguent est gardé long-temps dans un lieu chaud, le mercure se trouve rassemblé au fond du vaisseau; c'est pourquoy il faut le garder dans un lieu froid, & ne s'en servir que bien-tôt après qu'il a été préparé.

VINGT-TROISIEME SECTION.

Nos anciens avoient coutume, dans la vûe d'enlever entierement le virus du corps d'un Particulier, d'exciter d'abord les sueurs abondantes par un long usage des sudorifiques, ce qui calmoit les symptômes, mais ne guerissoit pas le fond du mal; ils excitoient après cela une copieuse salivation par les frictions mercurielles, afin que les parties les plus grossieres du virus qui n'a-

voient pû s'échaper par la transpiration, fussent entraînées par la salivation.

Mais par cette méthode, ils desséchoient tellement le corps d'un malade, & le réduisoient dans une telle foiblesse, qu'il perissoit souvent avant que la maladie fût guérie.

Depuis ce temps-là, les Médecins témoins du danger où l'on exposoit ces sortes de malades, se sont rendus plus circonspects, & ayant supprimé les sudorifiques, ils leur ont substitué les humectans, & leur ont procuré une plus longue & plus abondante salivation. Ils ont donc commencé par humecter un malade par les bains, & par des boüillons rafraîchissans, ou par l'usage du petit lait, & l'ayant ainsi préparé, ils lui ont fait les onctions mercurielles en deux manieres, les uns frottoient à chaque fois le malade depuis les pieds jusqu'à la racine des cheveux, à l'exception des parties antérieures du bas-ventre & de la poitrine.

D'autres qui ont succédé aux premiers leur ont fait les frictions d'une autre maniere; ils ont fait une premiere

friction depuis les pieds jusqu'aux genoux, & le lendemain depuis la plante des pieds jusqu'aux cuisses, & ainsi jusqu'aux parties supérieures en remontant toujours des pieds vers des parties plus élevées.

Mais on s'est pourtant apperçû que l'on procuroit par cette méthode une salivation trop précipitée, qui empêchoit souvent que la cure n'eût un bon succès. On s'est donc servi d'une manière de donner les frictions plus sûre & plus efficace, par laquelle on s'exempte de frotter généralement toutes les parties du corps. Ainsi l'on frotte d'abord les pieds seuls, le jour suivant on frotte les jambes, sans ôter les linges dont les pieds avoient été enveloppez après la friction : le troisième jour on frotte les cuisses seules, sans ôter les linges des pieds & des jambes, & l'on recommence ensuite selon le besoin, les frictions dans le même ordre, laissant toujours les premiers linges jusqu'à ce que la maladie soit entièrement guérie.

VINGT-QUATRIÈME SECTION.

Pendant l'usage des frictions, il survient assez souvent des évacuations sensibles par le bas-ventre, par les urines, par les sueurs, & plus souvent encore par la salivation. Ceux qui prétendent que la verole est produite par des sels acides s'applaudissent beaucoup de ces évacuations extraordinaires : car cette opinion les porte à souhaiter que le virus soit chassé au dehors par des évacuations ; & ils estiment qu'il est d'autant mieux expulsé que la salivation, & les autres excréctions que rendent les malades, sont plus fœtides & plus abondantes. Pour lors ils s'imaginent que le virus lié avec le mercure, se sublime & constitue un puissant corrosif, comme on le voit par les ulcères qui surviennent à la bouche.

Mais tout ce raisonnement est formellement opposé à la disposition des vaisseaux du corps humain, aux expériences chymiques, & à ce qu'on observe dans les malades. Premièrement, parce que selon les loix de la Chymie,

le mercure ne se sublime pas avec l'acide à moins qu'il ne soit exposé au feu : or ce minéral n'est point exposé au feu dans le corps humain , mais la chaleur environne le mercure quand il est reçu dans les vaisseaux. De plus , les parties supérieures du corps sont naturellement plus froides que les inférieures.

En second lieu , si la salive produite par les frictions mercurielles étoit corrosive , elle rongeroit tout ce qui viendrait à sa rencontre , la bouche , la langue , l'œsophage , l'estomac : car tout ce qui souffre l'impression d'un sublimé corrosif est rongé.

En troisième lieu , les ulcères vénériens qui infectoient la bouche avant la salivation , sont mondifiés & guéris par cette évacuation , au lieu qu'ils devroient en être irrités si la salive étoit corrosive.

En quatrième lieu , il est certain que ceux qui administrent les frictions mercurielles, quoy qu'ils jouissent d'une parfaite santé , ne laissent pas d'avoir quelquefois des salivations aussi puantes que les malades mêmes. D'où leur viendrait donc cette salive corro-

sive ? Quelle seroit la cause qui feroit chez eux sublimer le mercure ? puisqu'ils n'ont point chez eux de sels véneriens ?

En cinquième lieu, quand la salive des malades auxquels on a fait des onctions mercurielles reste long-temps dans le crachoir, l'urine dans l'urinal, & ainsi des autres excréments, on aperçoit au fond des vaisseaux le mercure en substance : au lieu que si les sels acides avoient fixé les globules du mercure dans toutes les porosités du corps humain, ils ne pourroient être séparés les uns des autres que par une distillation chymique. Or cette distillation est inutile ; car quand on vuide les excréments de malades dans le privé, on trouve au fond du vaisseau le mercure naturel & liquide.

En sixième lieu, si par la salivation excitée par le mercure, le virus vénérien étoit chassé hors du corps, il s'ensuivroit que ceux qui rendent une plus grande quantité de salive, seroient plus sûrement guéris, que ceux qui ne salivent point après des frictions modérées : or on sçait par des expériences

sur les maladies Vénériennes. 61
réitérées que ceux qui ont été traités
par des tisannes anti-vénériennes, par
toutes sortes de préparations mercu-
rielles, & même par les parfums du
cinnabre, pour leur procurer la saliva-
tion, ont souvent été attaqués bien-tôt
après des nouveaux symptômes de la
verole; & qu'au contraire ceux aus-
quels on a fait nombre de frictions
sans leur procurer la salivation, se sont
trouvés parfaitement guéris.

VINGT-CINQUIÈME SECTION.

Quand la salivation est excitée, a-t-
on lieu de croire que les inflammations
& les ulcères de la bouche, les tumeurs
& les hémorragies des gencives, l'é-
branlement des dents, leur chute, le
gonflement de la langue, le béguaie-
ment, procèdent du virus vénérien ?
point du tout, mais bien d'une salive
trop abondante, qui se trouvant char-
gée des globules du mercure, dilate
fortement, & brise même les petites ou-
vertures des conduits salivaires, à cause
de la dureté de ces globules qui cher-
chent à s'échapper en foule & avec ef-
fort.

Si cette salive se répand dans le tissu des parties, elle produira des tumeurs, des inflammations, des ruptions de vaisseaux, des excoriations, des ulcères aux chairs, & un écoulement de pus & de sanie. De plus, les gencives & les dents se relâcheront, la langue se gonflera, qui causera au malade une grande difficulté de parler & d'avaler.

Qu'arrive-t-il au surplus, l'écoulement trop abondant de cette salive affoiblit le malade jusqu'au point de le jetter dans la phtysie, le pus & la sanie rendent sa bouche & sa respiration d'une puanteur insupportable, sa salive est infecte, & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que si cette puante salivation n'est arrêtée par l'intermission des frictions, & si l'on ne remédie promptement aux ulcères de la bouche, la gangrene survient en peu de temps : En un mot, la salivation mercurielle parvenue jusqu'à un tel degré d'infection, est un vrai supplice pour le malade, & quelquefois même aussi dangereuse que la peste.

VINGT-SIXIÈME SECTION.

Nous ne disconvenons pourtant pas que la vérole ne s'adoucisse, & que ses symptômes ne soient moderez par la salivation, par l'usage des sudorifiques, par les violens émétiques mercuriels, & par les purgations; parce que les vaisseaux ne peuvent être copieusement vuidez, que l'on n'enleve en même-temps une portion considerable de vers véneriens, mais la maladie n'est pas pour cela sûrement & radicalement guerie.

Mais elle est sûrement & hûreusement terminée, en faisant autant qu'il est possible les frictions de telle sorte qu'elles ne produisent point d'évacuation sensible: Pour cela il faut faire les frictions moins fréquentes, afin que les globules mercuriels les plus déliez s'insinuent insensiblement dans les réduits du corps les plus cachez pour y exterminer cet ennemy secret qui sont les vers véneriens, qu'il faut mettre en pieces avec tous leurs œufs en quelque endroit qu'ils se soient cantonnez.

VINGT-SEPTIEME SECTION.

L'onguent napolitain appliqué sur les ulceres véneriens, se mêle bien-tôt avec les humeurs par le moyen de la chaleur de la partie divisée, & circule avec le sang. Nous avons très souvent observé que des Particuliers attaqués d'une verole bien caractérisée en ont été radicalement guéris par la seule application réitérée de cet onguent.

On ne reçoit point dans notre Hôpital les malades qui sont attaqués de la verole, mais les blessés y sont reçus; & lors que quelque virulence s'y trouve cachée, on la connoît à leurs playes. Lors donc qu'il arrive qu'un blessé languit de telle sorte à l'occasion du virus, & que l'on ne puisse pas le renvoyer, pour lors on guérit la playe & le malade en y appliquant le seul onguent mercuriel, ce qui se fait sans aucune évacuation sensible; nous faisons la même chose pour guérir les bubons véneriens, les chancres véneriens, les excroissances veroliques, les exostoses, la couronne vénerienne, & tous les autres symptômes dépendans de ce mal.

Mais quand la peau n'est point affectée, il faut alors frotter doucement les parties extérieures du corps avec l'onguent, afin que le mercure liquide puisse pénétrer la peau & les vaisseaux qui sont au-dessous, se mêler avec les humeurs, & dompter ainsi le virus vérolique.

Il suffit pour cette curation que le mercure introduit par les frictions dans la masse du sang & des humeurs, parcoure long-temps tous les vaisseaux, & même les plus petits en suivant le torrent de la circulation, au moyen dequoy il anéantisse le virus dont tout le corps se trouve impregné: or il le détruit absolument, en pénétrant intimement, brisant, déchirant, & dissipant par ses globules infiniment déliez, liquides & très solides, les petits vers vénériens, & tous leurs œufs.

VINGT-HUITIÈME SECTION.

On doit user des frictions mercurielles dans le traitement de toutes les espèces de maux vénériens, soit au commencement dans l'augment, dans l'état, & dans la déclinaison. Les ma-

lades ne doivent point être tourmentez par des évacuations abondantes, laborieuses, dangereuses, & on les guérit sûrement tant qu'on laisse faire au mercure tous les tours & retours dans le sang sans qu'il y souffre aucune alteration.

La terminaison de toute la cure consiste à tenir les malades couverts des linges enduits du mercure jusqu'à ce que le virus soit entierement détruit; ce que l'on connoît lors que les accidens véneriens qui paroissent, sont totalement dissipés : or il y en a presque toujours d'apparens, mais quoy qu'ils disparoissent, il ne faut pas laisser de tenir le malade dans les linges enduits de l'onguent pendant vingt-cinq ou trente jours.

Quand les accidens ne sont pas pressans, on peut frotter indifféremment tout le corps avec l'onguent mercuriel, à l'exception de la teste, du bas-ventre, & de la poitrine : on peut même frotter la tête, les clavicules, le sternum & les côtes quand il y a des exostoses en ces parties, aussi-bien que le bas-ventre, s'il y a des tumeurs.

Mais afin que les linges enduits restent long-temps , il faut avoir un grand soin d'éviter les évacuations sensibles , à moins que l'on ne soit obligé de remédier plutôt à l'opiniâtre préjugé du malade qu'à sa maladie : en ce cas là on pourra lui faire des frictions plus fréquentes que l'on cessera néanmoins quand on aura procuré des évacuations, après quoy il faudra renouveler les frictions si les symptômes ne sont pas tout-à-fait dissipés.

Il arrive souvent dans la pratique ordinaire que la premiere friction mercurielle procure un flux de bouche si abondant , que l'on est forcé de changer les linges , & de recourir aux purgatifs souvent réitérez , sur tout quand il se trouve des malades faciles à saliver. Pour obvier à cet inconvénient , quelques nouveaux Praticiens s'avisent de faire prendre des pilules purgatives dans l'intervale des frictions , pour évacuer, disent-ils , par les selles le mercure, qui , s'étant une fois chargé des acides veroliques , doit sortir par la voye la plus courte & la plus aisée.

Je ne sçaurois approuver cette méthode, non-seulement parce qu'elle est entièrement opposée au système des vers, dont j'ai dessein de détruire les œufs, qui ne sçauroient s'évacuer par cette voye; mais surtout, parce que j'ai reconnu par ma longue expérience que tous les purgatifs, même les anti-vénériens, étoient absolument contraires à la curation radicale de la verole, pour laquelle il ne suffit pas de calmer les symptômes; mais il faut de plus les empêcher de revenir dans la suite.

J'évite aisément le flux de bouche, en n'ordonnant au commencement que de très petites frictions avec peu d'onguent; par exemple, sur les playes j'en fais garnir un seul plumaçeau, que je renouvelle tout au plus une fois par jour, qui ne va pas ordinairement à une demie dragme d'onguent par pansement; j'en fais mettre un peu plus sur les ulcères ou sur les dartres veroliques, & sur les exostoses. Pour guerir les chaudepisses naissantes, les bubons, & les chancres vénériens, je fais frotter les parties malades de deux en deux, ou de trois en trois jours avec deux

sur les maladies Vénériennes. 69
dragmes, ou demie once d'ongent tout
au plus.

S'il arrive que le flux de bouche se
présente, j'ordonne quelque gargari-
sme convenable, je fais rarement chan-
ger les draps, pour les remettre quel-
ques jours après; & comme ce flux de
bouche est toujours très léger, il passe
bien-tôt de lui-même.

J'ordonne quelquefois des diureti-
ques appropriez tel qu'est le baume de
copaï pour la curation de la chaude-
pisse; mais je n'employe jamais les pur-
gatifs pendant le cours des frictions, je
ne m'en sers que lors que je suis plei-
nement convaincu que le virus vero-
lique est entièrement détruit, sans me
mettre en peine d'en procurer l'évacua-
tion non plus que celle du mercure; ce
mineral sçait bien se faire jour par soi-
même par les plus petits vaisseaux, lors
qu'étant bien préparé, l'ordre & la
quantité des frictions ont été réglées à
propos; tout mon secret consiste à faire
rouler le mercure dans le sang de ma-
nière, que par plusieurs circulations
réitérées, il puisse briser tout le virus
verolique sans faire aucune violence

70 *Dissertation médicale*
aux plus petits vaisseaux dans lesquels
il a coutume de se cantonner.

VINGT-NEUVIÈME SECTION.

Nous allons maintenant confirmer par les observations suivantes la méthode curative que nous venons cy-devant de proposer, dans la première desquelles on fait voir la verole guérie par la répétition de l'onguent mercuriel appliqué sur les playes : on prouve par la seconde que la salivation est quelquefois pernicieuse ; dans la troisième, un blessé avoit reçu un coup d'épée au milieu du bas-ventre qui traversoit cette capacité, & perçoit dans son trajet l'intestin colon de part en part ; & ce blessé étoit atteint d'une gonorrhée récente avec tumeur aux testicules. La quatrième représente un malade qui avoit des exostoses à la tête, aux vertebres, & aux clavicules qui étoient fracturées. Le cinquième malade avoit un ulcere au cou de la vessie, avec une fièvre lente, & la phthisie. Les quatre premiers malades furent guéris par la seule friction mercurielle sans salivation ; le cinquième guerit

aussi, mais parce qu'il étoit prévenu de la nécessité de la salivation, elle lui fut procurée, & par ce moyen son esprit & son corps furent guéris.

PREMIERE OBSERVATION.

En l'année 1712, un certain soldat de la garnison âgé de vingt-cinq ans ou environ, fort & rebuste, jouissant d'une bonne santé, se ficha par mégarde un éclat de bois fort aigu dans le doigt du milieu de la main droite, en coupant du bois dans la Forest; son doigt s'enfla extraordinairement, aussi-bien que sa main; il fut reçu à l'Hôpital pour être traité. M. de la Peyronie très habile Chirurgien, lui fit une incision selon la longueur du doigt blessé qu'il continua jusqu'à la paume de la main, & fit couler dans la playe l'huile de Therébentine chaude, & comme la supuration duroit plus long-temps, qu'il sembloit qu'elle n'auroit dû faire, il plongea souvent la main de ce malade dans les eaux échauffées de B... mais sans effet de leur part, ni des autres remèdes; cette playe devint un ulcere chancreux, & la main se trouva percée

de plusieurs sinuosités fistuleuses en dedans & en dehors; & après un mois de pansement le malade continua d'avoir une fièvre lente qui le jetta dans le marasme.

Je me défiai que ce malade avoit contracté du virus vénérien, & il avoïa enfin lui-même que quatre ans auparavant il avoit eu un chancre vénérien dont il croyoit avoir été bien guéri; sa main fut ensuite tous les jours frottée légèrement d'onguent mercuriel. La première phalange du doigt rongée de carie se détacha d'elle-même, & la seconde s'approcha insensiblement de l'os du métacarpe, & s'y colla; les fistules cessèrent de supurer, les ulcres se cicatriferent, la fièvre lente s'évanouit, & le malade devenu gros & gras se trouva dans une santé parfaite, ayant été exempt de salivation & de flux de ventre pendant toute la cure. Il sortit de l'Hôpital après deux mois, & partit aussi-tôt de Montpellier avec son Régiment. Il y a environ deux mois que ce soldat passant avec son Régiment par la même Ville, me vint voir sain & robuste, & me réitéra

sur les maladies Vénériennes. 73
tera ses remerciemens au sujet de son
heureuse guerison.

SECONDE OBSERVATION.

Le 10 du mois de May de l'année
1716, un Marchand Irlandois âgé
d'environ 36 ans étant malade, s'étoit
rendu dans une Auberge de Montpel-
lier: je fus mandé pour le voir, & le
visitant, j'aperçus d'abord un ulcere
chancreux couvert d'une croûte noire
qui occupoit l'aile droite du nez, & une
partie de la levre supérieure; les carti-
lages du nez étoient tombez, aussi-bien
que les extrémités du vomer, & quel-
ques portions des lames osseuses; la
partie moyenne du nez s'étoit telle-
ment abaissée, qu'il paroissoit une es-
pece de cicatrice irrégulière, comme si
le nez avoit été coupé en travers, &
qu'il se fût ensuite réuni.

Cet ulcere avoit commencé au fond
du palais, avoit entièrement consumé
la luette, & s'étoit insensiblement éten-
du jusqu'aux fosses du gosier, ce qui
étoit cause qu'outre la difficulté de par-
ler, le malade exhaloit une horrible
puanteur: il étoit au surplus dans le

marasme , & souffroit les plus cruelles douleurs dans toutes les jointures, à la tête, aux bras, aux cuisses, aux épaules, surtout pendant la nuit ; il avoit outre cela plusieurs exostoses, par exemple, aux parties moyennes & laterales des deux os des bras, aux parties antérieures des deux os des jambes, & au milieu de l'os du front; il étoit tourmenté d'une douleur particulière très violente, tant le jour que la nuit, & au moindre changement de temps, à la partie inférieure de l'os de la jambe gauche qui avoit été fracturé & réuni par un cal il y avoit déjà long-temps.

Je ne doutai point que sa maladie ne fut la verole, & en l'interrogeant, il avoïia qu'il avoit eu une seule fois commerce à Dublin avec une Demoiselle, il y avoit environ six à sept ans; il avoit peu de jours après connu l'impureté de son commerce, en ce qu'il lui parut deux ou trois petits chancres au gland de la verge, que son urine étoit plus ardente, & qu'il sortoit de l'uretre quelques gouttes de pus ; croyant que c'étoit une gonorrhée, il prit des pilules mercurielles & des tisannes sudori-

sur les maladies Vénériennes. 75
fiques, mais sans succès; car bien-tôt
après il fut attaqué de douleurs véroli-
ques & d'exostoses.

On entreprit la curation de cette
vérole de la maniere qu'on y procede
en Irlande; on y procura d'abord les
sueurs, & ensuite la salivation par trois
fois, deux fois par les frictions mercu-
rielles pour lesquelles on employoit
deux onces d'onguent mercuriel; ce
fut alors que l'ulcere du palais se mani-
festa, & pour le guerir, on lui ordonna
de recevoir par la bouche pendant
quelques jours le parfum du cinnabre,
ce qui lui causa une troisiéme saliva-
tion, qui fut si opiniâtre qu'elle dura
sans intermission environ vingt jours
sans que l'ulcere se guérît, comme on
l'avoit esperé: au contraire, l'ulcere
de l'os du palais se communiqua par
les fosses du gosier, comme il a été dit
jusqu'au nez qu'il mit dans le mauvais
état où nous l'avons représenté; s'é-
tant donc déterminé à tenter pour sa
guerison la méthode de Montpellier.

Toutes choses bien considérées, il
fut résolu que le malade seroit hume-
cté par des bains domestiques, & par

l'usage du lait ; & qu'on lui feroit les frictions mercurielles de telle sorte , qu'elles ne lui procureroient point de salivation , & que le malade demeureroit un temps considerable dans ses linges enduits du remede.

Le lendemain il fut conduit dans la maison de M. Barancy très célèbre Chirurgien où tous les remedes sous ma direction lui furent administrez avec beaucoup de soin & d'exactitudes ; le jour suivant après la premiere friction que l'on avoit faite aux pieds avec une demie once d'onguent mercuriel , comme la salivation sembloit vouloir venir ; la seconde friction fut differée de deux jours , pour laquelle on ne passa pas la demie once d'onguent , & qui fut appliquée sur la partie moyenne des deux jambes ; & parce que le lendemain la salivation commençoit à se faire sentir , les frictions furent entierement supprimées , & l'on se contenta d'enduire légèrement d'onguent mercuriel la croûte du nez & de la levre dont on a parlé , & on la couvroit de charpie , la croûte tomba d'abord ; mais l'ulcere du nez & du palais

ne fut guéri qu'après dix-huit jours.

Les parties exostofées furent aussi enduites d'onguent presque tous les jours, & furent couvertes de linges, mais elles ne disparurent entièrement qu'après deux mois; il fut à couvert des sueurs, du flux de ventre, & de la salivation pendant tout son traitement durant lequel il fut principalement nourri de lait, enforte qu'il reprenoit de l'embonpoint, même dans l'usage des remèdes; & vers le milieu du mois d'Août, il partit de Montpellier pour la Hollande parfaitement guéri de son ulcere, de ses douleurs, & de ses exostoses.

TROISIEME OBSERVATION.

Un jeune homme de Strasbourg âgé d'environ vingt-deux ans, fut amené vers les onze heures du soir le troisième jour d'Août de l'année 1713. dans la boutique du sieur Peyrat fameux Chirurgien; ce jeune homme avoit été blessé d'une grande playe dans un village proche de la ville: étant appelé pour le voir, j'y allai promptement.

Je trouvai ce blessé couché sur le

côté droit, & j'apperçus une assez petite playe entre la pénultième & l'antépénultième des fausses côtes, éloignée des vertebres de quatre doigts, par où sortoit une portion d'épiploon. Le blessé vomissoit avec beaucoup d'effort, ce qui me fit soupçonner que l'épée dans son trajet avoit percé le diaphragme, & que cette portion de l'épiploon avoit été poussée dans la poitrine pour s'échaper par la playe; en l'absence du maître Chirurgien ses serviteurs n'avoient rien oublié pour faire rentrer au-dedans l'épiploon qui se trouvoit comprimé entre les côtes, mais sans que leur imperitie y eût réussi.

Pour moy je retirai encore plus au-dehors la position de cet épiploon, la liai avec un fil, & la coupai avec des ciseaux, & après avoir mis sur la playe l'emplâtre de diapalme qui se presenta le premier; j'interrogeai le blessé pour sçavoir s'il étoit gaucher, ce qu'il nie, disant qu'il s'étoit bien battu contre un homme fort & robuste qui l'avoit mis d'un seul coup hors de combat.

J'ordonnai aux serviteurs Chirurgiens de retourner le blessé, & je dé-

couvris une grande playe à l'hypocondre droit , éloignée de deux travers de doigts des fausses côtes, & à fix de l'ombilic ; m'étant assuré par là que le coup avoit été porté par cet endroit , & que l'épée avoit passé du côté droit au côté gauche, je couvris cette playe d'un plumaceau sec , & après avoir mis encore par-dessus de la charpie , j'entourai les deux playes d'une bande qui leur étoit commune.

Le blessé fut saigné , quoi qu'il eût déjà perdu beaucoup de sang , & il fut ensuite mené à son Auberge, & à peine fut-il couché qu'il entra dans un sommeil presque léthargique, & il ne falloit pas s'en étonner ; car je sçus bien-tôt que ce combat avoit été précédé d'une ample débauche où le vin n'avoit pas été épargné.

Le sieur Peyrat étant absent , il n'y avoit pas d'apparence de laisser un homme dangereusement blessé entre les mains de ses serviteurs. M. Barancy fut mandé, nous convinmes de réitérer la saignée , & nous jugeames l'un & l'autre qu'il falloit laisser dormir le malade pendant toute la nuit , & dans la

suite sur le côté droit sans se mouvoir ; à moins qu'il ne survint quelque symptôme extraordinaire ; nous ne comptons pas beaucoup sur la vie de ce blessé ; & à peine le sieur Barancy s'étoit retiré qu'il vint un Gentilhomme de Montpellier, Parent du blessé, qui m'engagea par ses instances de passer la nuit auprès de lui.

A trois heures du matin j'éveillai le blessé, il avoit la tête plus libre & le pouls plus fort. J'ordonnai une troisième saignée, deffendis de lui donner aucune nourriture, & je lui permis seulement de boire de l'eau pour appaiser sa soif ; à dix heures du matin nous l'allâmes voir M. Barancy & moy, nous conseillâmes une quatrième saignée, & une diete très exacte.

Le soir après avoir levé l'appareil, nous examinâmes ses playes, & nous trouvâmes la playe du côté gauche fermée, & le fil dont l'épiploon avoit été lié étoit tombé dans la playe antérieure, on glissa un petit plumaceau enduit d'onguent digestif ordinaire, & par-dessus de la charpie imbibée du même onguent.

Le sieur Peyrat étant revenu après quelques jours, fut appelé avec nous, & les playes furent traitées de même; le huitième jour du traitement, une portion d'épiploon livide & tirant sur la noirceur, sortit par la playe antérieure: on résolut de ne se point servir de la sonde; la partie corrompue de l'épiploon sortit de plus en plus par la même ouverture, & peu de jours après une autre portion d'épiploon corrompue se présenta; mais aussi-tôt que cette portion fut tombée, la matiere sterco-rale parut à l'extrémité de la tente, ce que l'on continua d'observer dans la suite, par où l'on connut que l'intestin colon étoit blessé.

Le blessé se plaignit alors d'une grande douleur en la région hypogastrique vers la vessie, son urine étoit sanglante, & il nous avoua pour lors que depuis peu de jours avant sa blessure, il avoit une gonorrhée & une fluxion sur les testicules que nous avions pris pour une hernie; il fut unanimement résolu de faire des onctions mercurielles à la verge, au scrotum, au perinée, & sur la région de la vessie en se précaution-

nant contre la salivation , parce qu'il falloit ménager les forces du blessé qui ne prenoit que de foibles bouillons, & qu'il falloit éviter les trenchées du bas-ventre comme nuisibles au colon blessé.

Les onctions mercurielles étant donc faites avec beaucoup de réserve , l'ardeur des urines & le mélange du sang cessèrent , la gonorrhée & la fluxion des testicules s'évanoüirent; cependant une troisième portion d'épiploon se présenta à la playe , qui tomba peu de temps après , & la matiere fécale suivoit toujours ; après cela la cicatrice de la playe ne laissoit pas de se former assez heureusement.

Cependant le blessé lassé de bouillons , & d'une petite soupe qu'on lui avoit permise depuis deux jours , mangea beaucoup de viande solide, il sortit par la playe un suintement de serosité stercorale , par où l'on connut que l'intestin colon avoit été violenté par des alimens solides. Le blessé averti du danger où il s'exposoit , promit de se moderer , mais il ne laissa pas de tomber encore deux fois dans la même faute ; nous redoublâmes nos reproches ,

sur les maladies Vénériennes. 83
& le menaçâmes de l'abandonner à son mauvais sort.

Intimidé de nos menaces , il se rendit à nos raisons, & quinze jours après la cicatrice de la playe s'étant faite à la faveur d'une lame de plomb , le blessé se trouva en même-tems guéri de sa playe & de la virulence vénérienne; on lui ôta ses bandages , il reprit son régime ordinaire , & bien-tôt après il s'en retourna à Strasbourg , où il se trouve en parfaite santé; cette cure fut terminée en deux mois & demi.

QUATRIEME OBSERVATION.

Au commencement du mois de May de l'année 1716 , un Gentilhomme Italien de la ville de Boulogne , âgé de trente ans ou environ, qui étoit attaqué de la verole , fut adressé à M. Barançy; les principaux signes de sa maladie étoient les accidens qui suivent ; sçavoir , plusieurs exostoses à la tête , aux os coronal & pariétaux , des douleurs de tête continuelles qui s'aigrissoient tellement vers le soir, que loin d'avoir le moindre repos pendant la nuit , il avoit la contenance d'un homme enra-

gé ; la douleur diminuoit au point du jour, & une petite fièvre le surprenoit ; ces excessives douleurs l'avoient jetté dans la langueur & dans le marasme.

Les exostoses avoient tellement corrompu les clavicules, qu'en faisant un peu d'effort pour jeter son manteau sur ses épaules, la clavicule opposée s'étoit fracturée ; les clavicules étoient inégales, tuméfiées, & pleines d'aspérités, & les apophyses des vertèbres étoient dans le même état.

Le malade avoit été soulagé en Italie par la tisanne de falsepareille ; quand il en buvoit pendant quinze jours, il passoit les mois entiers sans souffrir ses douleurs ordinaires, cependant les exostoses s'augmentoient, & les douleurs se renouvelloient, ce qui l'avoit engagé de venir vers nous chercher du secours.

Après avoir consulté cette maladie avec M. Barency, nous convinmes qu'un mal si enraciné ne pouvoit être guéri radicalement qu'en faisant au malade des frictions mercurielles pendant un long-temps, & en le tenant durant tout ce temps-là dans ses linges.

sur les maladies Vénériennes. 85

enduits de l'onguent mercuriel; qu'au-
paravant, attendu l'exténuation où il se
trouvoit, il feroit humecté par quel-
ques bains domestiques, ce qui fut fait;
après cela toute sa tête fut frottée avec
l'onguent mercuriel, & de fois à autre
on frottoit aussi les clavicules & les
apophyses des vertebres exostofées;
pendant ces frictions le malade vivoit
de lait, & aussi-tôt que la salivation
commençoit à s'émouvoir on cessoit
les frictions.

Les exostoses étant diminuées, & les
douleurs moyennement calmées, je lui
fis prendre la tisanne de falsepareille,
mais les exostoses ne diminuoient pas;
je fus alors appelé par le malade, &
selon mon avis, on travailla à calmer
la douleur de tête, & à guerir les exo-
stoses; pour cela on lui donnoit alter-
nativement à quelques jours d'interva-
le la tisanne de falsepareille pour cal-
mer la douleur de tête, & on lui faisoit
quelques onctions sur ses exostoses
pour achever de les guerir, & cette cu-
re ayant été ainsi continuée pendant un
temps suffisant, cet Italien se trouva
parfaitement guerir.

CINQUIEME OBSERVATION.

Le second jour de Septembre de l'année 1713, nous fûmes mandez M. Gondange habile Chirurgien & moy, pour traiter de la verole un Gentilhomme Anglois Capitaine, servant dans la garnison du Port Mahon, que l'on avoit amené de ce Port à Montpellier; cet homme nous parut un vrai squelete, il étoit tourmenté d'une violente strangurie de cruelles douleurs par tout le corps, d'une fièvre lente, & du marasme; la fesse & la cuisse droite étoient sans sentiment, même quand on les pinsoit rudement, & il avoit une exostose à chacune de ses jambes sur l'os tibia; il avoit de plus des ulceres couverts de vilaines croutes dans les narrines & derriere les oreilles, de sorte que cet homme étoit dans un déplorable état.

La strangurie le travailloit plus que tout autre symptôme, c'est pourquoy on le fit uriner par l'algalie, & on le saigna deux fois précipitamment; après l'avoir sondé pendant quelques jours, l'urine coula d'elle-même, l'abcès qui

Sur les maladies Vénériennes. 87
comprimoit le cou de la vessie s'étant
ouvert , il fournit durant quelques
jours du pus en assez grande quantité ;
on purgea ensuite ce malade pour le
mettre à l'usage du lait , cependant un
testicule s'étoit tuméfié , soit par les
efforts qu'il avoit faits pour uriner ,
ou par le voisinage de l'abcès dont on
vient de parler , l'inflammation du tes-
ticule fut apaisée par le cataplasme de
lait.

Nous voulumes faire une onction
sur le testicule avec un peu d'onguent
mercuriel , mais il y survint un erési-
pele qui gagna le bas-ventre , les bour-
ses , l'anüs , & les parties intérieures
des cuisses , & ses urines devinrent ex-
trêmement cuisantes, en sorte que nous
desesperions presque de réussir dans ce
traitement, vû les grands desordres que
causoit le mercure.

Nous eûmes de nouveau recours au
lait & l'erésipele s'évanoüit ; nous vin-
mes ensuite à la cure de la vérole : on
fit prendre au malade deux fois par
jour quelques bains domestiques , & il
prenoît le lait dans chaque bain ; après
les bains , on lui fit les frictions qui fu-

rent commencées aux pieds selon notre méthode ordinaire, & on les fit successivement aux parties supérieures, mais sans retour.

Pendant les frictions le malade prenoit du lait deux fois le jour ; les frictions furent légères, & on les interrompoit de temps en temps, quand la salivation & le flux de ventre menaçoient de se déclarer, de manière qu'après un certain temps cet homme se trouva guéri, reprit de l'embonpoint, marchoit & sautoit comme auparavant.

Mais avant que de retourner au Port Mahon, soit par un conseil étranger, soit à son propre préjudice, il voulut passer par la salivation, afin d'enlever, disoit-il, tous les restes du virus ; nous y résistâmes autant que nous pûmes, mais son obstination l'emporta ; on lui procura une ample salivation par les frictions mercurielles, il se rétablit, & s'en retourna bien guéri.



CONSULTATION

*De M. DEYDIER , au sujet du Virus
verolique dégénéré en scrophuleux.*

LE Virus verolique qui s'introduisit dans le sang du malade en question par l'Acte vénérien, à l'âge de dix-neuf ans, & qui s'y manifesta par un bubon vénérien, portoit selon toute apparence, le vrai caractère d'un vieux venin écrouilleux, puisqu'après le traitement de ce bubon, ce virus ne reparut environ vingt ans après, que par de simples boursoufflemens de la peau qui couvre le front & toute la partie chevelue de la tête, sans y exciter aucune douleur ni rougeur, ce qui sembloit démontrer que les os du crane étoient principalement attaquez & vermoulus, & que leur carie avoit causé ensuite le relâchement & le boursoufflement des membranes qui les envelopent, & des tégumens qui les couvrent; comme on l'observe journellement dans les écrouilles qui saisissent les os, & qui ne

se présentent que sous la simple forme de tumeurs froides.

Lors qu'on voulut guerir il y a environ cinq ans le boursoufflement ou la tumeur édémateuse du front de ce malade qui rendoit sa face difforme ; on s'avisa de donner un coup de lancette au milieu de la partie de cette peau la plus décisive ; & après une légère préparation , on lui donna des frictions mercurielles ; on appliqua suivant la coutume de certains pays , des emplâtres mercuriels, on découvrit les os du crane en deux endroits par des incisions cruciales , on attaqua les os découverts par le fer & par des poudres exfoliatives ; il survint un violent flux de bouche qui dura trente jours , le mercure sortit par cette voye sans avoir le temps de pénétrer les os vermoulus , & ceux-cy découverts , avant qu'ils fussent disposez à s'exfolier par eux-mêmes , ne purent pas repousser de nouvelles chairs , encore moins être recouverts par les téguments , parce que les bords de ceux-cy se renversèrent , & en s'attachant en differents endroits fort écartez les uns des autres ,

Ils laisserent à découvert tout le devant de l'os coronal ou frontal, une grande partie des parietaux avec la partie supérieure de l'occipital, ce qui représente aujourd'hui deux especes de playes affreuses que l'on prendroit au premier coup d'œil pour deux grands cancers ulcerez, si par le rapport du malade on n'étoit informé du mauvais traitement cy-dessus marqué; faute où les Maîtres de l'Art ne seroient pas tombez, parce qu'ils auroient connu que le virus verolique étoit devenu scrophuleux dans ce malade, & que les frictions sont plus propres à l'irriter qu'à le détruire.

Une année après avoir ainsi passé par le grand remede, ce malade se plaignit d'une douleur à la partie supérieure de l'une & l'autre omoplate; on soupçonna sans doute que le même venin verolique qui avoit attaqué les os du crane, s'étoit aussi jetté sur les deux parties où l'on apprehendrait qu'il ne survint le même desordre; on crut le pouvoir prévenir en réiterant le grand remede après une plus longue préparation; on tint le malade pendant soi-

xante jours dans un flux de bouche excessif, procuré par la même méthode des frictions des emplâtres, auxquels on ajouta quelques prises antérieures de mercure doux ou de panacée mercurielle; cependant, comme on n'osa pas tenter aucune incision sur les chairs des omoplates tuméfiées; les os cariez eurent le temps de s'exfolier d'eux-mêmes: ces exfoliations se firent jour à travers les chairs qui les couvroient, & produisirent les petites fistules dont on remarque encore les cicatrices enfoncées sur les deux omoplates, ce qui démontre clairement que les os de la tête exfoliez seroient sortis de même, si l'on ne s'étoit pas pressé de les découvrir; peu de jours après être sorti pour la seconde fois de ce grand remède, le malade s'étant donné un rude coup à la partie antérieure & inférieure du tibia de la jambe gauche en se heurtant contre une grosse pierre de taille; il s'y forma peu de temps après une tumeur très-dure, qu'on crût être une exostose verolique, puis-que pour la dissiper on fit repasser le malade une troisième fois par le grand

remède ; on dût être détrompé de ce soupçon, lors qu'ayant ouvert cette tumeur de la jambe on y trouva l'os dans son état naturel, cependant le sang agité par le nouveau mercure, attira sur cette jambe ouverte trois ou quatre fluxions en autant d'endroits differents qui se terminerent par supuration dont il paroît encore quelque reste qui pourra se guerir de soy-même par l'application de la simple charpie.

Depuis que le malade est entièrement remis de l'effet du dernier mercure dont il n'a certainement plus besoin, son embonpoint est si fort revenu gros & gras, il mange de si bon appetit sans indigestion, & dort si naturellement sans la moindre inquiétude, qu'il paroîtroit jouir d'une parfaite santé si l'on ne regardoit les playes de sa tête, de ses deux omoplates, & de sa jambe gauche, qui occasionnent de fois à autre quelque irrégularité dans son poulx.

Pour conduire toutes les playes à cicatrice, & y rétablir le cours libre des liqueurs, on ne sçauoit recourir à aucune operation manuelle de la Chirurgie.

gie ; on doit s'en confier pour cela au seul secours de la nature, c'est-à-dire aux mouvements réglez des solides & des liquides dont toute votre machine est uniquement composée ; & c'est pour remplir les indications du côté de la médecine qu'on conseille l'usage des bains domestiques, des eaux minérales, des bouillons de poulet aux écrevisses, du lait, des tisannes sudorifiques, & des bains de Bareges dans la saison, procedant dans l'ordre qui suit, à commencer dès que le malade se sera reposé chez soy quelques jours des fatigues du voyage.

R. decot, commun. clyster. refrigerant. & laxant. libram unam, diacassie recent. parat. uncias duas, mell. rosat. unciam unam, m. f. clyster. injiciend. horâ commodâ & reiterand. quoties alvus pigra fuerit.

Après le lavement rendu, l'on ouvrira la veine de l'un des bras pour en tirer huit à neuf onces de sang, & on le purgera le surlendemain avec cette potion.

R. rhai. elect. crass. trit. dragmam unam, infund. in s. q. decoct. tamarina. pingu. col. & express. uncias sex, dissol. mann. elect. uncias duas, sirup. flor. persic. unciam unam, f. poc. sumend. mane jejuno ventriculo servatis servandis.

Le lendemain de la purgation le malade commencera de prendre le matin à jeun un bouillon fait avec un jeune poulet farci de demie-once de semences froides mondées & concassées, & demie heure avant que de retirer le pot du feu, on y mettra bouillir la troisième partie d'une poignée de chacune de ces trois herbes pimprinelle, capillaire, & politrix, continuant pendant une quinzaine de jours, au bout desquels il fera repurgé avec la même médecine, & il prendra de fois à autre quelques bains domestiques d'eau tiède, dans chacun desquels restera environ une heure sans y suer, & sans y souffrir du froid; au sortir du bain du matin, il avalera un grand verre de petit lait de vache clarifié avec le blanc de deux œufs, dans lequel on éteindra

quelques cailloux rougis au feu , ajoutant à la colature autant de sucre qu'il en faudra pour en rendre la boisson agréable.

Le malade continuera le petit lait aussi long-temps que son estomach le souffrira aisément , & l'on réitérera les bains tant qu'il pourra les supporter sans en être incommodé ; mais pendant les violentes chaleurs de l'Eté , on suspendra ces deux remèdes pour boire les eaux de camarés pendant deux neuvaines , laissant quelques jours d'intervalle d'une neuvaine à l'autre.

Au commencement du mois de Septembre prochain , après une autre saignée & une légère purgation ; on fera prendre au malade le matin à jeun un bouillon fait avec un quarteron de col de mouton , & demie douzaine d'écrevisses de rivière rougies dans l'eau bouillante , & écrasées dans un mortier de marbre , demie heure avant que de retirer le pot du feu , on y fera bouillir du cresson d'eau , de la bugle , de la fanicle , & de la scorsonaire , des trois ensemble une bonne poignée , ce qui sera continué pendant douze ou quinze

ze

ze jours, au bout desquels le malade sera purgé comme au commencement.

L'usage des bouillons d'écrevisses étant fini, on essayera si le malade peut s'accommoder du lait entier de vache pour toute nourriture, dont il prendra quatre soupes par jour selon son appetit, sçavoir le matin à jeun, vers le midy, à quatre ou cinq heures du soir, & en se mettant au lit, & cela pendant un mois de suite sans être obligé de se purger, à moins qu'il n'en paroisse d'ailleurs quelque nécessité.

Dans le cours de l'hyver prochain il prendra de fois à autre quelques tassés d'une légère infusion des plantes vulneraires de suite, en guise de thé, & les grands froids ayant cessé, on usera de la tisanne suivante & de son bochet pendant un mois entier.

R. falseparill. minut. sect. uncias quatuor ligni guayaci & quin. contusor. ana uncias duas radic. ireos storentin. exsiccator. & minut. sect. unciam unam summit. philaria major in pulver. reductor. uncias quinque coq. in lib. duod. aq. fontan. ad tertia par-

*tis consumption. f. ptisan. de qua cap.
uncias quatuor ter in die videlicet ma-
ne jejuno ventriculo , horâ quarta
pomeridian. & sero ante decubitum.*

Au marc de ladite tisanne , on ajoutera une nouvelle quantité d'eau qu'on fera boiïillir pendant demie heure pour un bochet ou seconde tisanne dont le malade usera pour boisson ordinaire lors de ses repas pendant ledit mois marqué cy-dessus , observant pour lors de ne boire aucune autre boisson , & se nourrissant autant qu'on le pourra de bons aliments secs, comme pain cuit deux fois , du rôti , & viande grillée sans manger de soupe , ni de la friture.

Pendant le cours de tous les remèdes cy-devant mentionnez , on aura soin de panser les playes très simplement une fois par jour avec de la charpie sèche ou trempée, tantôt dans l'eau de vie , & quelquefois dans de l'eau de chaux , suivant l'état des chairs , prenant bien garde de n'arracher aucune esquille d'os de force ? il faut toujours les laisser exfolier & tomber d'eux-

sur les maladies Vénériennes. 99
mêmes, & lors que les os trop recouverts des chairs ne pourront pas sortir aisément, nous jugeons que les eaux de Barege seront très propres à en faciliter la sortie, soit qu'on en lave simplement les parties malades, ou qu'on aille les baigner sur les lieux; enfin, comme lescdites playes resteront selon toute apparence long-temps à se fermer totalement, si l'on a besoin de remèdes au Printems prochain, on reprendra celui dont on se fera le mieux trouvé, principalement le lait pour toute nourriture qu'on appelle diete blanche, ou bien à l'usage de la susdite tisanne qu'on a coutume de désigner sous le nom de diete seche. Délibéré à Montpellier le 30 May 1724.

CONSULTATION

De M. DEYDIER, pour un hypocondriaque verolé.

LA chaudepisse virulente, qui parut au mois de Mars del'année 1722, douze jours après l'acte vénérien; les grandes inquiétudes, les accablements

& les chaleurs interieures dont on se plaignit dans cet intervalle ; la fièvre ephémère qui survint au commencement de cette chaudepisse , & enfin les demangeaisons importunes du fondement & des bourses, avec quelques petites pustules , qui parurent l'année dernière ; tout cela joint ensemble , ne nous permet pas de douter que la masse du sang ne soit véritablement infectée d'un venin verolique ; ce venin s'y introduisit d'abord par les pores de la verge dans l'acte impur, il troubla le cours des liqueurs d'où dépendoient les inquiétudes, les accablements & les chaleurs interieures, qui durèrent les douze premiers jours, jusqu'à ce que ce virus se fût ramassé dans le tissu des prostates ou des vessicules seminaires, pour produire la chaudepisse ; celle-cy maltraitée par un remède violent, qui excita la fièvre, fournit pour lors une partie de son venin à la masse des liqueurs, d'où elle l'avoit reçue , & quoiqu'on ait travaillé pendant cinq mois à guerir cette chaudepisse, il y a lieu de soupçonner qu'on n'en a pas détruit le virus, puisqu'il a reparu depuis, par

sur les maladies Vénériennes. 107
les demangeaisons & les petites pustules du fondement & des bourses, sur lesquelles ce virus a coutume de se jeter.

Les autres symptômes, survenus à plusieurs reprises irrégulières, après un calme parfait de quelques mois, portent le caractère de vapeurs, tels que sont les rougeurs passageres du visage, les chaleurs apparentes dans le poulx, les douleurs de tête, & de la région de l'estomach, les pesanteurs des jambes, les lassitudes qui empêchent d'agir, les accablements, les langueurs, les inquiétudes, les essoufflements de poitrine, qui ont été accompagnez d'un léger crachement de sang avec un peu de fièvre, la maigreur naissante & passagere, le manque d'appétit, le cours de ventre de vingt-quatre heures, après lequel l'appétit revient avec les forces; & enfin les variations que le malade observe avec trop d'attention jusques dans ses urines. La plupart de ces symptômes sont entretenus par la trop grande contention d'un esprit frappé de son mal, ce qui fait icy un mélange bizarre de verole & d'affection hypochondriaque.

Plusieurs bons remèdes mis en usage fort à propos depuis la cessation de la chaudepisse, n'ayant produit que des foulagements passagers, & le fond des incommoditez revenant toujours lorsqu'on s'y attend le moins, il y a lieu de présumer que le venin verolique dont le sang est infecté, entretient & foment ces vapeurs; il pourroit même les avoir produites ces vapeurs, si elles sont postérieures, soit en affectant le genre nerveux, soit en produisant dans le cerveau quelques légers embarras passagers qui déterminent l'ame à réfléchir pour lors avec trop d'attention sur les moindres incommoditez.

Le virus verolique est un prothée qui prend toutes sortes de formules; il peut donc icy s'être déguisé sur celle des vapeurs, il reste souvent caché pour quelque temps, & se développe dans la suite à la moindre occasion; il pourroit éclater lors qu'on s'y attendroit le moins, de manière à produire des plus grands desordres, si on ne travailloit incessamment à le détruire à fond.

Les tisannes sudorifiques, les purgatifs anti-vénériens, & les flux de bou-

che excessifs qu'on a contume d'exciter pour la guerison de ce mal, nous paroissent plutôt nuisibles que profitables dans cette occasion, tant parce que ces évacuations ne guerissent jamais la verole, que parce que dans les cas des vapeurs & des affections hypocondriacques, on a besoin d'humecter & de relâcher les filets nerveux trop tendus, bien loin de les dessécher, & de les tendre par les évacuans.

Nous sommes donc d'avis qu'on travaille à détruire ce virus verolique par une extinction radicale sans exciter aucun flux de bouche, cours de ventre, ni flux abondant d'urine; une longue experience nous ayant démontré que c'est la voye la plus sûre pour venir à bout de ces sortes de maux, si invétez qu'ils puissent être.

Après les remedes generaux qui sont, une petite saignée, un lavement purgatif, & une legere potion purgative convenable à l'état du malade; on commencera de l'humecter par plusieurs bains domestiques, & quelques boüillons de poulets, quand on aura pris dix-huit à vingt bains & sept à huit de

104 *Diff. méd. sur les mal. Vénér.*
ces bouillons, sans avoir recours à au-
cun purgatif, on essayera si l'estomach
du malade se peut accommoder du lait
entier de vache, une ou deux fois par
jour, & même pour toute nourriture.

Pendant l'usage dudit lait, ou d'un
autre regime de vivre convenable à l'é-
tat du malade, on ménagera les fri-
ctions mercurielles à petites doses, &
de loin en loin, de maniere que le mer-
cure bien dépuré roule dans tout le
corps pendant vingt-cinq ou trente
jours sans y produire aucun violent
effort marqué par des évacuations sen-
sibles; le ménagement dépend unique-
ment de la prudence de ceux qui con-
duiront ce remede, n'étant pas possible
de mettre sur le papier la maniere pré-
cise dont il faut conduire les frictions,
parce que leur effet varie à l'infini sui-
vant les différentes conjectures. Déli-
beré à Montpellier ce 9^e. Septembre

L724.





DISSERTATION MEDECINALE ET CHIRURGICALE SUR LES TUMEURS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs en général.

TOut ce qui s'éleve au-dessus de la surface du corps humain est appelé tumeur, & l'on divise ces éminences en naturelles, non-naturelles, & contre nature. Le gonflement des mammelles & l'enflure du ventre des femmes grosses, sont des tumeurs naturelles; les non-naturelles sont les verrues, les signes sur la peau, les taches de rousseur, les ganglions.

qui ne blessent aucune action. La tumeur contre nature selon Galien, est une maladie qui fait que les parties du corps s'éloignent de leur situation & de leur grandeur naturelle.

La grandeur des parties peut être augmentée contre l'ordre naturel, ou par l'adhérence d'une humeur, ou par l'engagement des vents, ou par la situation viciée des parties solides; il y a donc trois sortes de tumeurs à raison de la matière qu'elles contiennent; sçavoir, l'humeur, le vent & les substances solides; celle qui est faite de l'adhérence des humeurs, est nommée tumeur humorale; celle qui est causée par le vent est appelée emphysème; & celle qui est produite par la situation viciée des parties solides, se rapporte aux dislocations & aux fractures des os, aux vraies hernies, aux chutes de l'anüs & de la matrice, & à d'autres semblables déplacements.

Nous ne parlerons dans cette Dissertation Médecinale & Chirurgicale que des tumeurs humorales qui arrivent aux parties extérieures, parce que ce sont celles qui se présentent le plus

souvent dans la pratique, & que leur curation demande le secours du Médecin & du Chirurgien, & leur cause prochaine est une collection contre nature d'humeurs qui sont encore contenues dans leurs propres vaisseaux, ou qui sont extravasées.

Nos anciens qui établissoient quatre humeurs dans la masse du sang; sçavoir, le sang, la bile, la pituite, & la mélancolie, vouloient aussi que ces quatre humeurs produisissent quatre fortes de tumeurs, qui étoient le phlegmon produit du sang, l'érésipele de la bile, l'œdeme de la pituite, & le schirre de la mélancolie; & ils donnoient à ces tumeurs le nom de simples, parce qu'ils prétendoient que chacune étoit formée d'une humeur particuliere à l'exclusion des autres; & lors que ces tumeurs leur paroissoient compliquées, ils les rapportoient à plusieurs humeurs qu'ils supposoient s'être mélangées.

Mais les exactes observations des modernes leur ont fait connoître qu'il n'y avoit aucune humeur dans le corps qui répondît à la mélancolie des an-

ciens, & que toutes les humeurs qui s'y distribuent sont formellement contenues dans la masse du sang; en sorte que c'est avec beaucoup de raison que l'on se détermine à présent à ne pas rapporter les tumeurs simples à chaque humeur en particulier; mais à les distinguer les unes des autres par leurs propres signes.

Il est donc certain que l'essence de la tumeur malade consiste dans l'augmentation de la grandeur; de sorte que cette maladie est vasculaire, & cela à raison de sa grandeur augmentée qui blesse l'action de la partie affectée; elle est aussi une maladie du meat & de la cavité, parce qu'à son occasion les vaisseaux sont extrêmement & inégalement dilatez, & que les autres sont extraordinairement comprimez & étreissés, ce qui nuit à l'action de la partie tuméfiée, joint à ce que la situation & la connexion des parties solides sont quelquefois viciées dans la tumeur, comme par exemple dans les hernies, & qu'il y a même solution de continuité, comme dans les abcès.

La tumeur blesse quelquefois l'ac-

tion de la partie par sa seule grandeur & situation : Par exemple , une verrue placée entre les doigts de la main, nuit à l'appréhension, celle qui est située sur l'extrémité de la paupiere blesse la vûe; les ancurismes & les varices sont nuisibles par leur seule dilatation.

Le phlegmon se joint souvent avec l'érésipele, & l'on appelle alors l'érésipele phlegmoneux : L'érésipele joint à l'œdème, est nommé œdemateux. Le phlegmon succede souvent au schirre, comme il arrive aux écrouelles enflammées, & au chancre enflammé; les abcès, la galle, la petite verole, sont accompagnez de supuration; au surplus, il y a des tumeurs qui dégènerent en gangrenne, & ensuite en sphacite.

Tout notre corps est composé de vaisseaux & d'humeurs; de maniere qu'une de nos parties solides ne peut se tuméfier contre l'ordre naturel, qu'il n'y ait de certains vaisseaux qui soient beaucoup dilatez, d'autres fortement comprimez, ou qui étant rompus, ne laissent écouler des humeurs, & pour lors la situation naturelle des humeurs est pervertie; & si cela arrive subite-

ment, on dit la tumeur faite par fluxion, & on la dit faite par congestion quand elle se forme insensiblement.

Les tumeurs faites par fluxion sont des tumeurs chaudes pour l'ordinaire, & celles qui sont faites par congestion, sont la plupart des tumeurs froides; le phlegmon & l'érésipele sont réputées tumeurs chaudes, à cause de l'excessive chaleur que l'on y ressent, & le schirre & l'œdeme passent pour être des tumeurs froides, parce qu'on y remarque peu de chaleur naturelle; & il faut observer que la tumeur humorale est originellement causée par la plethore, & que la cacochymie vient du vice de la partie affectée.

Il ne se fait point de tumeur dans une partie à moins qu'elle ne soit affoiblie; quand les humeurs pechent en quantité, ou lors qu'étant viciées elles circulent difficilement; les vaisseaux tendus occasionnent des tumeurs.

Les parties extérieures sont viciées par des coups, par des chûtes, par des situations violentes long-temps continuées par des entorses, de fortes compressions, & par de semblables acci-

dens. Enfin, les humeurs se corrompent, & les vaisseaux sont viciez par le mauvais usage des six choses non-naturelles, & sont par là disposez à former des tumeurs.

Les signes diagnostics des Tumeurs.

La tumeur & ses especes se connoissent & se distinguent par la vûe, & par le toucher. Le phlegmon est plus élevé, il a une circonscription bien marquée, il est accompagné de rougeur, de chaleur, de dureté, d'une douleur pulsative très incommode.

La tumeur de l'érésipele est plus superficielle, sa couleur est d'un rouge de rose, qui s'évanoïit quand on la presse, elle est d'une chaleur excessive, & n'est pas fort dure.

L'œdeme a moins d'élévation que le phlegmon; mais il est plus étendu, blanc, mou, & sans douleur.

Le schirre est dur, froid; il résiste au toucher, & est insensible.

Quand la partie tuméfiée est d'une part distinctement circonscrite, ferme, & constamment rouge, & quand d'un autre côté la tumeur n'est étendue que

superficiellement, qu'elle cede facilement au tact, que sa couleur change aisément, & que la tumeur est partout également chaude, c'est alors une tumeur composée de phlegmon & d'érési-pele, ou d'érési-pele & de phlegmon; c'est-à-dire, que le nom de la tumeur se tire de l'humeur qui domine.

Si les signes de l'érési-pele qui viennent d'être énoncés, se manifestent dans une partie considérable de la peau, par exemple, à toute la peau du visage, & que les parties voisines comme le cou, les oreilles, soient froides, blanches, molles & indolentes; c'est un érési-pele œdémateux; il en est de même du phlegmon œdémateux: on observe cependant qu'aux environs d'un schirre les parties de la peau sont quelquefois affectées d'inflammation ou d'œdème.

Les propres signes des abcès & des ulcères donnent lieu de distinguer si la tumeur est compliquée avec solution de continuité. Il y a dans l'abcès une collection de pus cachée, & l'on voit actuellement couler le pus d'un ulcère: or le pus ne peut s'être amassé & for-

vir au dehors, à moins qu'il n'y ait solution de continuité. Ainsi, lors que l'éruption se fait dans la petite verole, ce sont de petits éréfipeles; quand ils sont tuméfiés, ce sont des phlegmons; lors que les pustules commencent à supurer, ce sont des abcès; & quand elles crevent, ce sont des ulcères. Il faut presque dire la même chose de la galle, de l'herpes, de la tigne, de la croûte lactée, & de semblables indispositions. Tout abcès est compliqué de tumeur, mais toute tumeur n'est pas un abcès.

Il y a de la rougeur au phlegmon; la couleur naturelle de la partie ne se change point dans l'emphyème, non plus que dans le schirre; cette dernière tumeur résiste à l'attouchement, la même chose arrive à l'emphyème lors que les vents ne peuvent pas s'échapper ailleurs.; l'œdème cède à la compression du doigt, & le vestige de la compression y reste; l'emphyème cède aussi quelquefois à la compression, mais il n'en reste aucune marque, & la couleur ne change point par la compression dans l'éréfipele. L'emphyème rend un son quand on le frappe avec la main,

les autres tumeurs n'en rendent point ; mais d'où vient cette propriété à l'emphysème ? c'est parce qu'il n'est gonflé que de vent.

On connoît par tous ces signes si la tumeur est causée par une luxation ou par une fracture ; les os sont luxez ou cassés dans un instant , & en même-temps les actions sont blessées ; les tumeurs humorales s'élèvent peu à peu , & les actions n'en sont pas aussi blessées que dans la suite du temps ; d'où vient cette difference ? c'est que dans les luxations & dans les fractures des os , la situation de ces parties change d'abord.

Mais les tumeurs humorales sont susceptibles des quatre temps ordinaires des maladies ; il est pourtant certain que les tumeurs humorales peuvent succéder aux luxations , mais cela n'arrive pas dans l'instant ; il faut que le Médecin , quand il est appelé interroge là-dessus les malades & les assistans.

La tumeur causée par une hernie vraie , par la chute de la matrice , ou par celle de l'anüs , est distinguée de la tumeur humorale , en ce qu'elle se fait

subitement pour l'ordinaire, & qu'on peut la réduire par la compression dans son lieu naturel, ou bien en changeant le corps de situation; à moins qu'elle ne soit tendue à l'excès, qu'elle ne soit enflammée, & qu'il n'en soit fait une complication avec la tumeur humorale.

Le prognostic des Tumeurs.

On observe quatre temps dans la tumeur humorale qui sont, son commencement, son augmentation, son état, & son déclin. Dans le premier temps, la tumeur commence à se montrer, & les accidens sont très légers. La tumeur s'augmente aussi-bien que les accidens dans le second temps; quand la tumeur a acquis toute son étendue, & que les symptômes sont dans toute leur vigueur, on dit alors qu'elle est dans son état; dans son déclin la tumeur diminue, & les accidens se calment; les tumeurs chaudes parcourent bien-tôt leurs differens temps, c'est pour cela qu'on les nomme des maladies aiguës: mais les tumeurs froides sont appelées des maladies chroniques, parce qu'elles

durent long-temps, qu'elles ſont opiniâtres, & qu'elles ſont difficilement terminées.

Les tumeurs ſe terminent ou par réſolution, ou par ſupuration, ou par endurciſſement, ou par putréfaction; on connoît que la tumeur ſe réſout par un ſuintement de ſeroſité que l'on remarque aſſemblé par petites gouttes ſur l'emplâtre qu'on levé de deſſus la tumeur, ou qui eſt répandu en maniere de roſée, particulièrement ſ'il eſt accompagné de demangeaiſon. On ſ'apperçoit qu'une tumeur tend à ſupuration par la vigueur des ſymptômes, par l'augmentation de la douleur & de la chaleur, par la grande pulſation, & par de forts élancemens; & ſur tout par une fièvre erratique qui ſurvient ou qui augmente en cas qu'elle fût précédemment allumée; & ſ'il ſurvient des frissons ou des horreurs dans tout le corps, c'eſt la marque d'une ample ſupuration, ou qu'elle ſe fera dans une partie très ſenſible.

Quand le pus eſt fait, les accidens ſ'adouciſſent, la tumeur ſ'amollit, & ſe termine par une blancheur à ſon ex-

extrémité ; l'on sent sous le doigt la fluctuation du pus, & ce sont-là les signes d'un abcès fait & formé.

On connoît l'endurcissement de la tumeur, si son volume diminue insensiblement, & si de molle qu'elle étoit, elle devient plus dure, ce qui arrive lors que les parties subtiles de l'humour croupissante se sont dissipées par la transpiration, ou lors que les particules les plus déliées ont été reprises par les vaisseaux pendant que les plus grossières restent dans la tumeur.

La gangrene est prévûe par le changement de la couleur, la violence de la douleur, & par la mollesse subite de la partie tuméfiée. On connoît que la gangrene est faite par la cessation de la douleur ; le sentiment de la partie s'amortit, & sa couleur devient livide ; enfin, la privation entière du sentiment, la noirceur de la partie, & son odeur cadavereuse, sont les signes évidens d'un sphacele entier & parfait.

De toutes les terminaisons des tumeurs, celle qui se fait par résolution est ordinairement la meilleure ; celle qui finit par supuration en approche la

plus, mais c'est toujours un mal qu'une tumeur s'endurcisse : enfin , le plus grand mal est que la partie tombe en gangrene , & passe ensuite jusqu'au sphacele.

On tire aussi le prognostic des tumeurs de la diversité des causes qui les produisent , & des différentes parties où elles ont leur siege ; Par rapport à leur cause , les unes sont appelées salutaires , les autres malignes , pestilentes , véneriennes , héréditaires , & la plupart accidentelles ; ayant égard à la partie affectée , les unes arrivent à la face , d'autres au fond du gosier qui sont plus dangereuses que toutes les autres ; celles qui attaquent les parties membraneuses menacent aussi d'un plus grand peril , aussi-bien que celles qui arrivent aux jointures , auprès des tendons , & aux os , qui sont plus facheuses que celles qui arrivent aux chairs ; il en est ainsi de beaucoup d'autres , selon que les fonctions des parties où elles arrivent sont plus ou moins importantes.

La curation des Tumeurs.

Toutes les tumeurs ne doivent pas être traitées de la même manière ; il y en a qu'il faut abandonner à la nature , d'autres que l'on doit résoudre , d'autres qu'il est à propos de mener à supuration , & d'autres qu'il faut ouvrir ou emporter sans aucun délai.

Il faut abandonner à la nature celles qui sont critiques , & que la nature pousse aux dehors pour le soulagement du malade , comme sont les pustules de la petite verole & de la rougeole , qui servent à la purification critique du sang.

À l'égard des parotides , quoi qu'elles soient critiques , lors qu'elles arrivent au commencement des maladies , le malade étant dans un grand péril , il faut le plus souvent les résoudre ; mais quand elles arrivent à la fin des fièvres lors que les accidents sont fort adoucis , il faut les faire supurer ; il ne faut jamais résoudre les bubons véneriens , mais il faut les mener à supuration , afin de prévenir la vérole dont ils menacent , qu'il est néanmoins très rare d'éviter.

Lestumeurs pestilentiellles, comme sont les charbons, & les antrax, & les tumeurs venimeuses, comme sont les morsures de vipere, de chien enragé, de scorpion, de tarentule, demandent d'être scarifiées & cauterisées, & non pas d'être résolutes & supurées.

Les autres tumeurs humorales doivent être autrement traitées quand elles se forment, & d'une autre maniere quand elles sont formées; quand elles se forment, il faut détourner le cours des humeurs, & empêcher qu'elles ne se portent avec trop d'impétuosité sur la partie tuméfiée, & qu'elles ne s'y accumulent en trop grande quantité; il faut pour cela diminuer le volume du sang, le détourner, le divertir, & corriger la cacochymie.

Pour ce qui est des tumeurs déjà formées, si elles sont faites par fluxion, il faut vuider les vaisseaux sanguins, réprimer le mouvement des humeurs, quelquefois comprimer la partie malade, & quelquefois aussi se servir des remèdes qu'on nomme défensifs, en cas que le progrès de la tumeur puisse se borner, & prendre la voye de la résolution insensible.

Quand

Quand les tumeurs sont faites par congestion, il ne faut point avoir recours à la saignée, arrêter le cours des humeurs, ni comprimer la tumeur: car tout cela n'est bon à rien: mais il faut corriger la cacochymie, par l'usage des purgatifs, des sudorifiques, des aperitifs, des diurétiques propres à exciter la lenteur des humeurs.

Ainsi dans le commencement du phlegmon & de l'érési-pele, les saignées même réitérées conviennent, de peur que les humeurs ne s'arrêtent, & ne s'accumulent dans la partie affectée, & il en faut user plus ou moins librement selon la grandeur de la maladie, le temperament, les forces du malade, & la saison de l'année: Enfin, il faut même user de rafraîchissans selon le besoin, pour moderer la trop grande chaleur de la partie affectée, au lieu que dans le traitement de l'œdeme & du schirre qui sont des tumeurs froides, il faut procurer le mouvement du sang, dissiper la serosité trop abondante, & rendre la lymphe plus coulante.

Il arrive quelquefois que le phlegmon & l'érési-pele qui sont des tumeurs

inflammatoires succèdent aux contusions ; pour les prévenir , il faut comprimer fortement la partie contuse aussi-tôt qu'elle a reçu le coup , la munir d'un défensif pour former un obstacle à la grande affluence des humeurs.

Lors que les quatre principales tumeurs dont il s'agit sont dans leur état ou dans leur déclin , le secours que le Médecin doit leur donner consiste à procurer leur discution , ayant égard en même temps aux symptômes & à leurs suites ; il doit pour cela travailler à moderer les symptômes , à terminer hûreusement la tumeur quand elle s'y achemine , & quand elle s'éloigne d'une bonne fin , à la faire rentrer dans la bonne voye ,

Sur ce principe il tâchera de calmer les douleurs excessives par les anodins & les narcotiques qui sont aussi fort convenables quand les remedes généraux ont précédé lors qu'il survient des convulsions ; que si la fièvre succede aux tumeurs , & qu'elle soit causée par la cacochymie , il faut avant toutes choses travailler à l'éteindre ; au lieu que si la fièvre est causée par la supuration ,

elle se calme aisément ; au surplus , il est du devoir du Médecin de remédier à tous les accidens qui s'opposent à la curation des tumeurs.

Par rapport à la terminaison des tumeurs, il faut les traiter de maniere que l'humeur qui s'y trouve enfermée se résolve, ou s'évacue par la supuration, afin d'éviter leur endurcissement, & pour prévenir la gangrene & le sphacèle ; par conséquent dès qu'il paroît quelques signes salutaires de résolution, il faut d'abord employer les résolutifs, après quoy si une douce supuration s'offre d'elle-même, il faut l'aider par des supurans jusqu'à ce qu'elle ait acquis sa parfaite maturité, & pour lors il faut ouvrir la tumeur pour donner au pus une libre issue, en cas qu'elle ne s'ouvre pas d'elle-même.

Mais si la partie tuméfiée menace de gangrene, il faut avoir aussi-tôt recours aux remedes spiritueux & aux cardiaques ; & lors qu'elle a dégénéré en sphacèle, il faut la scarifier & l'amputer avec le fer quand tout autre moyen de guérison est interdit.

Or il y a differens remedes résolu-

24 *Dissert. médecin. & chirurg.*
tifs, supurans & contraires à la gangrene qui peuvent profiter ou nuire, selon la différente nature de la maladie, suivant ses diverses complications, ses causes, les parties qu'elle attaque, & d'autres circonstances de chacune desquelles nous parlerons dans la suite, en traitant en particulier des tumeurs sur lesquelles nous n'avons fait que des propositions générales.

CHAPITRE SECOND.

Du Phlegmon.

LE Phlegmon est une tumeur humorale qui est assez exactement circonscrite, & qui est accompagnée de rougeur, de tension, de douleur & de pulsation qui augmente la douleur: on nomme cette tumeur parotide quand elle arrive près des oreilles; on l'appelle bubon quand elle attaque les aînes, panaris quand elle se cantonne à la racine des ongles. L'angelure, le clou, le furoncle, les boutons de la petite verole & de la galle se rapportent au phlegmon, aussi-bien que les exanthe-

mes , & généralement toutes les eruptions qui se font sur la peau avec chaleur , rougeur , douleur , tension & pulsation.

Comment est-ce qu'une partie se tuméfie , rougit , s'échauffe à l'excès , & devient très douloureuse , si ce n'est par le moyen du sang amassé dans la partie même qui fait tension aux vaisseaux , & qui cause aux nerfs des secousses très vives ?

L'abord excessif du sang sur cette partie , & l'attrition en conséquence des humeurs qui y sont arrêtées par les violentes oscillations des artères , la chaleur du sang rendue plus acre , cause à cette partie une espèce de fièvre ; la pulsation des vaisseaux ne vient pas du cœur , mais du sang qui est alternativement comprimé & rétabli dans son état naturel.

La dureté du phlegmon procede de l'extrême engorgement des vaisseaux de leur distension , & par conséquent de leur tiffure trop ferrée ; & sa circonscription bien distinguée vient de l'obstacle opposé à la progression du sang , qui fait que le sang qui vient à la partie

phlegmoneuse, est obligé de dériver copieusement aux environs de la tumeur; si quelques-unes des glandes qui sont répandues sous la peau viennent à s'enflammer, ne s'élèveront-elles pas en dehors? & n'exciteront-elles pas une tumeur circonscrite, comme il arrive au bubon & à la parotide?

Le phlegmon ne se fait pas de ce que les sels du sang se dévelopent dans la partie affectée, & se débarassent des liens des soufres qui les tenoient enchaînez; mais il est seulement formé de ce que la route du sang est interceptée dans une partie où elle étoit libre. Ce qu'on avance icy est prouvé par l'expérience qui suit.

Qu'on lie fortement l'extrémité du doigt, on y verra aussi-tôt paroître les symptômes du phlegmon qui feront la tumeur de cette extrémité au-dessus de la ligature, la tension, la chaleur, la rougeur, la douleur & la pulsation; qu'on ôte la ligature, tous ces symptômes s'évanouiront: Qu'avoit donc fait cette ligature? elle avoit plus comprimé les veines dont la situation est plus extérieure, qui sont plus délicates que

les arteres qui sont plus fermes, & c'est là ce qui formoit un obstacle au cours du sang ; & aussi-tôt que la ligature a été ôtée, le sang a recouvert la liberté de son mouvement : où sont donc ces sels débarassés & déposés dans l'extrémité du doigt ? mais nos partisans des sels n'ont pas prévu que selon leur idée saline les tumeurs ne se termineroient jamais par résolution, mais toujours par supuration : car qui croiroit qu'un si grand amas de sels déposés qui ont causé un grand phlegmon, se pourroit dissoudre dans un aussi petit espace de temps qu'en met souvent une tumeur à se résoudre ?

Quand les chairs sont fortement contuses ou divisées par une grande playe, quand les os sont rompus ou disloquez, il n'est pas étonnant qu'il arrive des phlegmons, parce qu'alors les vaisseaux sont comprimez, coupez ou brisez contre l'ordre naturel, ce qui intercepte le cours du sang ; c'est de la même maniere que les violentes douleurs de dents & des articles occasionnent souvent des phlegmons : car les glandes situées sous la peau, étant imbuës d'humeurs, com-

128 *Dissert. médecin. & chirurg.*
priment les vaisseaux du voisinage.

Or les glandes se tuméfient plus fréquemment que les autres parties, parce que leurs vaisseaux étant plus entortillez & plus compliquez, sont aussi plus sujets à s'engorger; & étant engorgez, ils se compriment les uns les autres; & la fonction des glandes étant de séparer des liqueurs particulieres de la masse du sang, si les humeurs s'écoulent en trop grande quantité, elles remplissent trop les vaisseaux, & lors que ces humeurs sont trop visqueuses, elles bouchent les vaisseaux sanguins & les conduits sécrétoires; de-là les gonflemens des amigdales, de-là les parotides qui sont produites d'une salive trop abondante & trop visqueuse, de-là les bubons qui sont formez d'une limphe visqueuse & ténace.

La connoissance du Phlegmon.

Plusieurs Auteurs confondent le phlegmon avec l'inflammation, & d'autres prétendent que la phlogose est une espece de phlegmon; c'est à eux de voir s'ils ont raison. Toute inflammation ne cause pas une tumeur, & par consé-

quent toute inflammation n'est pas un phlegmon: or la phlogose ne fait pas de tumeur, donc ce n'est pas un phlegmon. Qu'est-ce donc que l'inflammation? c'est un nom générique dont les especes sont la phlogose, le phlegmon & l'éré-
sipele.

La phlogose est une inflammation simple, sans aucune tumeur; l'érésipele forme une tumeur superficielle, & le phlegmon produit une tumeur élevée & circonscrite, c'est ainsi qu'il faut distinguer la Phlogose, le phlegmon & l'érésipele les uns des autres; on connoit l'inflammation par la rougeur, la chaleur & la douleur que l'on observe en toute phlogose, phlegmon & érésipele.

Les deux derniers sont distinguez par d'autres signes; le phlegmon résiste à l'attouchement, sa couleur ne change point, & il cause comme on le dit communément, une douleur pulsative; l'érésipele cede au tact, blanchit lors qu'il est comprimé, & reprend aussi-tôt sa couleur de rose; il a de la chaleur, mais sans pulsation; le phlegmon ne change jamais de place, l'érésipele en change

130 *Dissert. médecin. & chirurg.*
quelquefois , & passe d'une partie vers
une autre.

On distingue le phlegmon d'un schirre simple moins par sa dureté & sa tension que par son inflammation , la douleur qu'il cause , & la maniere de se produire; le phlegmon est dès son commencement accompagné de rougeur , chaleur, douleur ; & il se forme promptement par fluxion : au lieu que le schirre est fait par une congestion qui le forme insensiblement; il est sans douleur , & il ne s'enflamme point à moins qu'il ne soit accompagné du phlegmon.

Le phlegmon est distingué de l'œdeme, en ce que celui-cy n'a pas une circonscription si bien marquée , qu'il est blanc , mou & sans douleur. Nous avons expliqué dans le premier Chapitre comment se fait la complication du phlegmon , avec l'éréfipele , le schirre & l'œdeme.

Le pronostic du Phlegmon.

Le phlegmon simple est une maladie aigue , quelquefois salutaire , souvent dangereuse , & quelquefois mortelle. Nous disons que le phlegmon est une

maladie aigue, parce que la circulation du sang étant interrompue dans la partie affectée ; il faut nécessairement ou que l'obstacle soit promptement levé, ou bien que les vaisseaux sanguins se rompent, que le sang s'extravase & se corrompe, & que le phlegmon soit compliqué, ou qu'il dégénere dans une autre maladie.

De-là vient que les pustules de la petite verole sont salutaires, lors que l'éruption s'en fait aisément, & qu'elles supurent bien-tôt, qu'elles ne sont pas accompagnées de fâcheux symptômes, ou qu'elles en sont tout-à-fait exemptes; mais elles sont dangereuses quand elles sortent avec peine, & qu'elles ne fournissent pas une louable supuration, ou lors qu'après leur éruption elles rentrent soudainement, quand leur supuration commencée s'arrête pour un temps ou sans retour, & que de plus les mauvais symptômes se montrent en foule, alors elles sont mortelles.

Dans l'Esquinancie le gonflement des amigdales empêche la déglutition & la respiration ; enforte que si leur phlegmon n'est promptement résolu, il suf-

foque bien-tôt le malade: ainsi le phlegmon considéré comme maladie aigue, est toujours dangereux & quelquefois mortel, non seulement par lui-même, mais encore à cause des symptômes qui l'accompagnent.

Il faut distinguer dans les parotides si elles succèdent aux fièvres, si elles n'occupent pas le gosier, alors elles ont un fort semblable à celui des autres phlegmons; mais si le gosier est comprimé des deux côtez, elles sont toujours fort perilleuses & souvent mortelles: au lieu que si elles surviennent à une fièvre maligne, & que le spasme arrivant les autres accidens se calment, il faut en ce cas les regarder comme salutaires.

Outre les phlegmons malins il y a les pestilens & les venimeux; les pestilens sont épidémiques, & enlèvent un grand nombre de personnes en même-temps; les venimeux sont causez par les morsures des scorpions, des vipères, des tarentules, & d'autres animaux venimeux, & sont le plus souvent mortels, à moins que leur progrès ne soit promptement borné par des secours presens & efficaces.

Les bubons véneriens se manifestent le plus souvent aux aînes, après un coit impur, & sont vulgairement connus sous le nom de poulains; si ces phlegmons se résolvent, il est sûr qu'ils seront suivis de la verole, non pas à la vérité fort promptement, elle ne laisse pas même de leur succéder pour l'ordinaire quand ils ont bien supuré, pour peu qu'il reste du virus dans l'intérieur.

La curation du Phlegmon.

Les phlegmons qui servent à la dépuración du sang, ou doivent être abandonnez à la nature, s'ils sont petits comme les pustules bénignes de la petite verole, ou s'ils sont d'un volume plus considerable, il faut les mener au plutôt à supuration, comme les parotides critiques & salutaires; mais celles qui sont dangereuses & qui menacent de mort doivent être ouvertes d'abord.

Les phlegmons venimeux doivent être aussi promptement ouverts de peur que le venin ne passe de l'exterieur dans l'intérieur, afin qu'il soit enlevé au plutôt, & qu'il s'échape avec le pus & la sanie; il faut aussi résoudre & réprimer

sans délai certains phlegmons dont l'accroissement menace les malades d'un extrême danger, comme les tumeurs des amigdales dans l'esquinancie.

Mais afin que les secours qu'on peut apporter à ces sortes de phlegmons soient méthodiquement administrez, il est à propos d'examiner si le phlegmon se fait, & s'il est fait & formé; quand il est causé par une contusion, il faut au plutôt empêcher la fluxion, & pour cela comprimer la partie contuse avec des bandes ou de quelque autre maniere que ce soit, & la munir de défensifs, comme par exemple d'un linge enduit & imbibé d'un œuf fortement agité; ou bien il faut se servir des remèdes que les anciens appelloient répercutifs ou répellans, comme sont l'emplâtre pour les fractures, le bol d'Armenie, le sang-dragon, la terre sigillée, le mastic, l'alun, le colchotar; & tous ces ingrédiens étant incorporez avec le blanc d'œuf, feront un défensif en la forme suivante.

Prenez du bol d'Armenie, de la terre sigillée, du sang-dragon, de chacun

deux parties ; du mastic & de l'alun de roche , de chacun une partie ; du colchotar, une demie partie; réduisez tout cela dans une poudre très subtile que l'on agitera avec une suffisante quantité de blanc d'œuf, & qu'on appliquera ensuite sur la partie contuse.

Or ces sortes de secours qui peuvent éloigner le phlegmon de la partie contuse ne conviendroient pas au phlegmon qui naît de lui-même, surtout lors que le peau s'élève à l'occasion d'une glande tuméfiée qui est située au-dessous ; il faut donc se bien garder en ce dernier cas de comprimer la partie tuméfiée , & de restreindre les vaisseaux ; & par conséquent, il n'y faut appliquer aucun défensif ; il faut au contraire faciliter le mouvement des humeurs , & prévenir un nouveau dépôt par les saignées, par une diete bien réguliere, par des remedes tantôt alterans , & tantôt évacuans , propres à détruire la cause conjointe , & à calmer la violence des accidens.

La saignée tient icy le premier lieu, elle diminue le sang , elle en fait révulsion & dérivation; il faut donc la réité-

rer selon le besoin, deux fois, trois fois, quatre fois, suivant les forces du malade, l'importance de la tumeur, & le danger dont elle menace; aux malades qui sont attaquez de squinancie, il faut souvent leur tirer du sang de quatre en quatre heure, de crainte que le malade ne soit suffoqué; & il faut observer que trois ou quatre saignées faites de suite dans un petit espace de temps, font beaucoup plus d'effet que huit & dix pratiquées dans un long espace; il faut aussi donner aux malades des clysteres émolliens & laxatifs aux heures convenables, lors que leur ventre est paresseux; le mouvement du sang acquiert par-là plus de liberté.

Quand le phlegmon est une suite des violentes douleurs, la fièvre s'allume, & les malades sont travaillez de veilles opiniâtres & de délires en conséquence; il faut pour lors avoir recours aux remedes anodins, rafraîchissans & narcotiques propres à réprimer la ferveur & l'impétuosité des mouvemens du sang.

Il faut donc leur prescrire des juleps rafraîchissans, des émulsions commu-

nes, auxquelles on peut ajouter un grain de laudanum, ou une demie once de syrop de pavot blanc, & quand cette dose narcotique ne suffira pas, il faudra l'augmenter ou la réitérer, par rapport à la violence de la douleur, & selon l'avis d'un prudent Médecin.

Mais les narcotiques ne font pas d'un grand secours quand le corps est cacochyme, & quand les premières voyes sont remplies d'un amas d'ordures; il est donc important de vider les premières voyes, mais par un léger purgatif & dont l'action soit modérée, parce que les forts purgatifs émeuvent les humeurs & augmentent la fluxion. La potion qui suit pourroit être convenable.

Prenez de la rhubarbe choisie, grossièrement concassée une dragme; de la pulpe de casse nouvellement extraite une once: Faites-les boüillir doucement, la rhubarbe suspendue dans un noüet, dans une dose suffisante de décoction de tamarins; dissolvez-y ensuite de la manne de calabre une once & demie: Faites de tout cela

une potion qui sera prise à jeun en gardant les mesures ordinaires.

Ce qui nous reste à dire regarde particulièrement le Chirurgien ; il est de son devoir d'appliquer les topiques en temps & lieu , & d'examiner avec soin l'état de la tumeur ; les résolutifs sont convenables dans le commencement afin que les humeurs arrêtées recouvrent leur cours naturel , & qu'ainsi le phlegmon se résolve s'il est possible ; mais les obstacles qui s'opposent au mouvement du sang sont , tantôt l'excessive chaleur & la violence de la douleur, quelquefois la sécheresse des vaisseaux, & quelquefois leur relâchement excessif.

Ces remèdes donnez en temps & lieu sont autant profitables qu'ils sont nuisibles quand ils sont donnez à contre-temps ; c'est pourquoi il ne faut user de ces résolutifs que lors que les douleurs sont vives , & que le sang est dans une agitation extraordinaire ; ces remèdes sont , le lait tiède, le cataplasme de mie de pain , auquel on ajoute le safran oriental ou l'huile de lis , ou les jaunes

d'œufs , ou d'autres semblables adoucissans.

S'il est question de résoudre en même-temps les humeurs, & d'affermir les vaisseaux , le vin chaud , & le pain qui y ait été trempé, seront un remede convenable; ou bien la décoction des herbes aromatiques dans le vin chaud ; ou l'onguent d'althea , l'huile de laurier , de camomille , & de mélilot , & d'autres de même vertu.

Lors qu'il faut en même-temps résoudre la tumeur & dessécher les humeurs comme dans un phlegmon œdémateux, on peut se servir de l'eau de vie seule , ou de l'esprit de vin seul , ou du camphoré ; quelquefois de l'esprit volatile de sel ammoniac , de celui d'urine , de crane humain , de l'urine tiède, ou de pareils remedes.

Il faut encore observer dans l'usage des résolutifs si la transpiration se fait aisément ou non; lors qu'elle se fait aisément , il faut que les bandes soient lâchées & déliées , & non pas trop serrées ni trop grossieres pour ne la point empêcher ; il faut donc appliquer des résolutifs liquides qui ne soient ni gras

ni huileux, & réitérer l'application des linges humectez ; si la transpiration ne se fait qu'avec peine , il faut avoir recours aux cataplasmes résolutifs comme celui qui suit.

Prenez du pain blanc bien émié une livre , du lait de chevre tiré nouvellement deux livres ; cuisez-les ensemble en consistance de cataplasme , en remuant le tout incessamment ; ajoutez-y sur la fin du safran oriental pulverisé une dragme , de l'huile de lis deux onces : Faites de tout cela un cataplasme anodin pour l'usage.

Prenez du meilleur vin rouge trois livres, de la mie de pain ordinaire une livre & demie ; faites-les cuire en consistance de cataplasme, la cuisson étant finie, ajoutez-y de l'eau de vie rectifiée une once : Faites-en un cataplasme résolutif & relâchant , appliquez-le sur la partie, & le renouvellez de temps en temps de manière qu'il soit toujours libre, ou bien :

Prenez des feüilles de pariétaire bien nettoyyées une poignée , broyez-les

dans un mortier de marbre , en jet-
tant dessus peu à peu une quantité
suffisante d'eau de vie rectifiée , ou
d'esprit de vin suivant le conseil du
Médecin : Préparez ainsi un cata-
plafme en même-temps résolutif &
désiccatif qui soit appliqué sur la
partie malade, & renouvelé suivant
le besoin.

Nous avons jusqu'à présent parlé des
remedes qui conviennent au phleg-
mon qui se fait , c'est-à-dire dans son
commencement & dans son accroisse-
ment ; il s'agit à présent de ceux que le
phlegmon demande quand il est dans
son état ou dans son déclin.

Lors qu'il est dans son état à moins
qu'il ne tende à la supuration , on con-
tinue de s'en tenir aux résolutifs ; mais
quels seront-ils ? ce seront ceux dont
on aura jusques-là tiré plus de secours ,
parce qu'il faut alors tirer son indica-
tion à *la dentibus & juvantibus* , com-
me on le doit faire aussi dans toutes les
autres maladies ; mais plus particu-
lièrement encore dans le traitement des
tumeurs humorales , parce que dans la

curation de ces tumeurs la nature donne quelquefois le change aux plus habiles Chirurgiens.

On a vu des phlegmons résister aux plus forts résolutifs, & céder aux plus foibles : Par exemple au phlegmon des mammelles qui est causé par la coagulation du lait, l'esprit de vin ne réussit pas, & l'esprit de sel ammoniac non-seulement produit un bon effet ; mais même la simple urine tiède le dissipe, quoi qu'on l'eût crû dans son état & dans son déclin disposé à supurer ; ce qu'il faut attribuer à la différente nature des humeurs qui produisent le phlegmon, & à la convenance des remèdes plus ou moins propres à agir sur ces humeurs.

Dans le déclin du phlegmon, quand il tend à supuration, il faut user des remèdes qu'on nomme supurans ou maturatifs, parce qu'on estime qu'ils concourent à meurir les tumeurs, & à les mener à supuration. Ils sont de deux sortes, les uns secs, & les autres mous ; les premiers enfermant dans l'intérieur l'humeur qui doit transpirer, agitent fortement les humeurs engourdies qui

sont tirées hors de leurs vaisseaux ; les derniers agitent aussi ces mêmes humeurs , en y insinuant leurs particules délicates ; de-là vient la supuration naturelle qui est plutôt l'ouvrage de la nature que celui de l'art.

Le sang extravasé se change en pus , non pas qu'il se pourrisse, comme il arrive dans la gangrene & dans les cadavres, & non pas aussi parce que les sels, à la faveur de faux esprits , comme on le croit vulgairement , se dévelopent ; mais à cause que par la transpiration vivifiante des parties voisines & par leur chaleur , il est continuellement agité , cuit , revêtu d'une nouvelle forme , & devient un nouveau liquide contraire à l'ordre naturel , & tout-à-fait différent du sang ; il ne se fait jamais de pus que dans un animal vivant , & qui transpire naturellement.

Il faut donc quand on veut procurer la supuration du phlegmon , comme au cloud & au furoncle , appliquer sur la tumeur des maturatifs secs ; comme sont l'emplâtre diachilon simple & composé , l'emplâtre de mucilage , celui de diapalme, la poix navale dissoute

avec l'huile & d'autres pareils ; mais lors qu'il ne s'agit pas tant d'empêcher l'écoulement des humeurs transpirables, que d'animer les humeurs engourdis, comme aux parotides & aux bubons, il faut alors se servir de maturatifs mous, que l'on a coutume de composer avec les racines & les feuilles d'althea, de mauve, de branche urfine, de lis blancs, de fleurs de camomille & de melilot, des farines de lin, de fénugrec & de fèves, des figues, des oignons & d'autres semblables, auxquels on peut ajouter l'onguent basilicon, comme par exemple :

Prenez des feuilles de mauve & d'althea, de chacunes une demie poignée ; des fleurs de mélilot & de camomille, de chacunes une pincée ; des racines de lis blancs & d'oignons cuites sous les cendres, de chacunes deux onces : cuisez le tout dans une suffisante quantité d'eau de fontaine jusqu'à moleffe ; après cela brisez le tout dans un mortier, & ajoutez à ces pulpes des farines de semences de lin & de fénugrec, de chacunes deux

deux dragmes ; de l'onguent basili-
con deux onces ; faites-en un cata-
plafme.

Quelquefois la seule branche ursine
broyée suffit pour la maturation des tu-
meurs, ou les seules racines de lis cuites
sous les cendres , quelquefois les feuil-
les d'oseille cuites de même ; les figues
coupées par tranches font meurir les
phlegmons des gencives: Le cataplasme
suivant réussit fort bien pour la matu-
ration des phlegmons.

Prenez de la vieille theriaque , du le-
vain , de la mie de pain , & de l'on-
guent supuratif ordinaire , de cha-
cun parties égales : mêlez-les ensem-
ble exactement en y versant peu à
peu du meilleur vinaigre de vin ce
qu'il en faut pour en former un ca-
taplasme d'une consistance molle.

Ces remedes & d'autres de même
qualité résolvent quelquefois le phleg-
mon, & quelquefois aussi le font supu-
rer ; ils le résolvent quand le sang est
encore contenu dans les vaisseaux, &
ils le font supurer quand il est extrava-

fé; il faut donc examiner avec attention si la tumeur tend à supuration : on juge qu'elle est faite quand la tumeur se ramollit, qu'elle s'élève en pointe, que la fluctuation de l'humeur se rend sensible lors qu'on appuye le doigt sur la tumeur.

Quand le pus est fait, il faut au plutôt lui donner issue de peur qu'il ne ronge les parties voisines, & qu'il ne forme des sinuositez fistuleuses ; il faut donc ouvrir la tumeur afin qu'elle ne s'ouvre pas d'elle-même, & il faut l'ouvrir au lieu de l'abcès, & dans la partie la plus déclive ; on se sert de l'instrument tranchant quand le phlegmon est peu considerable & sans sinuositez ; on se sert du caustere potentiel quand il faut faire une plus grande ouverture, comme quand c'est un grand abcès accompagné de sinus & de clapiers ; la tumeur étant ouverte, elle sera traitée comme on a coutume de traiter des playes & des ulceres avec des digestifs convenables, des mondificatifs, des incarnatifs & des cicatrisans.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'Erésipele.

L'Erésipele est une tumeur humorale superficielle accompagnée d'une rougeur tirant sur la rose, & d'une chaleur brulante ; aussi à cause de cette rougeur lui donne-t-on le nom de rose, & à raison de la chaleur brulante, on la nomme aussi feu sacré.

Cette maladie est quelquefois précédée des frissons & de la fièvre, & cette dernière l'accompagne le plus souvent pendant tout son cours ; l'érésipele se manifeste d'abord sur une petite partie de la peau, dans son accroissement il s'étend & s'élève un peu, & dans son état il représente assez bien une coline aplatie dont les bornes sont insensibles ; il change de situation dans son déclin d'un endroit à l'autre, & laisse la partie où il a commencé de paroître en parfaite santé.

En appliquant même légèrement le doigt sur la tumeur, sa couleur rouge

s'éteint, l'érésipele blanchit, & sa couleur rouge se rétablit dès qu'on cesse de la comprimer ; il arrive quelquefois dans l'accroissement de cette tumeur, que la cuticule s'élève & forme de petites vessies remplies d'un suc lymphatique qui se vuident d'elles-mêmes dans le déclin du mal ; & la cuticule alors toute desséchée tombe par écailles, & il s'en produit une nouvelle par dessous.

Toute sorte d'inflammation est donc causée par la difficulté de la circulation du sang dans la partie affectée où il acquiert de la chaleur ; c'est ce qui arrive à l'érésipele qui est une espèce d'inflammation ; mais d'où vient que le sang s'arrête en cette partie lors que la transpiration trop abondante, ou trop grossière est retenue ? or la transpiration est une humeur excrémenteuse qui est sans cesse & abondamment séparée du sang, & qui s'écoule aussi continuellement par les pores de la peau.

Supposé donc que la transpiration soit supprimée, le sang sera corrompu & il s'arrêtera dans la partie du corps la plus foible ; il comprimera les vais-

seaux , & sera lui-même réciproquement secoué & brisé par le ressort des tuyaux qui le contiennent , ce qui l'échauffera à l'excès, causera des frissons qui seront suivis de la fièvre.

Le sang est retardé dans la partie qu'occupe l'érésipele, mais il n'y croupit pas, & ne sort pas de ses vaisseaux; la preuve de cela est , que le sang épanché est embarrassé dans la partie , & ne s'échape point ailleurs ; mais dans l'érésipele le sang s'échape , parce que la tumeur cede aisément à la compression du doigt, puisque la couleur de roses cede facilement à cette compression , parce que l'érésipele s'écarte, & change par lui-même de place , & les vaisseaux les plus mous & les plus déliés de la partie, à la compression desquels le sang s'éloigne , & y rentre aussi-tôt que la compression cesse ; de plus , parce que les vaisseaux sont mous , & que les humeurs qui les dilatent ne sont pas coagulées, il n'y a point de douleur pulsative comme dans le phlegmon.

Au reste, la chaleur ardente de l'érésipele fond cette lymphe coagulée qui est amassée sous la cuticule, que

l'on appelle ordinairement corps mu-
queux, brise ses propres vaisseaux, s'é-
panche, se raréfie, ce qui donne lieu
aux vessies de se former; si l'on en attri-
bue la cause aux sels corrosifs de la
lymphe, on s'en dissuadera en réflé-
chissant que sans l'entremise d'aucuns
sels, un fer chaud appliqué, la flamme
d'une chandelle, & la moindre brulure
sont capables de les exciter; il est donc
certain qu'une chaleur ardente suffit, &
qu'il n'est pas besoin de sels pour exci-
ter des vessies dans l'érési-pele.

La cause prochaine est immédiate
de l'érési-pele est donc le sang qui cir-
cule difficilement dans la partie, & qui
s'y trouve extrêmement agité: car il ar-
rive de-là que les petits vaisseaux de
cette partie souffrent une grande dis-
tension, que la partie se tuméfie légere-
ment, se rougit & s'échauffe à l'excès;
& cela n'arrive au sang que parce qu'il
est gâté par la retenue du suc de la tran-
spiration: or Sanctorius & Boile ont
fait voir la quantité de la transpiration
dans l'ordre naturel; & que lors qu'elle
est arrêtée dans quelque endroit, il y
abonde sans cesse un nouveau suc tran-
spirable dont il se fait un amas.

Lors qu'après s'être beaucoup échauffé on s'expose à l'air à contre-temps, d'où vient que quelques heures après on est attaqué d'érésipele, si ce n'est parce que les pores qui servent à la sécrétion de l'humeur qui devoit transpirer sont obstruez ? c'est l'effet que produit l'air froid & l'eau froide; la neige & la glace produisent le même effet, parce qu'ils bouchent les pores de la même maniere.

Cependant ces pores ne sont pas bouchés comme on le croit communément par le nitre de l'air; mais parce que la chaleur de la partie étant absorbée dans le froid, les conduits sécrétoires qu'on nomme aussi des pores sont moins dilatés, & se trouvent bouchés dans la suite; ces conduits sécrétoires ou ces pores étant bouchés, les fucs qui auroient dû s'échapper par la transpiration, gâtent le sang, rendent son passage difficile, excitent sa chaleur; & quand après cela la chaleur du sang a été temperée, la transpiration se rétablit insensiblement, le sang se trouve aussi débarassé peu à peu du suc excrémenteux de la transpiration, il est moins engagé dans

la partie, il coule avec plus de liberté, & l'érésipele se dissipe de lui-même; ce qu'il faut pourtant entendre d'un érésipele produit d'une cause extérieure, le sang étant d'ailleurs dans sa bonne constitution.

Mais quand le suc de la transpiration est plus abondant & plus grossier qu'il ne doit être dans l'état naturel, il arrive que coulant sans cesse vers ses conduits sécrétoires, il les étend inégalement; de sorte qu'en secouant les fibres nerveuses, il cause des horreurs & des frissons par-tout le corps; de plus, s'il se trouve dans le corps quelque partie plus relâchée que les autres, ce suc se décharge sur elle, & s'y amassant en trop grande quantité, produit l'érésipe; tantôt à la tête, tantôt au cou, à la poitrine, au bas-ventre, aux bras, aux jambes, ou en d'autres parties, soit extérieures ou intérieures, qui sont plus disposées à le recevoir.

L'humeur qui transpire à la tête est plus grossière, celle des aisselles est plus aqueuse & d'une odeur forte, celle des pieds est de mauvaise odeur & plus agitée, celle du visage est plus subtile &

plus égale ; il ne faut donc pas s'étonner de ce que ſelon la différente nature de l'humeur qui s'échappe par la tranſpiration, & ſelon la diſpoſition de la partie, il paroît un eréſipele tantôt dans un endroit & tantôt dans un autre, & qu'il s'étend auſſi d'un côté ou d'un autre ; cependant cette tumeur attaque plus ſouvent les parties extérieures que les intérieures, les unes & les autres ſont ſuſceptibles de tranſpiration ; mais les parties intérieures tranſpirent plus aisément, & les extérieures ſont plus difficilement obſtruées.

Mais d'où vient que le ſang regorge d'un ſuc tranſpiratoire trop abondant & trop groſſier ? cela vient de l'abus que l'on fait des ſix choſes non-naturelles : ainſi quand la matrice ſe trouve obſtruée dans une jeune fille, & que ſes menſtrues ſont ſupprimées, le ſang eſt pour lors engorgé d'un lait utérin, dont ſ'il arrive au ſuc perſpiratoire d'être empreint, cette perſonne devient ſujette à différens eréſipeles périodiques ; les bilieux y ſont auſſi fort ſujets quand leur bile ne trouve pas ſon iſſue ; & il ſurvient auſſi des eréſipeles après de

simples fièvres, aussi-bien qu'aux fièvres malignes & pestilentes causées par un suc perspiratoire trop grossier & trop abondant qui gâte le sang; la même chose arrive après la rougeole & la petite verole quand le sang est corrompu par ce mauvais suc, dont il faut que la dépuracion se fasse une fois ou deux dans la vie par la voye de la transpiration.

Les signes diagnostics de l'Erésipele.

On connoît aisément l'érésipele par sa tumeur superficielle qui ne s'élève pas en pointe par sa chaleur brulante, par sa couleur de rose qui se change à la compression du doigt; on appelle simple celui auquel convient la définition que nous en avons donnée, & l'on nomme érésipele composé celui qui se trouve compliqué avec une tumeur d'une autre espèce; par exemple, on nommera l'érésipele phlegmonneux, quand sa tumeur sera en quelque façon circonscrite, qu'il aura quelque fermeté, & qu'on y remarquera une pulsation obscure, quand d'ailleurs sa couleur tirera sur un rouge de rose, & que le ma-

lade se plaindra d'une chaleur brulante; on l'appellera erésipele œdémateux ou schirreux, selon qu'il approchera plus de la nature de l'un ou de l'autre, pourvû qu'il tienne plus de celle de l'erésipele.

Nous avons déjà fait entendre dans le premier Chapitre par quels signes on distingue un simple erésipele d'un simple phlegmon: voicy comme on le distingue d'un simple œdème & d'un simple schirre; l'erésipele a de la chaleur, de la rougeur & de la douleur; l'œdème est froid, pâle, indolent; l'un & l'autre cedent à l'attouchement; mais l'erésipele pressé par le doigt change de couleur, l'œdème n'en change point.

Or l'erésipele sera dit œdémateux lors qu'à ses extrêmitéz on appercevra en particulier les signes de cette tumeur, & que l'on aura dans la plus grande partie de la tumeur les signes de l'erésipele; les signes qui le feront distinguer du schirre, seront dans l'erésipele la molesse, la rougeur tirant sur la rose, & de la part du schirre la dureté, la rénitence, la froideur & la pâleur: ainsi on appellera l'erésipele schirreux

si la plus grande partie de la tumeur est
erésipelateuse & l'autre schirreuse.

D'autres divisent l'érésipele en criti-
que & en sympathique; ils appellent eré-
sipele critique celui qui est produit par
lui-même d'une dépuration critique
du sang comme est la rougeole; on
nomme sympathique celui est le sym-
ptôme d'une autre maladie, comme ce-
lui qui survient aux fièvres malignes, à
la goutte, aux playes & aux fractures.

On connoît aussi par la façon dont
l'érésipele se manifeste, s'il vient de la
simple obstruction des pores de la peau
ou du vice du sang; on peut juger qu'il
est causé par l'obstruction des pores,
quand il commence sans fièvre, &
quand il s'enflamme dans l'accroisse-
ment de la tumeur; & l'on conçoit
qu'il procède du vice du sang, quand la
tumeur est précédée des frissons & de
la fièvre; dans ce cas la fièvre accom-
pagne l'érésipele pendant tout son
cours, & pour lors nombre d'érésipeles
se succèdent les uns aux autres en diffé-
rentes parties du corps, même très-
éloignées.

Les hypocondriaques & les scorbu-

tiques sont souvent attaquez d'erésipeles vagues, qui sont entretenus par des obstructions opiniâtres du bas-ventre qui remplissent la masse du sang d'ordures: c'est par les propres signes de ces obstructions, & par la constitution du malade que l'on peut juger si ce sont précisément ces obstructions qui causent la corruption du sang, & l'on peut dire avec certitude que le lait de la matrice contribue aux erésipeles lors que les purgations des femmes sont supprimées, & que les erésipeles arrivent aux temps marquez pour ces évacuations.

Le prognostic de l'Erésipele.

L'erésipele est une maladie aigue qui se termine pour l'ordinaire en douze jours, souvent en bien, quelquefois en mal; sa terminaison est salutaire, quand il est simple & particulier, qu'il vient d'une cause extérieure, & sans un vice notable de tout le sang.

Cette tumeur est salutaire lors que le sang chargé d'une humeur transpirable trop grossière, en est épuré en maniere de crise par un erésipele extérieur, cette humeur peccante passant ainsi des par-

ties interieures aux exterieures ; c'est pour cela que s'il arrive à un malade d'être attaqué d'une affection soporeuse ou d'un délire, & qu'il se trouve subitement délivré à l'apparition d'un erésipele au visage, cet erésipele sera pour lors réputé critique & salutaire ; il faut dire la même chose de la pleurésie, de la peripneumonie, & des autres maladies interieures quand il survient un erésipele à l'exterieur.

Mais tout au contraire, quand l'erésipele passe d'une partie exterieure à une interieure, il cause des accidens très fâcheux à la tête, des délires, des affections soporeuses ; dans la poitrine des pleurésies & des peripneumonies ; au bas-ventre des cardialgies, des vomissemens, des dysenteries. Hippocrate avoit fait ces remarques quand il a dit en l'aphorisme vingt-cinq de la cinquième section, que celui qui passe du dehors au dedans est mauvais, & que lors qu'il passe du dedans au dehors, c'est un bon signe.

Quand l'erésipele survient à la matrice d'une femme grosse, le suc perspiratoire fait alors perir le fœtus ; & la

matrice tendue par l'inflammation n'étant pas susceptible de contraction, l'enfant & la mere périssent; c'est encore l'avis que donne Hippocrate en l'aphorisme quarante-cinq de la cinquième section.

L'érésipele universel est encore funeste aux enfans nouveaux nez par la suppression d'une transpiration générale: mais quels desordres ne cause pas dans le corps tendre d'un enfant le suc de la transpiration supprimée qui avoit auparavant son issue libre dans la matrice? Pour prévenir un peril si évident, on a coutume d'envelopper l'enfant nouveau né dans des linges doux & molets, de l'y tenir chaudement, & de se bien garder de l'exposer au grand air.

L'érésipele extérieur qui n'attaque qu'une partie, n'est pas ordinairement fort dangereux s'il est simple; lors qu'il est compliqué, l'événement en est incertain; s'il survient comme symptôme à une playe, à l'os dénué, à une fracture, ou bien s'il suppure avec putréfaction; Hippocrate nous en annonce le danger, quand il nous dit, aphorisme dix-neuf section septième, l'érésipele

qui survient à l'os dénué est mauvais ; & dans l'aphorisme suivant, la supuration & la pourriture qui survient à l'érési-pele est un mal.

Et la raison pour laquelle l'érési-pele qui succede aux grandes playes , aux fractures compliquées , & à l'os dénué est mauvais , vient de ce que les vaisseaux d'une partie tendus par la quantité excessive d'un sang extrêmement échauffé, font un grand obstacle à l'accroissement des chairs qui pourroient recouvrir l'os dénué ; de même, il ne se peut pas faire une parfaite supuration à l'érési-pele, parce que les vaisseaux tendus à l'excès n'admettent pas facilement les suc, de sorte que la playe ne supure pas suffisamment.

Or la supuration étant arrêtée, la pourriture, la gangrene & le sphacele s'en ensuivent ; outre que les playes & les fractures demandent des bandages plus serrez, & l'érési-pele demande qu'il soit lâche, afin que la transpiration se fasse aisément, de sorte que les bandages relâchez seront contraires à la playe ou à la fracture, ou bien des bandages plus serrez seront nuisibles à l'é-

réipele ; de plus, il ne faut pas oublier que les remèdes dont on se sert aux playes & aux fractures, ne favorisent pas la transpiration : il s'ensuit de tout cela que les eréipeles qui surviennent aux playes & aux fractures, aussi-bien qu'à l'os dénué, sont toujours très-dangereux.

La cure de l'Eréipele.

La partie qui est attaquée d'eréipele s'enflamme & se tuméfie, parce que l'amas excessif du sang qui se fait en cette partie s'échauffe étant gâté par un suc transpiratoire trop grossier ; c'est pourquoi les principales vûes que l'on doit avoir dans la cure de cette tumeur, sont de réprimer le mouvement du sang, & d'atténuer le suc transpiratoire trop épaissi, afin de rendre les voyes plus libres à celui qui est arrêté dans la partie.

Il faut employer pour cela differens remèdes propres à contrarier la cause du mal, selon la differente disposition du sang, les differens temps de la maladie, & la differente nature de la partie malade ; parce qu'il faut traiter d'une autre maniere l'eréipele, quand le sang

qui abonde à la partie n'est alteré que par une cause extérieure, & qu'il faut agir autrement lors que toute la masse du sang est chargée d'un suc perspiratoire trop abondant & trop grossier.

Les cardiaques, les diurétiques, & les sudorifiques conviennent souvent à l'érési-pele dans son commencement; quand il est fait, il faut se servir des anodins & des rafraîchissans, dans son déclin de légers purgatifs. Les topiques sont plus nuisibles que profitables à l'érési-pele du visage; & les remèdes huileux, froids & répercussifs sont toujours nuisibles à toutes sortes d'érési-peles; & ceux qui pourroient quelquefois convenir quand il se fait, sont nuisibles quand il est fait.

Quand le sang est dans sa bonne disposition, & que sa collection qui fait l'érési-pele ne vient que de l'empêchement de la transpiration, il faut tendre d'abord à la rétablir, & il faut pour cela que le Médecin ordonne au malade de rester dans une chambre bien fermée où il respire un air modérément chaud, & qu'il évite avec soin de souffrir du froid; qu'il se tienne dans son lit sous

de bonnes couvertures, & qu'il observe un régime exact ; enfin, qu'on lui fasse user de légers cardiaques & diaphorétiques de différentes formules, comme par exemple :

Prenez des eaux de chicorée & de buglose, de chacune trois onces ; de la poudre de vipere, douze grains ; de l'eau de fleurs d'oranges, trois cuillerées ; de la confection d'hiacinthe, un scrupule : Faites du tout une portion cordiale que l'on agitera fortement lors que l'on en fera prendre au malade.

Il faut observer avec soin dans l'accroissement de l'érésipele, s'il est simple & sans danger, ou s'il est compliqué avec quelqu'autre indisposition ; dans le premier cas une ou deux saignées suffiront selon les forces ou la plénitude du malade ; mais en cas de complication, on est souvent obligé d'en faire un plus grand nombre selon que la maladie & ses symptômes peuvent l'exiger, afin de prévenir le phlegmon, & que le sang qui aborde à l'endroit de l'obstruction ne s'écarte pas

164 *Dissert. médecin. & chirurg.*
dans les vaisseaux voisins, & ne passe
pas aux parties intérieures.

Or dans l'un & l'autre cas il est à
propos de faire donner tous les jours
au malade des lavemens émolliens &
laxatifs ; afin que les gros excréments
endurcis & retenus dans les intestins ,
ne retardent pas la circulation du sang
dans les viscères du bas-ventre , &
qu'ainsi ils ne contribuent pas indire-
ctement à entretenir l'obstruction qui
produit l'érésipele.

Quand la maladie est dans son état ,
le malade est tourmenté d'une chaleur
brulante qui lui cause souvent de lon-
gues veilles, & fait élever des vessies
sur l'épiderme ; il faut alors faire pren-
dre au malade des émulsions ordinaires
& des juleps rafraîchissans auxquels
on ajoute, mais avec précaution des
narcotiques , & sa boisson ordinaire
doit être une tisane faite avec des diu-
rétiques rafraîchissans ; & dans son dé-
clin , il faut user de purgatifs afin
d'atténuer la matière d'une grossière
transpiration qui peut rester dans le tis-
su de la partie affectée , enforte qu'elle
puisse être enlevée par le torrent du
sang , & chassée par le siege.

Nous avons juſqu'à preſent parlé de la curation de l'eréſipele, où la maſſe du ſang n'eſt pas tout-à-fait gâtée par le ſuc perſpiratoire trop épaïſſi, & par la quantité duquel la partie malade n'eſt pas encore tout-à-fait accablée: mais lors que ces deux circonſtances ſe rencontrent, ce que l'on connoît par les horreurs & les friffons qui ſe font ſentir par tout le corps: alors auſſi-tôt que l'eréſipele paroîtra, il faudra ſe ſervir de plus puiffans cardiaques & ſudorifiques, comme ſont l'ancienne thériaque, la confection alkermes, les differens bézoards, l'antimoine diaphorétique, l'antihectique de Potier, l'ambre gris, le ſel de viperes, le ſel volatil huileux de Sylvius, le ſel de crâne humain, & d'autres remedes de même qualité.

Prenez des eaux de ſcabieufe, de char-don benit, & de pavot rhæas, de chacunes deux onces; de la vieille thériaque, & de l'antimoine diaphorétique nouvellement préparé, de chacun une dragme: mêlez le tout pour une potion ſudorifique qui

soit prise en une seule fois ; après quoy le malade restera dans son lit bien couvert pour exciter la sueur.

Autre potion.

Prenez des eaux cordiales cy-devant mentionnées six onces ; du Bezoard oriental & mineral , de chacun un scrupule ; du sel volatique huileux de Sylvius, douze grains ; de l'ambre gris, un grain ; de la confection alkermes, un scrupule : mêlez le tout pour une potion cordiale que l'on donnera par cuillerées.

Il faut continuer l'usage de ces cordiaux pendant tout le commencement de la maladie : mais pendant l'augment il faut distinguer si la fièvre augmente, & que l'érésipele s'enflamme de plus en plus ; il faut employer des cordiaux plus doux, & laisser absolument les diaphorétiques, parce qu'ils sont nuisibles ; puisque la tumeur s'échauffe & rougit d'autant moins que la fièvre s'allume davantage ; il faut aider l'érésipele dans son progrès par les saignées réitérées, par les remèdes rafraîchis-

sans , anodins , narcotiques, qui répri-
ment la fougue du sang, & préviennent
l'inflammation des parties intérieures ,
rendent la transpiration plus libre , &
donnent lieu à l'érésipele de se produi-
re avec plus de facilité.

Il faut en user de même dans l'erup-
tion de la petite verole & de la rougeo-
le qui sont de petits érésipeles ; lorsque
ces éruptions se font avec facilité, on
s'abstient de la saignée , & l'on s'en-
tient aux cordiaux & aux sudorifiques ;
mais lors qu'une forte fièvre s'oppose
à ces éruptions, en ce cas-là nous or-
donnons la saignée , & nous laissons les
cordiaux.

Pour ce qui est de l'augment ou de
l'accroissement de l'érésipele , nous di-
sons que si lors que l'érésipele paroît ,
les plus fâcheux symptômes se déclai-
rent en même-temps , qui sont des affe-
ctions soporeuses , des délires , des
convulsions, comme il arrive quelque-
fois dans la petite verole & dans la rou-
geole , pour lors les cordiaux non plus
que les saignées ne suffisent pas, c'est-
à-dire , que selon le différent état du
sang , & à raison des accidens , il faut

avoir recours à des purgatifs plus forts, & même à des émétiques, afin qu'en secouant tout le corps, la circulation du sang se rétablisse, que le suc perspiratoire trop grossier s'atténue, & que le superflu s'échappe par le ventre ou par le vomissement; c'est le moyen de rendre le progrès de l'érési-pele plus supportable, & de le conduire heureusement à son état.

Mais que faut-il faire dans l'état de l'érési-pele quand il est produit par un sang corrompu? il n'a pas besoin pour lors d'une cure différente de celle que nous venons de lui prescrire dans son accroissement; il faut seulement observer avec soin d'user de purgatifs plus doux, afin que la matiere de la transpiration trop épaisse & trop abondante soit incisée & chassée par les selles; en agissant ainsi on prévient la fièvre, & l'on pourvoit à l'érési-pele dans le doute où l'on est de la cause qui entretient l'un & l'autre.

Il est donc à propos que le malade prenne la potion qui suit ou une équivalente.

Prenez du fenné mondé une once & demie; du *semen contra* & de l'anis bat-tus, une poignée; de la semence de lin contuse, deux dragmes; du sel végétal, une dragme: Faites du tout une infusion tiède pendant la nuit dans une quantité suffisante de feuilles de capillaires, ou de chicorée, ou de pimpernelle; dans une chopine de cette décoction coulée, dissolvez-y de la manne deux onces; de l'elect. diachartami, deux dragmes: Faites-en une potion pour deux doses qui seront prises le matin en jettant un bouillon entre les deux.

Après avoir parlé de ce qui regarde la fonction du Médecin, il faut avoir égard à ce qui concerne le Chirurgien; & en premier lieu, quoi qu'il y ait plusieurs remèdes qui paroissent convenir à l'érésipele qui conviennent aussi au phlegmon pour satisfaire à des indications qui sont communes à ces deux maladies, dans la vûe de réprimer la ferveur du sang qui est arrêté dans la partie malade, & de lui procurer un libre passage; il est pourtant certain

qu'il y a aussi plusieurs topiques qui sont contraires à l'érésipele, quoi qu'ils soient utilement employez contre le phlegmon.

Car la tumeur du phlegmon est dure, circonscrite & fort élevée, & ne passe pas d'un lieu dans un autre; & celle de l'érésipele est molle, peu élevée, non circonscrite, & s'étend facilement hors de ses premières bornes, ce qui fait que l'érésipele ne doit pas être comprimé, & que le phlegmon le doit être; dans le phlegmon formé il faut procurer la supuration, dans l'érésipele l'indication doit tendre à exciter la transpiration; les topiques avancent la supuration, & ils empêchent & arrêtent la transpiration.

Si l'on applique au commencement sur un érésipele des topiques répercutifs astringens & dessiccatifs, ils dessèchent les vaisseaux souples de la partie malade, ils ferment ses pores, renferment & retiennent le suc perspiratoire, lequel interceptant la route du sang qui aborde à la partie, est cause que les petits vaisseaux se rompent, & que le sang s'écoule, qu'il se corrompt dès

qu'il est hors de ses vaisseaux, & produit la gangrene & le sphacele; si l'on en doute, en voicy une preuve par un événement que je vais rapporter.

Il y a environ douze ans qu'un Chirurgien de cette ville, d'ailleurs très-habile pour moderer la chaleur brûlante d'un erésipele qu'il avoit au pied, s'avisa d'y appliquer durant quelques jours du vinaigre de vin ordinaire, ce qui lui causa la gangrene & le sphacele, de maniere qu'on lui coupa le pied & il mourut.

Il ne faut pas moins se garder d'appliquer des résolutifs sur un erésipele déjà fait, parce que le sang arrêté dans la partie malade, lequel est fort échauffé, le feroit par-là encore davantage, ce qui causeroit la ruption des vaisseaux, & procureroit au malade les funestes symptômes dont on vient de parler.

Les remedes huileux ne sont pas moins pernicioeux à l'erésipele, parce qu'ils relâchent encore les vaisseaux qui sont déjà trop relâchez, qu'ils bouchent les pores & empêchent la transpiration, ce qui cause bien du desordre.

il faut entendre là-dessus Fabrice Hilden, dans l'Observation 83. de la première Centurie.

Un certain paysan, dit-il, qui étoit attaqué d'un érésipele phlegmoneux à la main, se frotta par le conseil d'un Barbier pendant quelques jours la main & le bras avec l'huile rosat, ce qui lui causoit des douleurs & l'inflammation de plus en plus violentes, de sorte qu'à la fin toute sa main tomba en gangrene.

Il n'y a donc aucun topique ni aucun remède huileux qui ne soit une espèce de venin à l'érésipele; il ne faut pas aussi ouvrir les vésicules qui se forment sur l'érésipele, & moins encore y appliquer des topiques; elles s'ouvrent d'elles-mêmes, & la serosité qu'elles contiennent se dissipe par la chaleur de la partie, la cuticule se dessèche & tombe en écailles.

Nous exceptons néanmoins un seul topique de cette proscription générale, parce qu'il entretient le mouvement du sang, qu'il favorise la transpiration, & qu'il maintient la tumeur dans sa mollesse: c'est le vin tiède dont

on peut bassiner la partie, & même appliquer dessus un linge qui y soit trempé de temps en temps; c'est de la même manière, & pour la même raison que le vin est appliqué avec succès sur toute sorte de brûlure.

Mais la transpiration qui se fait au visage est plus subtile & plus égale qu'ailleurs; en sorte qu'il est encore moins convenable d'appliquer sur l'érésipele qui arrive en cette partie le moindre topique, non pas même le linge imbibé de vin tiède, parce que s'il arrivoit que ce linge appliqué fermât le moins du monde les pores de la peau du visage extrêmement déliés, l'érésipele en seroit irrité, & pourroit passer vers d'autres parties; si donc l'érésipele du visage venoit à s'augmenter par l'application d'un topique, il arriveroit ou qu'il seroit repoussé au dedans par l'épanchement des humeurs, ce qui mettroit le malade en danger, ou qu'il se convertiroit en phlegmon, ou en carboncle, ou en gangrene, & en sphacele.

CHAPITRE QUATRIEME.

De l'Oedeme.

QUoi que le terme d'œdeme ne signifie autre chose que tumeur selon son étimologie tirée de la langue grecque, les Médecins le prennent néanmoins pour une tumeur qui arrive au corps humain contre l'ordre naturel, blanche, molle, laxé, sans douleur & sans chaleur, produite par l'amas d'une humeur pituiteuse; d'où vient qu'à raison des symptômes qui lui sont essentiels on peut définir l'œdeme, une tumeur humorale, blanche, molle, laxée, indolente & froide.

Il n'y a point de partie solide dans le corps humain qui ne soit composée de vaisseaux sanguins & de lymphatiques; il s'ensuit donc que lors qu'une partie rougit, c'est un sang trop abondant qui lui donne cette couleur, & que c'est la lymphe qui lui donne la couleur blanche.

La tunique extérieure de l'œil qu'on nomme la conjonctive, est pourvue de ces deux sortes de vaisseaux; mais par-

ce que ses lymphatiques ont naturellement de la lymphe en plus grande quantité que les sanguins ne contiennent de sang, cette tunique est naturellement blanche ; cependant elle rougit quand ses vaisseaux sanguins sont plus rendus qu'à l'ordinaire par le sang, que les lymphatiques ne le sont par la lymphe, comme il arrive dans l'ophtalmie.

Il est hors de doute, que dans toute inflammation la partie affectée rougit, parce que ses vaisseaux sanguins sont gorgés de sang, & cela est tout évident par ce que nous venons de proposer sur la théorie du phlegmon & de l'éréfipele: ainsi pour la même raison, quand une partie est attaquée d'œdeme, elle devient plus blanche qu'à l'ordinaire, parce que toutes ses particules regorgent de lymphe, c'est-à-dire, les membraneuses, les tendineuses, les nerveuses & les charnues.

Lors qu'on lave bien avec de l'eau quelque partie que ce soit d'un cadavre disléqué, ou lors qu'on l'a laissé long-temps tremper dans une eau bien claire, & qu'on l'essuye bien avec un linge, on remarque aisément qu'il n'y

a dans le corps aucune partie solide qui ne soit blanche d'elle-même, & que ç'avoit été par la rosée du sang qu'elle avoit contracté sa couleur rouge.

De plus, le sang même qui est naturellement rouge, est beaucoup plus composé de globules lymphides tirant sur le blanc, qu'il n'en contient de rouges; & quand le sang passe selon les loix de la circulation des arteres dans les veines, il ne paroît plus rouge, comme on le reconnoît par le microscope; le nombre des globules blancs étant alors si supérieur dans le sang, que les rouges s'y trouvent absorbez.

On en peut encore juger par les cheveux, qui, bien qu'ils ayent des vaisseaux sanguins, rougissent très rarement, & paroissent toujours à la faveur du microscope d'une couleur blanche & lymphide; de plus, ils deviennent tous blancs dans un âge plus avancé, parce que leurs vaisseaux sanguins étant pour lors entièrement desséchés, ils ne reçoivent presque plus de sang; mais les os & surtout les dents blanchissent à cause de l'extrême délicatesse de leurs vaisseaux sanguins, ce qui

fait que le sang traversant ces vaisseaux si déliés , est inondé par la lymphe.

Mais pourquoi tant insister là-dessus ? si ce n'est pour faire voir très-clairement que la blancheur de l'œdeme vient précisément & directement de l'abondance de la lymphe : or lorsqu'une lymphe très déliée s'amasse contre nature en grande quantité dans une partie, sa congestion extraordinaire fait soulever la partie , & comme un papier mouillé d'eau se lâche & se ramollit , de même telle partie du corps que ce soit, imbuë de la serosité du suc lymphatique, ne sçauroit manquer d'être molle , de céder à l'attouchement , & de laisser pendant quelque temps la marque de l'impression du doigt.

Cette laxité des parties nerveuses est cause non-seulement que leurs fibrilles cedent à l'impression du doigt , mais aussi qu'elles ne peuvent communiquer leur mouvement jusqu'au cerveau, & c'est d'où procède l'indolence de l'œdeme; les febrilles des nerfs sont extrêmement tendues dans le phlegmon & dans l'érésipele , & c'est d'où vient la sensibilité & la douleur vive de ces tumeurs.

Il s'ensuit donc prenant la chose d'une manière opposée, que l'œdème ne sera pas douloureux, parce que les fibres de la partie malade sont relâchées dans cette tumeur; le sang qui fort à côté des vaisseaux est fortement fecoüé, & par conséquent il est fort chaud; la lymphe qui est plus séreuse relâche les tuniques des vaisseaux, & éteint la chaleur; de sorte que l'œdème doit être froid à cause du grand amas de lymphe.

La cause prochaine est immédiate de l'œdème, est une lymphe trop séreuse qui est peu à peu déposée sur une partie, & qui s'y amasse comme on l'a déjà fait voir; mais outre cela tout ce qui rend la circulation du sang difficile dans les veines, contribue encore à former l'œdème; il y a aux côtes des veines quelques soupiraux qu'il faut encore nommer plus à propos les origines des vaisseaux lymphatiques que les globules rouges du sang ne peuvent traverser; lors donc qu'il arrive de quelque cause que ce soit, comme compression, obstruction, ligature extérieure que le sang soit retardé dans

les petites veines, la lymphe ne peut alors manquer de devenir plus séreuse, de couler plus qu'il ne faudroit par les soupiraux des veines; & cette lymphe coulant plus abondamment, dilate & relâche aussi plus que la nature ne demande les soupiraux de ces conduits.

Par exemple, 1°. Liez les veines crurales d'un chien vivant, ses pieds & ses cuisses se gonfleront insensiblement par le dépôt de la sérosité & de la lymphe. 2°. Liez avec un fil la veine jugulaire extérieure, les parties extérieures de la tête deviendront œdemateuses. 3°. D'où vient que les pieds, les jambes & les cuisses des femmes grosses sont souvent œdemateuses, si ce n'est parce que la matrice comprime tellement les veines iliaques, que le sang ne peut revenir qu'avec beaucoup de peine des parties inférieures? 4°. Si l'on fait après la saignée une trop forte ligature, toute la main se gonfle insensiblement au-dessous de la ligature, aussi-bien que la partie inférieure du bras. 5°. Lors que les glandes qui sont sous les aisselles sont tumefiées, la compression qu'elles font aux veines axil-

lares rendent le bras œdemateux. 60.

D'où vient que dans le chlorosis, ou comme on dit d'ordinaire les pâles couleurs des filles, leurs pieds se gonflent & deviennent œdemateux, si ce n'est que les viscères du bas-ventre obstruez rendent le retour du sang difficile? & d'où vient qu'il arrive souvent des tumeurs à ceux qui se relevent d'une grande & longue maladie? & que la même chose arrive après un grand nombre de saignées, ou après de grandes hémorragies? si ce n'est parce que les veines capillaires étant affaiblies par le défaut contre nature du liquide, ne peuvent que difficilement chasser le sang vers les gros vaisseaux? il faut donc après cela être bien persuadé que tout ce qui peut retarder le cours du sang contribue aussi à la formation de l'œdeme.

Les choses qui peuvent rendre la lymphe plus séreuse, contribuent aussi à produire le même effet, aussi-bien que tout ce qui peut empêcher l'excrétion des humeurs séreuses; il est aisé de les tirer des choses non naturelles; par exemple, de l'air froid, nébuleux,

aquatique, des alimens aqueux, & des boissons froides, d'une vie nonchalante & oisive, d'un trop long sommeil, d'un flux de sang immodéré, d'avoir retenu trop long-temps son urine, des grandes sollicitudes, de la tristesse, & d'autres semblables inconvéniens auxquels on est exposé durant le cours de la vie.

Toutes ces choses y concourent indirectement, ou ralentissent le mouvement des humeurs, ou rendent le sang plus séreux; car pour lors la lymphe trop séreuse s'accumule insensiblement dans ses propres conduits, y cause tension en conséquence, & enfin l'œdeme.

L'œdeme se fait le plus souvent par congestion, & quelquefois cependant par fluxion; il se fait par congestion, quand la lymphe qui est une humeur récrémenteuse, devient peu à peu plus séreuse, & s'amasse insensiblement dans ses propres vaisseaux, s'y augmente de plus en plus, & s'y accumule; il se fait par fluxion lors qu'il arrive par une soudaine compression des veines, & que la lymphe rendue trop séreuse,

& s'amaissant dans une quantité démesurée, accable les vaisseaux & les relâche à l'excès; & c'est ainsi que les parties voisines des playes, des érésipeles, des phlegmons, deviennent œdémateuses par la subite compression des veines.

On a lieu de croire que la même chose arrive dans l'intérieur du cerveau, quand on est surpris d'apoplexie ou de catalepsie: car dans la catalepsie les seules fibres du cerveau sont relâchées, & dans l'apoplexie, les seuls troncs des nerfs se trouvent abrevez; c'est-à-dire, que le cours du sang étant empêché, les parties du cerveau dont on vient de parler sont subitement inbues d'une lymphe trop séreuse; l'observation suivante fait voir que l'œdème se fait quelquefois par une fluxion subite.

Un bourgeois de Montpellier nommé Jean Gaillard, âgé d'environ vingt ans, étant entré dans le profond d'un puits lors qu'il étoit tout en sueur, & s'y étant tenu pendant un demi quart d'heure, puis en étant tiré, se trouva atteint d'un œdème qui occupoit tout

son corps ; la même chose arrive presque à ceux qui passent une nuit entière dans un lieu marécageux & aquatique ; car ils se levent le matin œdemateux ou du visage , ou des mains , ou des pieds , & quelquefois de tout le corps ; d'où peut-on croire que viennent ces sortes de gonflemens, si ce n'est à cause que la source séreuse a inondé le sang, s'est tout d'un coup retirée dans ses propres vaisseaux , & s'y étant amassée en trop grande quantité, elle a soulevé les parties afin de leur donner plus d'étendue.

Les signes diagnostics de l'Oedeme.

On connoît cette tumeur à la vûe & au toucher ; elle est assez souvent superficielle & applanie , & quelquefois elle s'élève davantage , & elle a sa circonscription bien déterminée ; celle qui est superficielle est appelée de la plupart tumeur œdemateuse , & celle qui est circonscrite se nomme proprement œdeme.

L'œdeme est nommé encore plus proprement tumeur aqueuse , comme Phydrocele , dont la circonscription

dépend du scrotum naturellement figuré & circonscrit, plutôt que de l'humeur même qui cause la tumeur; les tégumens du scrotum sont remplis de sérositez, ou leur cavité contient l'épanchement séreux; mais il faut rapporter l'hydrocele aux fausses hernies.

Quand on comprime l'œdeme avec le doigt, si le vestige de cette compression s'efface d'abord, & que la tumeur revienne en son premier état, c'est une marque qui fait connoître que les humeurs sont amassées dans leurs propres vaisseaux, & qu'elles ne sont pas extravasées, si la tumeur ne se rétablit qu'après un long-temps, il faut qu'il y ait un grand relâchement dans la partie, & l'extravasation est douteuse; si lors que l'on comprime la tumeur on sent une fluctuation, & que la tumeur ne se rétablisse pas, l'extravasation des humeurs est certaine; mais la partie affectée est toujours molle, & cede toujours au toucher.

La tumeur œdemateuse est essentielle ou symptomatique; elle est symptomatique quand elle accompagne une autre maladie: ainsi dans le dernier degré

de la phtysie, dans le chlorosis, & dans différentes especes d'hydropisie, les pieds sont souvent œdemateux le soir, & le visage l'est au matin; parce que le corps étant debout pendant la journée, le sang séreux ne peut pas ramener avec lui toute la lymphe dont il est accompagné; il s'en sépare insensiblement, & il la laisse séjourner aux parties inferieures.

Mais parce que pendant la nuit le corps qui est couché est comme situé au niveau, le sang qui parcourt les extrêmités inferieures, reprend pendant la nuit la lymphe qu'il avoit abandonnée pendant le jour, ce qui fait que les pieds se désenflent pendant ce temps-là; le visage se tuméfie insensiblement à cause que les veines jugulaires extérieures sont un peu comprimées, en sorte que leurs veines lymphatiques se remplissant peu à peu, & se mettant en tension, la tête se gonfle de la même maniere que le bras se tuméfie à l'occasion d'une forte ligature que l'on fait après la saignée.

La tumeur œdemateuse est essentielle quand elle est produite par le pro-

pre vice de la partie où elle se forme, comme est l'œdeme qui est formé par la seule compression des veines.

On a lieu d'attribuer l'œdeme au seul vice de la partie, lors qu'elle se trouve constamment affectée pendant que le reste du corps jouit d'une parfaite santé, au lieu qu'on le doit croire entretenu par une cacochymie trop séreuse, lors que différentes parties sont affectées, & quelquefois tout le corps.

L'œdeme est dit universel lors que tout le corps est tuméfié par la lymphe ou par la sérosité; on l'appelle leucophlegmatie, quand il est moins gonflé; mais on le nomme anazarque quand il l'est davantage: or l'anazarque est une espece d'hydropisie; il y a aussi un œdeme particulier, & il tire ordinairement son nom de la partie qui en est affectée: or ce dernier est constant, fixe & permanent ou vague, périodique & errant.

Les filles cacochymes souffrent des œdemes périodiques avant que leurs menstrues leur viennent tantôt au visage, tantôt aux pieds ou aux mains. Les hommes sont aussi attaquez de ces sor-

res d'œdemes errans & particuliers après un flux hémorrhoidal, erratique & immodéré; les femmes y sont encore sujettes après un flux immodéré de leurs menstrues ou de leurs vuïdanges.

Le prognostic de l'Œdeme.

L'œdeme est une maladie chronique, opiniâtre & difficile à guerir; il n'est pourtant pas dangereux par lui-même, à moins que l'on ne fasse des fautes dans sa curation. L'œdeme particulier se dissipe plus aisément que l'universel; celui qui est causé par le seul vice de la partie affectée, mais qui est surmontable, se guerit aussi plus aisément que celui qui est produit ou fomenté par le vice de tout le sang, ou qui est entretenu par les anciennes obstructions des visceres. Les œdemes qui arrivent aux cuisses & aux pieds des femmes grosses se dissipent d'eux-mêmes après l'accouchement & guerissent sans l'usage d'aucun remede; les œdemes particuliers qui arrivent aux filles dans leurs pâles couleurs se guerissent, en guerissant le chlorosis qui les produit.

L'œdème qui survient dans le dernier degré de la phtyisie est incurable, parceque la phtyisie confirmée l'est aussi; les tumeurs œdémateuses qui arrivent aux jointures des gouteux; diminuent les douleurs aiguës de ces malades, & émoussent l'excessive chaleur de la goutte: car il arrive que lors qu'il s'est assemblé beaucoup de lympe dans les articles, les parties qui étoient rendues se relâchent, & leur chaleur est fort affoiblie.

Les œdèmes qui arrivent aux environs des playes & des ulcères, empêchent qu'il ne se fasse une louable suppuration, & que les parties divisées ne se réunissent, parce qu'ils étouffent la chaleur naturelle, & pervertissent le ton des parties; ces sortes de tumeurs sont plus fréquentes en hyver & en automne, & elles se dissipent plus difficilement qu'elles ne font au printems & en esté, & elles attaquent plutôt les enfans & les vieillards; les adolescens & les jeunes gens y sont moins sujets.

Cette tumeur se termine le plus souvent par résolution, jamais par suppuration, rarement par dureté, & quelque-

fois par la gangrene ; l'œdeme se résout d'ordinaire, parce que le plus souvent il est produit par le ralentissement d'une simple humeur lymphatique assemblée dans ses propres vaisseaux ; il ne supure jamais par lui-même , parce qu'il manque de chaleur ; il s'endurcit rarement parce qu'il est laxé , mou, & parce que la partie est presque inanimée , il tombe en gangrene , & si la partie est alors opprimée par des topiques ou par de fortes ligatures , elle tombe dans une mortification parfaite.

La curation de l'Œdeme.

En traitant l'œdeme , il faut sur tout avoir égard à la collection qui se fait de l'humeur séreuse contre l'ordre naturel, & faire attention à l'évacuer par les voyes qui lui sont propres & convenables , sçavoir par le ventre , par les urines , quelquefois par la transpiration & par les sueurs.

Il faut user de résolutifs & de déscatifs, pour affermir la partie relâchée, & pour ouvrir une voye plus libre au cours du sang ; l'œdeme par lui-même ne demande jamais la saignée, qui re-

lâcheroit encore les parties déjà trop lâches, & qui seroit capable d'offusquer de plus en plus dans la partie la chaleur naturelle, laquelle y est déjà beaucoup affoiblie.

Pour dissiper plus commodément la lymphe qui est fort ralentie, il faut faire beaucoup d'attention à la cause éloignée qui entretient la maladie, & pour cela bien examiner si l'œdeme est le symptôme d'une autre maladie, afin de guerir d'abord la maladie dont il est l'accident. En guerissant la verole par les frictions, on guerit sûrement l'œdeme venerien, autrement il ne cedera point aux autres remedes; lors qu'on guerit les filles des pâles couleurs, les tumeurs œdemateuses qu'elles ont aux pieds se guérissent; & il seroit dangereux d'appliquer sur les pieds œdemateux des topiques dessiccatifs sans avoir préalablement mis en usage les remedes interieurs; car ce seroit le moyen de causer une ascite ou une hydropisie de poitrine inguerissable; cette dernière sorte d'hydropisie est ordinairement précédée d'une tumeur œdemateuse aux pieds.

Quand une chilose viciée a rendu le sang trop séreux, il faut attaquer l'œdeme simple par des purgatifs réitérez, & principalement par des hydragogues; ces remedes liquéfient le sang, & dissolvent la lymphe trop visqueuse, ils excitent aussi les intestins par leurs secousses à chasser dehors les sérositez qui ont été séparées: on fera donc prendre au malade la purgation suivante.

Prenez du fenné mondé trois dragmes; des fleurs de pêcher, une pincée; des roses roses muscates séches, trois dragmes & demie; du sel polycreste, une dragme: Infusez le tout chaudement pendant la nuit dans une quantité suffisante de décoction de petite centaurée & de chamædris; ajoutez dans six onces de colature de cette décoction du syrop de nerprun, une once; ou bien à son défaut de l'infusion de fleurs de pêcher deux onces; du jalap pulverisé, douze grains: Faites une potion qui soit prise du matin, & qui sera réitérée une fois ou deux dans la semaine selon le besoin.

Quand un œdème universel menace d'hydropisie, ou qu'elle y est déjà compliquée, & que l'un & l'autre sont causez par une mauvaise chiloise ; il faut user d'une teinture qui a heureusement réussi depuis plusieurs années.

Prenez des racines d'iris de Florence desfléchées, & du jalap pulverisé parties égales : mettez-les dans un matras de verre, puis versez-y de l'eau-de-vie commune qui surnage de quatre travers de doigts ; bouchez le matras, & le mettez au bain de cendres pendant vingt-quatre heures, agitant de temps de temps la matière pour en tirer une teinture hydragogue que l'on gardera pour l'usage.

Il faut diversifier les doses de cette teinture en la donnant par degrez depuis une demie once jusqu'à deux onces ; on la prend le matin à jeun, & on la continue pendant quinze ou vingt jours ; elle a cela de particulier qu'elle évacue peu à peu par les selles la sérosité surabondante dans la masse du sang, & celle qui est arrêtée en quelque endroit

droit que ce soit dans ses propres vaisseaux, aussi-bien que celle qui est extravasée dans le cas que nous proposons : or dans le cas dont il s'agit, plus la constitution du sang & de la lymphe s'est rendue séreuse par l'usage des alimens séreux & des boissons aqueuses ; plus le malade doit s'abstenir de ces sortes d'alimens & des boissons liquides, quoi qu'il soit extrêmement pressé de la soif ; & il doit s'affujettir aux nourritures sèches & solides, parce que c'est le vrai moyen d'évacuer par les conduits urinaires les sérositez superflues & surabondantes dans la masse de ses humeurs ; & nous avons vû par-là des œdemes même universels heureusement dissiper.

J'ai guéri assez souvent des œdemes considérables, & même des hydropisies sans le secours d'aucun remède, en ordonnant seulement au malade de s'abstenir de toutes sortes de liquides, quoi que fort altéré ; il ne faut pour lors se nourrir que du pain recuit, & de la viande rôtie, sans prendre ni soupe, ni bouillons, ni vin, ni eau, ni tisanne ; par cette maniere de vivre ap-

pellée diete sèche, il arrive que la lym-
phe arrêtée est forcée de couler, étant
continuellement battue par l'oscilla-
tion des arteres voisines, lesquelles
étant devenues trop sèches par leurs
battemens réitérez, sont ensuite en état
de reprendre la lympe répandue dans
leurs interstices.

Mais cette diete sèche ne sçauroit
toujours être employée, soit parce que
les malades n'ont pas assez de force
d'esprit ou de patience pour supporter
long-temps une soif excessive qui aug-
mente de jour en jour, soit parce que
les reins naturellement trop resserrez,
ne peuvent pas toujours vuider la lym-
phe à proportion qu'elle rentre dans
les vaisseaux sanguins.

L'urine qui est la fece tartareuse du
sang, ne peut pas être évacuée sans une
suffisante quantité de phlegme; ce qui
fait que par des circulations du sang
long-temps réitérées, la source féreuse
est insensiblement absorbée; mais il
faut observer si les urines coulent aisé-
ment, ce qui ne se trouvant pas, il est
pour lors à propos d'user des plus
chauds diurétiques pour dégager les

voyes des reins qui sont embarrassées,
& pour dissoudre les viscositez d'une
lymphe trop épaisie, & pour cela :

Prenez de la pimpernelle, des feüilles
de capillaires & de politric sechées,
de chacunes le tiers d'une poignée;
jetez-les dans l'eau de fontaine
bouillante jusqu'à la quantité de
trois chopines, tirez ensuite le vais-
seau du feu, & laissez le tout infuser
jusqu'à ce que l'eau soit refroidie;
filtrez ensuite cette infusion, & la
gardez pour l'usage.

Cette douce tisanne qui n'est point
desagréable au goût, doit être la boif-
son ordinaire du malade, non-seule-
ment à ses repas, mais en tout autre
temps, & même deux, trois & quatre
fois hors des repas, entre le dîné & le
soupé; & si cette boisson ouvre les
voyes urinaires, il faut en continuer
l'usage pendant un mois & plus; la pro-
priété de cette boisson est de dissiper
les œdemes déjà formez, & de préve-
nir ceux qui pourroient arriver.

La graine ou la semence de palieurus
réduite en poudre, & délaïée dans un

de mi verre d'eau jusqu'à une dragme, & même jusqu'à deux, est aussi un excellent remède diurétique qui m'a très-souvent réussi dans l'hydripisie, lorsqu'il est question de pousser par les urines; cette poudre n'a aucun mauvais goût, elle n'est point échauffante, & l'on en doit continuer l'usage pendant quelques jours, la prenant le matin à jeun, & le soir en se mettant au lit.

Toutes les fois qu'on veut évacuer la sérosité surabondante en partie par les urines, & en partie par les selles, les diurétiques & les purgatifs alternativement employez ne suffisent pas; parce qu'il arrive de-là que la sérosité déterminée par le purgatif à couler vers les intestins, les reins demeurent à sec, & sont ainsi rendus moins propres à séparer la sérosité; mais il faut en même-temps relâcher les reins & les intestins, & il est certain par expérience que l'on peut réussir dans ces deux vûes, en donnant le sel Polycreste dissous dans la décoction de pariétaire suivant la formule qui suit.

Prenez des feuilles de pariétaire récem-

tes & mondées, une poignée : Faites-les boiïillir légèrement dans une chopine d'eau de fontaine ; dissolvez dans la coulure exprimée deux dragmes de sel polycreste ordinaire.

Le malade prendra le tout à jeun en deux doses à une heure distante , ce qu'il doit réiterer pendant quelques jours.

Quand l'on traite une œdeme causé par un long séjour dans un lieu aquatique ou dans un air humide, il est à propos d'user de diaphorétiques & de sudorifiques, dont nous avons cy-devant donné des formules dans la cure de l'érésipele ; & l'on doit d'autant plus insister sur ces remedes, que le malade aura plus de disposition aux sueurs, & que les intestins & les reins seront plus tardifs dans leurs operations.

En dernier lieu les topiques résolutifs & désiccatifs peuvent être appliquez sur l'œdeme, il faut les tirer de la cure du phlegmon cy-devant prescrite ; pour guerir l'œdeme qui survient aux environs des playes & des ulceres, l'usage de l'esprit de sel armoniac est surtout convenable.

Au surplus il y a des praticiens qui compriment fortement les tumeurs œdémateuses par des bandages & des ligatures faites aux cuisses & aux jambes ; d'autres appliquent des vésicatoires, ou font des scarifications pour ouvrir ces tumeurs au lieu le plus déclive ; c'est à eux à voir si ces secours sont fort sûrs, parce que les fortes compressions ôtent au sang des veines la liberté de son cours, & les scarifications occasionnent souvent la gangrene.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Du Schirre.

LE Schirre est une tumeur humorale froide, dure, résistante au tact, indolente, & sans qu'il arrive à la peau de changement en sa couleur ; nous la disons tumeur humorale, parce qu'elle est engendrée d'une humeur qui est compacte, & déstituée de ses deux principaux mouvemens qui sont le progressif & l'intestin ; elle est dure, & résiste à l'attouchement, à cause que l'humeur qui la produit est ramassée & coagulée ;

elle est indolente, parce qu'elle se forme lentement, & que les humeurs se font insensiblement frayer des voyes dans les parties voisines sans leur faire violence.

La prompte distension & divulsion qui se fait aux vaisseaux quand les humeurs s'ouvrent un passage à force ouverte dans une route embarrassée, cause de la douleur, comme il arrive dans les dépôts qui forment le phlegmon ou l'éréfipele; mais la collection qui se fait peu à peu de l'humeur qui forme le schirre, ne produit aucun sentiment de douleur.

Et parce que les parties voisines du schirre gardent leur ton naturel, & que les humeurs circulent chez elles à leur maniere ordinaire; on peut toucher le schirre sans lui causer de douleurs; & il ne change point la couleur naturelle de la partie: car quelle pourroit être la cause de ce changement? le cours des humeurs étant libre dans le voisinage du schirre, & le sang seul qui pourroit la rougir, n'y étant point arrêté non-plus que la lymphe, pour lui donner la blancheur.

Le schirre est donc immédiatement engendré de la collection d'une humeur qui s'est insensiblement coagulée, & cette humeur est pour l'ordinaire une lymphe grossière, visqueuse, & déstituée de sérosité; & c'est quelquefois le lait des mammelles & de la matrice: en un mot, il n'y a aucune humeur qui étant devenue trop visqueuse ne puisse produire un schirre; c'est ce qui fait que le suc pancréatique cause des concrétions dans le pancréas, que la bile en produit dans le foye, l'humeur bronchiale dans le poumon, le sang veineux dans le foye & dans la rate.

Ces choses sont manifestes par l'ouverture des cadavres, & par la pratique; il se fait encore des concrétions d'humeurs dans les glandes du cou, des aisselles, des aînes & du mésentère; la graisse se coagule aussi dans toutes les vésicules de la peau extérieure; la lymphe que fournit un sang vicié se coagule par tout, lors que le chlorosis est plus confirmé, quand la verole est invétérée, & dans les anciennes écrouelles.

Mais ce qu'il y a de plus fâcheux , c'est qu'à la moindre occasion , quoi que le corps soit dans une très bonne disposition , le schirre se multiplie : Par exemple, que la moindre goutte de lait se répande dans le corps des mammelles ; si cette petite goutte n'est pas aussi-tôt dissipée par la transpiration , ou n'est pas reprise par les vaisseaux sanguins , la seule chaleur des parties voisines absorbe la sérosité, & le grossier se coagule , s'endurcit , & devient le germe d'un schirre : Par la loy de la circulation , une nouvelle goutte arrivée adhère à la précédente, & s'endurcit de même.

Que deviendra donc ce grain , si pendant plusieurs jours, plusieurs mois ou plusieurs années toutes les gouttes de lait qui aborderont sans cesse à cette partie se coagulent ? mais ce que nous avons dit de la concrétion du lait des mammelles , il faut l'entendre de la lymphe , & de quelqu'autre humeur que ce soit qui se coagule ailleurs.

La génération du schirre se fait par le concours des humeurs & des vaisseaux ; les humeurs y concourent lors

qu'elles sont trop grossières, déstituées de sérosité & trop visqueuses ; les vaisseaux y contribuent , lors que leurs membranes sont trop déliées & trop délicates : car elles se flétrissent aisément lors qu'elles sont extérieurement comprimées , & elles sont aisément blessées , quand le mouvement des humeurs est troublé , & pour lors elles s'affoiblissent , & elles se dessèchent.

S'il arrive de la lymphe , de la graisse ou du lait en quelque endroit que ce soit , qui sont tous suc qui circulent lentement , & qu'ils ne soient dilayez par une suffisante quantité de sérosité : Qui empêchera ces suc de s'attacher à ces vaisseaux , de les tendre , de les déchirer , de les rompre , & que ces suc ne s'écoulent , ne se coagulent , & ne s'endurcissent ? & il faut sçavoir que la principale cause de la génération du schirre , vient de ce que le lait & la graisse ne sont pas suffisamment dilaïez par la sérosité.

Toute sorte d'abus des six choses non-naturelles contribue aussi mais indirectement à cette génération en donnant lieu aux humeurs de s'amasser

& de se coaguler , & aux vaisseaux de se dessécher. Les alimens grossiers engendrent des suc épais , cruds , durs , & difficiles à digérer ; la vie molle & oiseuse , le trop long sommeil , l'air froid & sec ; mais d'un autre côté l'air trop chaud , les alimens de haut goût , les sels , les liqueurs ardentes , les longues veilles , les exercices immoderez , la colere , & toutes les passions violentes qui peuvent épuiser la sérosité du sang , concourent à la production de cette tumeur.

Nous ne goutons pas l'opinion de ceux qui prétendent que les acides sont seuls capables de causer des concrétions , puisque le seul défaut de sérosité suffit pour les produire , & ce que nous avançons est démontré par ce que les phlegmons & les érésipeles s'endureissent quand on y applique à contre-temps des topiques dessiccatifs , par où la sérosité est consommée , la partie desséchée , sans que les acides y aient aucune part.

Les signes diagnostics du Schirre.

Par tout où il se rencontre une tu-

meur dure, résistante au toucher, & indolente; là même il se trouve un schirre en prenant ce terme généralement; & si on le touche, il sera plus froid que chaud; & les parties voisines ont leur sentiment naturel, aussi-bien que leur couleur naturelle.

Le vrai schirre dans toute sa perfection est d'une extrême dureté semblable à celle des thophes & des pierres, mais elle est moindre dans le faux schirre & dans l'imparfait. C'est-là ce qui distingue le schirre proprement dit de la tumeur schirreuse.

Le schirre a sa propre circonscription, la tumeur schirreuse l'emprunte de la partie qu'elle occupe. Par exemple, si toute la main est endurcie, qu'elle résiste au toucher, qu'elle soit indolente & de couleur naturelle, ce sera une tumeur schirreuse, & si une seule partie de la mammelle est endurcie, c'est un schirre; mais une seule mammelle peut être attaquée de plusieurs schirres: on peut dire la même chose d'une parotide qui sera aussi attaquée d'un schirre, ou qui sera toute schirreuse; & la même chose se peut aussi rencon-

trer dans l'inspection des entrailles à l'égard du foye, de la ratte, de l'épiploon, du Pancreas, & de la matrice.

Il faut aussi se souvenir que la figure du schirre est ronde le plus souvent, & quelquefois inégale, & cela par rapport à sa circonscription, pendant que sa surface est égale, ou rude & mal polie; à l'égard de la tumeur schirreuse, elle ne change point la figure de la partie, mais elle l'étend, & la rend souvent raboteuse.

Le nom du schirre se tire en général de la partie qu'il occupe, il est pourtant nommé en particulier écrouelle aux glandes du cou; ganglion aux parties tendineuses, loupe quand il cause une tumeur en d'autres parties; on distingue la loupe du ganglion en ce que le premier ne peut se mouvoir que par rapport à la longueur du tendon; & que la loupe se meut de tous côtez, parce qu'elle adhère à une partie disposée à se mouvoir; mais les ganglions aussi-bien que les loupes sont quelquefois immobiles à cause de leur grandeur, de leur situation, & de leur exacte compression.

Lors que le schirre est accompagné d'une sourde supuration, & enfermé dans un kiste, l'on y sent une moleste obscure, & il a été appelé par nos anciens *steatome* ou *melliceris*; il faut de plus distinguer le schirre primitif du consécutif ou symptomatique, le primitif l'est par lui-même, ou par le seul vice de la partie affectée, quand il se forme dans une partie sans avoir devancé le vice de cette partie.

Le schirre est nommé *secondaire* quand il succede à une autre tumeur dans la partie même où il se trouve, comme au phlegmon ou à l'érésipele, & on l'appelle symptomatique quand il accompagne une maladie à laquelle il a succédé, comme quand il se trouve avec le chlorosis, l'affection hypocondriaque, le scorbut, la maladie vénérienne; ce que l'on connoit par les signes qui sont propres à ces maladies.

Le prognostic du Schirre.

On ne peut faire du schirre qu'un prognostic fort incertain, soit qu'on le considère en lui-même, ou par rapport à l'issue qu'on peut s'en promet-

tre; parce qu'il est formé d'une humeur visqueuse & coagulée qui remplit les vaisseaux. Quand l'humeur engagée dans une partie n'a aucun commerce avec les autres humeurs qui circulent autour des parties voisines, alors elle ne peut ni se résoudre ni rentrer dans les vaisseaux. Ce que nous disons icy s'entend du schirre parfait, confirmé, invéteré, & d'une dureté pierreuse; & si l'on touche ce schirre un peu rudement, de froid qu'il est, il contracte une grande chaleur, & d'indolent qu'il étoit, il devient très douloureux, & de schirre il se convertit dans un carcinome funeste & toujours incurable.

Quand le schirre commence à changer la couleur de la partie, qu'il devient rouge, livide, noir, il est d'un très-mauvais présage, parce qu'il annonce le commencement d'un chancre; le schirre est guerissable, mais rarement & difficilement dans son commencement quand l'humeur ne s'est pas encore entièrement coagulée, qu'il n'est pas totalement contraire à la nature, & qu'il peut par lui-même se terminer par une lente supuration.

Il faut encore juger du schirre par son caractère, & par la partie qu'il occupe ; le schirre intérieur est plus pernicieux que l'extérieur, & l'intérieur dégénère souvent en hydropisie ; celui qui est fixe & adhérent est aussi plus mauvais que lors qu'il est mobile, celui qui attaque les parties membraneuses, tendineuses, nerveuses, & les articules, que celui qui interesse les parties charnues.

Cette tumeur peut être guérie ou extirpée quand elle est bornée dans les chairs ; quand elle est attachée à d'autres parties, elle ne peut être extirpée sans un grand danger ; de plus, le schirre consécutif est pire que le primitif, & le symptomatique dépend dans le jugement qu'on en porte, de la maladie dont il est le symptôme ; quand il est entretenu par la cacochymie des humeurs, à moins qu'on ne la détruise, le schirre est un hydre, dont une tête mise à bas en fait renaître plusieurs.

Il faut de plus considérer l'âge de la personne qui est attaquée du schirre, les glandes schirreuses des enfans se dissipent souvent dans l'accroissement

de leur corps sans y employer les moindres remèdes, de la même manière qu'ils guérissent de l'épilepsie & du rachitis, parce que ces maux ne procèdent que de l'inégal accroissement de leurs parties solides, & qu'ils ne sont point entretenus par la cacochymie des humeurs; de manière qu'il arrive souvent aux enfans depuis leur septième année jusqu'à la quatorzième, que les glandes axillaires des aînes & du cou se gonflent à l'excès dans une circonscription déterminée, & s'endurcissent sans douleur, & sans que la partie change de couleur; que si l'on abandonne ces glandes à elles-mêmes, elles se dissipent sans aucun secours, au lieu que si l'on y touche en quelque manière que ce soit, elles se terminent par supuration.

Elles supurent aussi d'elles-mêmes lors qu'elles sont écrouelleuses, parce qu'elles sont accompagnées de la cacochymie des humeurs; cette supuration se fait si lentement, qu'elle se fait souvent sans qu'il en paroisse aucun signe particulier, & on ne la connoît que par la simple mollesse de la partie; & même

cette mollesse est quelquefois obscure quand le pus est contenu dans une enveloppe particuliere: car ce pus est quelquefois semblable à de la bouillie, tantôt à du suif, & il a quelquefois la viscosité du miel; mais comment se peut-il faire que ces humeurs supurent sans qu'on s'en appetçoive? c'est que le sang abondant sans cesse à la partie schirreuse, & venant à s'échaper par quelque secrette ouverture du schirre, il se fait alors une supuration cachée de ce sang qui s'est furtivement échappé; c'est pour cela que le pus enfermé dans l'espace du schirre dissout insensiblement son tissu.

Le pus, le suif & le miel, ne sont autre chose qu'un certain limon formé, tant du pus même, que de la dissolution du schirre, qui se mêlent ensemble insensiblement; & le kiste n'est autre chose que la superficie du schirre que le pus n'a pas encore dissout, & lors que le pus dissout cette surface, le kiste se rompt, & la tumeur s'évanoüit; ce qui n'arrive pas par l'érosion des sels, comme on le croit d'ordinaire, mais par une simple dissolution qui se fait

insensiblement, ce qui a donné lieu à cet adage.

Gutta cavat lapidem, non vi, sed sæpè cadendo.

La goutte d'eau n'entame pas la pierre par vif effort, mais elle le reïtere.

C'est de la même maniere que les petites gouttes de pus cavent & entament un schirre d'une dureté pierreuse sans que l'action des sels y contribue.

La curation du Schirre.

Quand le schirre est entretenu par la cacochymie des humeurs, comme dans les pâles couleurs des filles, dans l'affection hypocondriaque & dans de semblables maladies, la premiere vûe qu'on doit avoir est de corriger la mauvaise qualité des humeurs, & de rétablir le mouvement des solides par le mélange des aperitifs & des humectans; de sorte qu'après l'usage des remèdes généraux, il faut prescrire au malade des apozemes & des bouillons, avec les racines de petit-houx, d'asperges, de garence, d'eringium, de chiendent, & semblables jointes aux feuilles de chicorée sauvage, de capil-

laire, de polytric, de scolopendre, de becabongue, avec les sommitez de petite absinthe de fumeterre, des fleurs cordiales, avec le tartre chalybé, vitriolé, soluble, & d'autres sels, comme pourroient être les formules suivantes, de ces apofèmes, & de ces bouillons aperitifs.

Prenez des racines de petit houx, d'é-ringium & de garence, de chacunes deux onces; des fleurs de chicorée sauvage, de pimpernelle, & de capillaire, de chacunes une poignée; des sommitez de chamadris, & d'absinthe, de chacune une demie poignée; des quatre fleurs cordiales, de chacunes une demie poignée; du tartre chalibé soluble deux dragmes: Faites-les bouillir à la maniere ordinaire dans une suffisante quantité d'eau de fontaine; & dans une chopine de cette décoction, ajoutez-y du syrop d'althæa, de fernel, ou de celui des cinq racines, deux onces; pour deux doses d'apofème qui seront prises matin & soir pendant dix jours: ou bien,

Prenez du safran de Mars aperitif préparé sans soufre, & suspendu dans un noüet, un scrupule; de la rhubarbe choisie, concassée, & suspendue dans une autre noüet, une demie dragme; des racines de chien-dent & d'asperges sauvages, de chacune une once; des feuilles de bor-rache, de becabongue & de scolopendre, de chacunes le tiers d'une poignée; des sommitez de fumeterre, une pincée; du sel végétal, une demie dragme: Joignez à tout cela un morceau de veau ou de collet de mouton, & de l'eau de fontaine pour faire un bouillon aperitif que l'on donnera à jeun pendant dix jours.

On a coutume de préparer au bain-marie un autre bouillon particulier, avec la chair de veau, les feuilles de chicorée sauvage, de cerfeuil, de rhubarbe, de fleurs de sel armoniac martiales, qui a souvent beaucoup de succès dans le traitement des schirres qui sont guerissables, soit qu'ils soient intérieurs ou extérieurs, & qui sont en-

tretenus par la cacochymie des humeurs, en voicy la formule.

Prenez de la chair de veau coupée par lames très-minces, deux livres ; des feuilles de chicorée sauvage hachées en menues parties, deux poignées ; du cerfeuil haché de même, une poignée ; de la rhubarbe pulvérisée, une dragme ; des fleurs de sel armoniac martiales, six grains : Mettez le tout lit sur lit dans un vaisseau de terre, enforte que les lames de veau soient cachées par les herbes, & que la poudre soit répandue sur les herbes, ajoutez-y trois ou quatre cuillerées au plus d'eau de fontaine ordinaire, couvrez ensuite le vaisseau exactement, & le mettez au bain-marie pendant six heures, après quoi vous exprimerez fortement la matière, & tirez sept ou huit onces du suc qui a été coulé, que le malade prendra à jeun pendant douze ou quinze jours, & même pendant un mois si le Médecin le juge à propos.

Pendant le temps que l'on prend de ces apofèmes ou de ces bouillons ape-

ritifs, les plus sages Praticiens ont coutume de purger les impuretez contenues dans les premieres voyes par quelque laxatif convenable, joignant même les aperitifs aux purgatifs, afin qu'à proportion que les humeurs grossieres s'engendrent, leurs particules soient enlevées par les felles; pour remplir cette indication, on a coutume de préparer l'opiate suivante ou une autre semblable.

Prenez du safran de Mars aperitif préparé à la rosée de May & réduit en poudre impalpable, une demie once; de la rhubarbe, & du senné mondé pulverisez, de chacun deux onces; du jalap pulverisé, une dragme & demie; de la scamonnée préparée sans soufre, une dragme; de la mirrhe, & de la gomme armoniac deséchées & pulverisées, de chacune demie once; des fleurs de sel armoniac martiales, un scrupule; du borax vulgaire, dix grains: Mêlez le tout, puis avec une quantité suffisante de syrop de chicorée composé, formez-en une opiate, dont le ma-

le malade prendra le matin à jeun en se promenant pendant une heure à la manière accoutumée, buvant par-dessus un bouillon alteré par la chicorée pendant dix jours, après quoi on purge le malade d'une manière convenable.

Mais quand les malades sont incommodés par un trop long usage des purgatifs, ou parce que les humeurs sont difficilement purgées, ou parce que le sang manque de sérosité, il faut alors avoir recours aux bains d'eau tiède pour humecter tout le corps, & fournir au sang une sérosité plus abondante : or pour diviser & atténuer les humeurs engagées dans la partie, il suffira quelquefois de donner au malade depuis quatre jusqu'à huit & dix grains de borax, ou la poudre composée d'é-gales parties de rhubarbe, & de fleurs de sel armoniac martial, dont la dose peut être depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Quelquefois aussi l'on peut se contenter de la simple infusion du safran de mars apéritif dans une quantité suffisante

fifante du meilleur vin rouge, dont on peut donner depuis deux onces jusqu'à quatre; & l'on continue ces sortes de remedes pendant vingt jours, un mois même, & quelquefois plus long-temps: car les schirres opiniâtres sont causez par des obstructions qu'on ne peut enlever que par un long usage des remedes aperitifs, dont il ne faut user qu'au Printems & à l'Automne, parce que les humeurs trop échauffées pendant l'Eté, & trop concentrées pendant l'Hyver, ne sont pas susceptibles de transpiration.

Quand un prudent Médecin en usera avec ces précautions dans le traitement d'un malade, le devoir d'un habile Chirurgien fera de bien examiner l'état de la tumeur, pour la mener dès le commencement vers la résolution ou la supuration en suivant avec attention le mouvement de la nature.

La curation du schirre est douteuse quand il commence; & il faut toujours apprehender qu'en usant de résolutifs trop forts, cette tumeur ne s'endurcisse de plus en plus, & qu'au lieu de tendre à supuration, il ne dégénere en carci-

nome. Si donc il est schirre premiere-
ment, & par lui-même, & par le seul
vice de la partie, sans être entretenu
par une cacochymie de toute l'habitu-
de ; c'est alors seulement qu'on peut
tenter d'en procurer la résolution par
différens topiques, légèrement émol-
liens, atténuans, & incisifs, & pour
résoudre les mammelles schirreuses, il
faut surtout employer le sable échauffé
de notre mer.

Il est donc à propos de l'appliquer
sur la tumeur, lors qu'ayant été exposé
au soleil ardent, il a été tout-à-fait se-
ché par la chaleur des rayons de cet
astre bien-faisant; il agit alors douce-
ment l'humeur engagée dans la tu-
meur, il la divise, l'atténue, & la dis-
sout par une abondante transpiration
au travers des pores de la peau; & cette
transpiration est en effet si abondante,
que le sable qui paroïssoit très sec, se
trouve ensuite humide par la transpi-
ration qu'a procuré son application
sur la tumeur; il faut alors changer le
sable, & en appliquer de nouveau le
plus chaud qu'il est possible, & réitérer
cette application selon la nécessité, &

autant que le Médecin le jugera convenable; au surplus, le sable marin est préférable à tout autre, parce qu'il est plus chaud & plus chargé de sels; & ce sable remue ainsi par sa chaleur & par sa salure les humeurs engagées dans la tumeur, les divise & les chasse par la transpiration.

Lors qu'après avoir inutilement tenté differens résolutifs; si le schirre rendu pierreux n'a interressé aucune action dans la partie, il faut l'abandonner au régime de la nature, surtout les loupes & les ganglions; & si quelque action se trouve blessée, il faut les couper & les extirper; s'ils ont une base étroite, il faut les lier par cette base, & en ferrant d'un jour à l'autre la ligature, lors qu'elle aura entièrement intercepté le commerce des vaisseaux, la loupe liée tombera d'elle-même.

Quand la tumeur a sa base large, & qu'elle ne peut pas être liée, il faut la couper avec le scalpel, & l'amputer; quand le schirre supure lentement, comme l'aterome, le steatome, le melicoris; il faut le laisser à soy-même, jusqu'à ce qu'une longue supuration

ait consommé le kiste, & il faut ensuite ouvrir l'abcès par le fer ou par le caustere potentiel, afin d'entraîner toute l'humeur gluante. Par le kiste il faut entendre les restes du schirre qui n'ont pas supuré, comme on l'a cy-devant démontré : or, à moins que l'on n'enleve toute la matiere du kiste, le schirre dégénérera en fistule où dans un ulcere malin de difficile curation; il faut concevoir la même chose du schirre non supuré dont la moindre particule restée après l'amputation, sert de germe pour un autre schirre.

Le Médecin ayant par sa bonne conduite absolument détruit toute la cacochymie qui entretenoit le schirre, & lors que le Chirurgien par son operation a radicalement emporté cette tumeur, le simple baume d'arceus peut cicatrifer l'ulcere, comme nous l'avons pratiqué plusieurs fois avec M. de la Peyronnie à present Chirurgien ordinaire du Roy, & reçu en survivance pour premier Chirurgien de Sa Majesté, & notamment sur une femme de quarante ans; on lui emporta un schirre fort considerable à la mammelle, &

la playe qui étoit fort grande, fut guérie en vingt jours par la seule application du baume d'arceus.

CHAPITRE SIXIÈME.

Du Cancer.

LE cancer ou le carcinome est une tumeur humorale contre nature dure qui résiste au toucher, & qui est accompagnée de douleur.

Cette tumeur est presque toujours la suite d'un schirre, elle attaque indifféremment toutes les parties charnues du corps, & se fait toujours ressentir aux parties glanduleuses, comme font les mammelles des femmes.

On divise le cancer en occulte & en manifeste; on nomme cancer occulte celui qui n'est accompagné d'aucune ulceration aparente, pour le distinguer de celui qui paroît au dehors par la dilaceration ou l'ulceration de la peau qu'on nomme pour lors cancer ulceré; toute sorte de cancer n'est d'abord qu'une tumeur dure qui résiste au tact, & dont la surface ne change point la

couleur de la peau ; la douleur n'y est pas continuelle , mais elle s'y fait sentir très vive pour peu qu'on le touche.

Le cancer formé a beaucoup de rapport à celui qui ne fait que commencer ; la seule difference qu'on y observe, c'est qu'il est très douloureux, n'étant pas même touché ni mis en action par quelque cause extérieure, sa couleur est quelquefois aussi naturelle qu'elle l'est au reste de la peau ; & dans d'autres occasions elle est livide & plombée. Le cancer dans son dernier degré est entouré de veines variqueuses, qui, par quelque rapport peu régulier qu'elles peuvent avoir aux pieds des écrevisses, ont fait donner le nom de cancer à cette tumeur, quoi que tout cancer étant douloureux soit nécessairement accompagné d'une solution de continuité, complete ou incomplete.

Lors qu'il ne donne pas des signes évidens d'une supuration intérieure, on l'appelle cancer occulte ou caché, au lieu que lors que la solution de continuité est complete, que les humeurs s'épanchent, qu'elles croupissent, &

qu'elles se corrompent ; on lui donne le nom de cancer ulceré, comme on l'a dit cy-dessus.

Il ne suinte quelquefois du cancer ulceré qu'une sanie, quelquefois qu'une simple lymphe, ou du sang vermeil, & de temps en temps du pus ; les bords de cet ulcere sont durs , solides & fort douloureux ; ils sont ordinairement renversez tantôt en dehors, tantôt en dedans , & tout l'ulcere exhale une mauvaise odeur, & fait horreur au premier aspect.

On attribue communément la cause prochaine & immédiate du cancer à une humeur corrosive & rongeante, qui produit differens defordres , selon que les sels sont plus ou moins exaltez , & dévelopez ; on prétend que les principes de cette même humeur endurcie qui forme le schirre , se dévelopent peu à peu pour produire le cancer ; pour moi je regarde ce développement des principes , & ces émancipations des sels, comme des hypotheses qu'on a fait succeder aux qualitez occultes des anciens pour jeter de la poudre aux yeux des ignorans , & pour faire valoir le talent.

Pour qu'un schirre négligé ou mal traité dégénere en cancer, il suffit que les humeurs (qui rouloient avec assez de liberté aux environs de la dureté schirreuse, pour n'y produire aucun changement sensible,) viennent à y interrompre leur cours naturel, de cela seul que leurs vaisseaux heurtent avec violence contre la dureté schirreuse, ce qui devra produire la douleur, & tous les autres symptômes du cancer; or les vaisseaux voisins sont ainsi poussez rudement contre la dureté par plusieurs causes, telles que sont un coup extérieur qui meurtrit les chairs; un trop long usage des remèdes huileux & répercussifs qui retardent le cours des humeurs, ou qui bouchent la transpiration, des violents résolutifs qui donnent trop de mouvement; la même chose arrive par le mauvais usage des six choses non naturelles, comme il est aisé de le concevoir.

Le cours du sang peut être dérangé s'il devient trop épais, ou qu'il soit trop rarefié, lors que les vaisseaux se trouvent comprimez, ou déchirez par l'action de quelques corps extérieurs,

le sang qui est porté par les arteres , ne pouvant être repris à proportion par les veines , est forcé de croupir ; & comme il vient toujours de nouveau sang , la partie doit se gonfler , les fibrilles nerveuses qui entourent la tumeur , ayant par cet obstacle leurs oscillations interceptées , elles redoublent leur mouvement , & allant hurrer contre la partie solide qui fait la tumeur , leur mouvement devient irrégulier , elles sont ébranlées d'une manière tout-à-fait déréglée ; cet ébranlement se transmettant jusqu'au cerveau , avertit l'ame de la fâcheuse impression que ce corps qui croupit , fait aux parties voisines.

De ce que le sang ne circule pas librement , les veines des environs s'engorgent , se tuméfient , & deviennent variqueuses ; ce sang veineux donne à la partie la couleur plombée qu'on observe assez souvent dans le cancer , les vaisseaux sanguins ou lymphatiques venant à se rompre , laissent épancher le sang ; la lymphe ou la sanie qu'on en voit découler , & cet écoulement est ordinairement d'une odeur insuppor-

226 *Diſſert. médecin. & chirurg.*
table; ſi l'on apperçoit quelquefois des
vers dans ces tumeurs, ce n'eſt que par
rapport à la douce chaleur des humeurs
extravaſées, qui, ſe pourriſſant lente-
ment, donnent occaſion d'éclore aux
œufs de ces infectes.

Le cancer préſuppoſe toujours qu'un
peu de liqueur s'arrête, & croupit dans
quelques parties, par-là le reſte des li-
queurs trouvant leur cours intercepté,
s'y arrête, en augmente le volume, &
cauſe tous les fâcheux ſymptômes que
nous venons d'expliquer, ſans avoir
recours à des ſels acides embarraſſez
dans la partie ſulphureuſe & lymphati-
que; cette lymphe qui croupit ne peut-
elle pas s'endurcir, ſi la ſéroſité dont
elle eſt abreuvée vient à ſe diſſiper, ſans
qu'il ſoit beſoin des ſels acides pour
la figer, qui pourra ſe perſuader que
des ſels corroſifs tels qu'on ſuppoſe
être ceux du ſchirre, reſtent oififs pen-
dant les trente années? faut-il des ſels
pour expliquer la douleur? une partie
qui a reçu une contuſion ne devient-
elle pas fort ſenſible, douloureuſe &
livide, par le ſimple dérangement des
liqueurs??

Diagnostic.

Il est facile de connoître le cancer après ce que nous en avons dit, il est de la nature de cette tumeur d'être dure, de résister au tact, & de causer de la douleur.

On distingue le cancer ulcéré de l'ulcère chancreux par la maniere dont il a accoutumé d'attaquer les parties; le cancer ulcéré est dans son commencement dur, douloureux, & il résiste au tact, il n'est point different en couleur du reste de la peau; dans la suite il devient d'une couleur plombée, il s'ouvre, & laisse épancher les humeurs; l'ulcère chancreux au contraire est dans son commencement un véritable ulcère qui se rend chancreux, parce que les bords s'endurcissent, & deviennent douloureux: Les cancers véneriens connus sous le nom de chancres, sont toujours accompagnez de dureté, & d'un peu de douleur; ils supurent bien-tôt, & pour lors on les appelle cancers ulcerez, au lieu qu'on les nomme ulcères chancreux, lors que la suppuration commençant à paroître, les

bords de l'ulcere deviennent durs & douloureux ; ces duretez arrivent souvent par l'aplication du précipité rouge de même les bubons véneriens qui ne sont d'abord que des simples flegmons, dégénèrent souvent en véritables schirres, lors que la lymphe s'y épaisit, & ce schirre dégénere en cancer, à raison des douleurs, ce cancer s'ulcere ensuite, & devient par le mauvais pansement un ulcere chancreux très-hideux à voir lors que la playe étant grande, ses bords en sont durs & très-douloureux, le cancer ulcéré peut être fistuleux, ce qui ne sçauroit arriver dans les ulceres chancreux, parce que dans ceux-cy la tumeur s'est ouverte dans toute son étendue, & il n'y a tout au plus que les bords qui soient durs, au lieu que dans le cancer ulcéré, l'ouverture de l'ulcere est fort petite, & il est accompagné d'une grande dureté dans toute la partie qui est souvent accompagnée de plusieurs cavitez à clapiers qui constituent le caractere de la fistule.

Prognostic.

Il est toujours mieux de ne point en-

treprendre la curation radicale du cancer non ulceré ou occulte, que de l'attaquer par des remedes exterieurs, parce qu'il arrive presque toujours que ceux qu'on a gueris, vivent beaucoup moins que ceux pour lesquels on n'a employé aucun remede exterieur; c'est le sentiment d'Hippocrate dans l'Aphorisme 3.8. de la sixième section; cela se trouve confirmé par les observations constantes des meilleurs Praticiens: on observe que le cancer non ulceré reste dans le même état pendant des trente années, & quelquefois davantage sans attirer aucun fâcheux accident, au lieu que si on y applique des remedes fondants, les humeurs qui ne circulent que lentement autour du cancer se mettent en mouvement, les vaisseaux se rompent, la tumeur devient ulcerée, & cause enfin de fâcheux symptômes à toute l'habitude, comme sont les fièvres lentes, & le marasme.

Le cancer ulceré qui survient au visage est beaucoup plus dangereux que celui qui survient aux autres parties du corps; les anciens appelloient ce cancer, *noli me tangere*, parce qu'ils

en avoient vû de très mauvaises suites; si on y applique quelque remede il devient plus malin, & s'étend, ou va attaquer les yeux, les narrines, le Palais, & se rend le plus souvent incurable, ne pouvant pas souffrir l'extirpation.

Le cancer n'est pas si dangereux dans les parties glanduleuses & mobiles, que quand il est fixe & adherent aux os, & aux cartilages : celui qui est entretenu par un vice du sang, se guerit beaucoup plus difficilement que celui qui survient par des causes exterieures ; les chancres produits par un virus verolique se guerissent par les remedes qui conviennent à la verole.

Curation.

Quand une tumeur schirreuse donne origine au cancer, ce qui arrive par un dérangement des liqueurs autour de la tumeur ; on ne doit point comprimer la partie affectée, tous les topiques sont inutiles ; on doit se contenter de couvrir la partie d'un linge trempé dans l'urine récente, ou dans quelques autres remedes qui approchent de la nature de cet excrément, tel qu'est

l'esprit de sel armoniac, sur-tout si la tumeur des mammelles a été produite par un lait épais & retenu.

Le malade doit éviter tous les aliments épicez, & les liqueurs ardentes, crainte de faire heurter rudement les vaisseaux contre une matiere pétrifiée; on saignera le malade plus ou moins suivant son âge, ses forces & son temperament; on pourra le purger de tems en tems avec des légers purgatifs comme le suivant.

Prenez demie once de tamarinds gras que vous mettrez boüillir dans une suffisante quantité d'eau de fontaine; dans six onces de cette coulure fortement exprimée, on dissoudra demie once de pulpe de casse récemment tirée de sa canne, & une once & demie de manne grasse pour une potion à prendre en un verre le matin à jeun avec les précautions ordinaires.

Il y a deux indications à remplir dans la cure de cette maladie; la premiere est de diviser l'humeur arrêtée qui fait la tumeur; la seconde de pro-

curer un cours libre aux liqueurs qui l'environnent ; on abandonne la première indication, parce qu'elle est presque toujours suivie de fâcheux symptômes ; on s'attache uniquement à remplir la seconde, d'autant plus volontiers, qu'on ne se propose point de guerir entièrement cette maladie ; mais seulement de calmer les accidents qui l'accompagnent, par ce moyen on évite que la tumeur ne s'ulcere ; que si elle est déjà ulcerée, on modere les symptômes ; dans ces vûes on employe avec succès les humectans, les narcotiques, & les anodins ; on peut ordonner l'apozème suivant.

Prenez des racines d'*althæa*, de frai-
fier sauvage, & de *nymphaea*, de cha-
cune environ deux onces ; des feüil-
les des laitue, d'oseille & de pour-
pier, de chacune, demie poignée,
faites bouillir le tout dans une suffi-
sante quantité d'eau de fontaine, &
dans une livre de cette coulure, on
ajoutera deux onces de syrop de ca-
pillaire ou de *nymphaea* pour deux
apozèmes, dont l'un se prendra le

matin à jeun , & l'autre le soir en se mettant au lit , continuant pendant douze à quinze jours , lors que le malade passera des nuits inquietes , & sans dormir on pourra mettre à la dose de l'apozême du soir demie once de syrop de pavot blanc, si mieux on n'aime y dissoudre un grain ou un grain & demy de *laudanum*.

On peut ordonner les bains domestiques d'eau tiede pendant l'usage de ces apozêmes , pour passer ensuite au lait d'ânesse ; si mieux l'on n'aime ordonner celui de vache en soupe pour toute nourriture, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois avec succès. Tous ces remedes n'adoucisent pas seulement l'acrimonie des humeurs comme l'on croit vulgairement ; mais ils rendent les vaisseaux si souples & si flexibles , qu'ils se mettent par-là à l'abri de la dureté du cancer contre laquelle ils vont heurter.

Lors que le malade étant d'ailleurs bien constitué, le cancer se trouve mobile , on doit l'emporter avec le fer , quand même il seroit ulceré , accom-

pagné de fièvre, & de la maigreur du reste du corps, pourvu qu'il ne soit pas adhérent, & qu'il ait été produit par une cause extérieure; s'il se trouve dans un endroit où il ne puisse pas être emporté, on doit le consommer avec des escarotiques convenables; quand on ne peut employer aucun de ces secours, on se contente de couvrir la tumeur avec une lame de plomb couverte de mercure; si le cancer ulcéré se trouve dans un mauvais corps depuis fort long-temps, & qu'il serve comme d'égout, on ne doit point l'emporter, son extirpation seroit suivie des symptômes plus fâcheux que ne sont ceux du cancer. Lors qu'on a dessein de consommer les bords d'un ulcère chancreux, ou les petits cancers qu'on ne peut point emporter, l'escarotique suivant est très propre.

Prenez telle quantité qu'il vous plaira de bon orpiment ou realgar, autrement appelé arsenic jaune, réduisez-le en poudre très-fine, dissolvez-le dans une suffisante quantité de liqueur de tartre & de nitre fixe, qui

n'est autre chose que de l'eau empreinte de tartre, & du nitre qu'on a brûlez ensemble dans un creuset, en y approchant un charbon ardent; sur cette dissolution d'arsenic jaune, versez goutte à goutte de la liqueur de saturne; il se fait d'abord un précipité que vous laverez plusieurs fois dans de l'eau commune: faites ensuite bruler sept à huit fois de l'esprit de vin par-dessus, dans le dernier esprit de vin qu'on brule par-dessus ce précipité, il faut y avoir dissout un peu de *laudanum*, vous aurez par cette préparation une poudre escarotique qui est très propre à consommer les chairs calleuses des ulcères chancreux en saupoudrant les bords, lesquels étant entièrement consumez, on traitera la playe comme une playe ordinaire avec le simple digestif, ou le baume d'arceus. J'ai guéri par cette méthode un cancer qu'un Habitant de Montpellier nommé Lafond, portoit sur le nez depuis sept ans.

On se sert avec succès dans les can-

cers commençans du sable de la mer bien sec & échauffé par l'ardeur du soleil; on l'applique sur la tumeur, & on le change plusieurs fois; ce sable a emporté & dissout plusieurs fois beaucoup de cancers, surtout de ceux qui surviennent aux mammelles, comme il a été dit au Chapitre précédent en parlant du schirre.

Le malade doit se nourrir d'aliments doux, tels que sont les crêmes de ris, de gruau & d'orge; les boüillons d'écrevisses sont aussi fort bons dans cette maladie, lors qu'ils ne donnent pas beaucoup de mouvement au sang.

CHAPITRE SEPTIEME.

Des Ecouelles.

LEs Ecouelles sont des tumeurs froides, dures & flottantes, qui résistent au tact, quoi qu'elles attaquent ordinairement les endroits glanduleux, & principalement les glandes du cou, elles ne laissent pas souvent de saisir les parties charnues des muscles, & la substance des os, surtout aux jointures.

On distingue quatre sortes d'écrouelles, les simples, les malignes, les ulcérées & les chancreuses. 1^o. On les appelle écrouelles simples lors que la tumeur est froide, dure, rénitente, flottante, & qu'elle est superficielle, la peau qui la couvre n'ayant point changé de couleur, de sorte qu'on ne la connoît qu'en la touchant; ces écrouelles simples sont appellées schirreuses, parce qu'il n'y a point de douleur. 2^o. Si la tumeur venant à se gonfler, se rend douloureuse & sensible, que la peau devienne rouge, pour lors on appelle les écrouelles malignes. 3^o. Si la matière mise en mouvement, brise le tissu de la peau, & s'il s'écoule de la partie une sérosité, une sanie, ou quelque autre humeur, on les appelle alors écrouelles ulcérées. 4^o. Lors que les écrouelles étant ulcérées les bords deviennent calleux, renversez, & extrêmement douloureux, que l'ulcere laisse suinter quelque humeur, on les nomme écrouelles chancreuses.

La grossiereté & l'épaississement de la lymphe donne origine à cette fâcheuse maladie, en ce que remplissant

trop les vaisseaux lymphatiques, elle les porte au-delà de leur tension naturelle; ceux-cy ne reprennent leur ressort qu'avec peine, ou point du tout; ainsi la lymphe étant privée de la force qui la fait rouler, est obligée de croupir dans les vaisseaux, de s'y arrêter, & de s'endurcir par le long séjour qu'elle y fait: or la lymphe ne sçauroit croupir long-temps dans un endroit, que les parties les plus fines ne s'évaporent, & qu'exposées aux coups des parties voisines, les parties restantes ne s'approchent, & que ces parties grossières ne se touchent par de plus grandes surfaces; c'est ainsi qu'elle s'endurcit pour former cette tumeur que nous appellons écrouelleuse.

La lymphe peut devenir grossière par plusieurs causes: les eaux bourbeuses, marécageuses, crues & nébuleuses la rendent propre à s'endurcir dans les glandes, & à former par-là les écrouelles, comme on remarque dans ceux qui habitent les endroits marécageux & froids des Alpes: l'usage des fruits verts & des alimens grossiers font la même chose. Les enfans qui

tendent des nourrices enceintes sont souvent attaquez de cette maladie ; parce que la lymphe qui résulte de leur lait étant fort grossière, elle s'arrête & s'endurcit facilement dans les glandes pour produire les écouelles. Enfin tout ce qui peut donner de la consistance à la lymphe & en retarder la circulation, doit être regardé comme une cause éloignée de cette maladie.

Les écouelles reconnoissent fort souvent pour cause un virus vérolique : on observe que les enfans dont les parens ont été infectez de ce venin, sont sujets aux écouelles ; ou si leurs enfans n'en sont pas attaquez, elles se manifestent chez leurs descendans ; c'est sans doute parce que le virus vérolique qui n'est pas assez débarrassé dans les premiers, se développe dans la suite.

Pour peu qu'on veuille se rappeler ce que nous avons dit dans le Chapitre précédent, il est aisé de rendre raison des symptômes qui accompagnent ces tumeurs. La lymphe grossière s'arrête, & s'extravase peu à peu dans le milieu

de la tumeur; celle des environs ayant par-là son cours interrompu, est obligée de croupir & de soulever insensiblement la partie. Cette tumeur est froide, parce que la lymphe y est sans mouvement, & que les vaisseaux lymphatiques où elle a pris son origine, n'ont pas beaucoup d'adhérence avec les parties voisines: elle est fort superficielle, parce que dans les commencemens ce ne sont que des vaisseaux lymphatiques engorgez d'humeurs un peu plus que dans l'état naturel; la peau ne change pas d'abord de couleur, les vaisseaux qui l'arrosent n'étant presque pas comprimés, donnent un libre passage aux liqueurs qu'ils charrient, au lieu qu'une plus grande quantité de lymphe venant à s'arrêter, la tumeur devient sensible, gonfle la partie, & donne par-là occasion à la peau de devenir rouge, les liqueurs n'ayant pas leurs cours aussi libre que dans leur commencement. La tumeur n'a pû occuper un plus grand espace, que l'oscillation des nerfs voisins ne soit dérangée, lesquels faisant effort contre la tumeur, reviennent sur eux-mêmes,

mêmes, & communiquent leur mouvement irrégulier jusqu'au cerveau, & c'est par-là qu'ils avertissent l'ame de la fâcheuse impression que ce corps dur fait sur le reste de la machine.

Lorsque les vaisseaux qui environnent la tumeur, viennent à redoubler leurs oscillations, ils rencontrent des obstacles presque insurmontables, contre lesquels leurs fibres souffrent de si fortes divulsions, qu'elles se séparent peu à peu, de maniere que tout le vaisseau acheve de se rompre, & laisse écouler l'humeur qu'il contient, celle-cy est semblable à de la sanie, lors que quelque petit vaisseau sanguin se trouve avoir été rompu, & lors que l'humeur qui suinte des bords de l'ulcere est onctueuse & fort épaisse, si elle ne s'écoule pas toute par la supuration, elle rend les bords de l'ulcere calleux, en séjournant dans leur tissu.

Quoique les écouelles attaquent principalement les glandes du cou, elles ne laissent pas d'attaquer assez souvent les parties charnues des bras, des jambes, & toute autre partie, parce que les vaisseaux lymphatiques qui

242. *Dissert. médecin. & chirurg.*
sont plus gênez dans le corps des glandes, se trouvent répandus partout; cette maladie commence aussi fort souvent par attaquer les os, & de-là elle se transmet aux parties voisines.

Diagnostic.

Les écouvelles ont differens signes selon les differents degrez où elles se trouvent: les simples ne soulevent pas considerablement la peau, & n'en changent pas la couleur; on ne les connoît qu'en les touchant, on trouve des glandes dures, renitentes, flottantes, & sans douleur. On connoît les écouvelles abcedées, en ce que la tumeur, de dure qu'elle étoit, devient molasse; les écouvelles malignes se manifestent par la grosseur de la tumeur, par la douleur qu'on y ressent, & la rougeur qu'on y remarque; l'ouverture de la tumeur & la matiere qui s'en découle font connoître qu'elles sont ulcerées, la dureté & la douleur des bords de l'ulcere, caracterisent les écouvelles ulcerées & chancreuses.

Pour sçavoir si les écouvelles dépendent du vice des parents & de la mau-

maise constitution des humeurs, d'un mauvais lait, ou de la mauvaise maniere de vivre, il faut interroger là-dessus les malades & les assistans.

Prognostic.

Les écouelles en général sont des tumeurs très fâcheuses & difficiles à guerir, elles le sont cependant plus ou moins, suivant leur different état, la cause qui les produit, & les parties qu'elles attaquent. Les écouelles simples & commençantes se peuvent guerir ou par les résolutifs, ou en emportant la partie scrophuleuse; les écouelles abcedées se guérissent après que la supuration a consommé toute la partie endurcie; les écouelles malignes ne sont plus fâcheuses que par rapport à leurs differents symptômes; les écouelles ulcerées sont toujours très difficiles à guerir, surtout lors qu'elles deviennent fistuleuses; les écouelles chancreuses sont d'une guerison très équivoque, celles qui sont heréditaires ou dépendantes d'un vice des humeurs, ne peuvent se déraciner qu'avec beaucoup de peine; & souvent

après qu'on les a guéries dans un endroit, elles se manifestent bien-tôt dans un autre; celles qui dépendent simplement d'une mauvaise maniere de vivre, ou de la mauvaise qualité de l'air que le malade respire, guérissent plus facilement; on ne sçauroit guérir les écouelles intérieures, comme celles du mezentere, parce qu'on n'y peut porter directement aucun remede; celles qui surviennent aux glandes du cou sont d'autant plus fâcheuses, qu'elles peuvent quelquefois comprimer la trachée-artère, ou l'œsophage, & gêner la respiration & la déglutition; celles qui arrivent près de gros vaisseaux qui sont couchez sur les tendons qui se trouvent immédiatement sur des os, ou sur les articulations, sont très peu soumises aux remedes.

Curation.

Les écouelles exigent différentes curationes suivant les différents degrez où elles se trouvent. Dans leur commencement on doit mettre en usage les remedes intérieurs & extérieurs: Parmi les premiers on choisit ceux qui

sont capables de donner de la fluidité aux humeurs ; c'est dans cette vue qu'on peut faire prendre au malade pendant quelques jours les bouillons suivans.

Prenez des racines de *bruscus* d'asperge & de chicorée sauvage, de chacune demie once, des feuilles de chicorée, de Pimpernelle, de polित्रic, de chacune demie poignée ; faites bouillir le tout avec un morceau de veau ou de mouton pour une prise de bouillon qu'on prendra pendant dix à douze jours.

On ordonne dans la même intention le purgatif suivant qu'on réitère selon le besoin.

Prenez des feuilles de chicorée, d'aigremoine, de cresson d'eau, de chacune demie poignée, d'épitime une pincée ; faites-les bouillir dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & dans six onces de la colature, mettez deux gros de senné, & un gros de crème de tartre en infusion pendant toute la nuit, le lendemain

246 *Dissert. médecin. & chirurg.*

on dissoudra dans l'expression une once & demie de manne, & quinze grains de poudre cornachine pour une potion purgative à prendre le matin à jeun, l'opiatte aperitive & purgative ordonnée dans le chapitre du schirre, & les antivénériens conviennent dans les différents cas des écouelles schirreuses & véroliques.

Parmi les remèdes extérieurs on doit choisir les résolutifs; on applique avec succès l'emplâtre fait avec le grand drachilon gommé, & de mucilage parties égales, avec autant de mercure crud éteint avec la salive: Plusieurs recommandent l'huile commune dans laquelle on met un lézard tout vif, exposant ensuite cette huile sur un petit feu, jusqu'à ce que le lézard soit mort, cette huile doit s'appliquer tiède sur la tumeur; on y applique aussi la décoction de la Plante appelée *rhuta muraria*, il ne faut pas ouvrir les écouelles dès qu'elles sont abcedées, on doit attendre que toute la partie dure & schirreuse soit entièrement consom-

mée par la supuration, on ouvre pour lors l'abcès, on vuide le pus, & on emporte toute la glande par le fer, ou par les escarotiques, on pense ensuite l'ulcere simplement comme une playe ordinaire.

Les écouelles ulcerées qui ne sont pas attachées à quelque partie considérable, peuvent être consumées & emportées; mais lors qu'elles attaquent les glandes attachées à la trachée-artère, qu'elles se trouvent sur des tendons, ou qu'elles ont gagné quelques articulations, on doit se contenter d'une cure palliative; on ne peut pas guerir celles qui commencent par la substance de l'os sans en emporter la carie: on est même obligé quelquefois d'emporter l'os entier, lors qu'il se trouve tout abreuvé de l'humeur écouelleuse, & hors d'état de faire ses fonctions.

CHAPITRE HUITIÈME.

du Charbon.

LE Charbon est une tumeur dure & douloureuse, accompagnée toujours d'une ou de plusieurs petites ves-

fies, sous lesquelles la peau se trouve gangrenée & sphacelée.

La gangrene qui survient à une petite partie de la peau est la cause prochaine de cette tumeur, les humeurs ne trouvant point leur cours libre dans la partie gangrenée, sont obligées de s'y arrêter, & d'y croupir; & comme il en arrive toujours de nouvelles, la partie s'en remplit peu à peu, de manière qu'elle est obligée de se gonfler, & de produire la tumeur.

Cette gangrene, comme toutes celles qui surviennent à l'habitude du corps, vient de ce que le cours des humeurs est intercepté dans quelques parties, ce qui peut dépendre de leur épaisissement, ou de leur grossièreté, ou du dérangement des vaisseaux.

La tumeur est dure, parce que les liqueurs ramassées dans les vaisseaux qui environnent le point gangrené les tendent extrêmement; la chaleur dont cette tumeur est accompagnée faisant raréfier le corps muqueux de la peau, produit les vessies qu'on y remarque; & cette chaleur est une suite de la grande agitation des liqueurs qui sont arrêtées.

Entre les causes éloignées du charbon, on doit reconnoître toutes celles qui peuvent produire la gangrene dans quelque point de la peau, ces causes sont interieures ou exterieures; les interieures se raportent au sang, qui, ne circulant pas librement, oblige les vaisseaux à se rompre, comme nous l'expliquerons plus au long en parlant de la gangrene; c'est ce qu'on voit arriver dans les fièvres malignes, dans la peste & dans d'autres maladies de cette espece; entre les causes exterieures, celles-cy sont les plus ordinaires; la morsure des animaux venimeux, l'usage des mauvais aliments, un air infecté, un trop long usage des mêmes linges sales, & d'autres semblables.

Les anciens croyoient, & quelques modernes se persuadent encore qu'un venin particulier est toujours la cause prochaine du charbon; ce venin, disent-ils, s'insinuant dans le corps, parcourt bien-tôt toutes les parties; & si on n'en arrêtoit l'action par des cardiaques qu'on nomme contre-venins; il ne manqueroit pas de produire tous les symptômes qui accompagnent or-

dinairement cette tumeur. Le Peuple est encor imbu de ce préjugé à un tel point, qu'on ne peut pas souffrir qu'on saigne une personne attaquée du charbon; & la raison qu'ils en donnent est, qu'ils prétendent que la saignée fait rentrer le venin dans le corps; une expérience journaliere nous persuade du contraire; nous n'avons pas besoin de recourir au venin pour rendre raison de tous les symptômes du charbon, la circulation empêchée dans un seul point de la peau est une cause plus simple & plus ordinaire, & suffisante pour produire tous ces effets.

Diagnostic.

On connoît assez facilement le charbon par la seule inspection de la tumeur; on y observe une douleur très-vive, des points noirs gangrenez, & sans sentiment, au-dessous d'une ou de plusieurs vessies; on connoît les causes par ce qui a précédé, & par la relation du malade, s'il est une suite de quelque maladie; il est facile de le connoître par la maladie qui l'a précédé, ou qui subsiste encore.

On connoît que le charbon est pestilentiel, par le grand nombre de personnes qui en sont attaquées en même-temps, & dans le même pays, & dont la plupart périssent.

Prognostic.

Le charbon en général est une tumeur très mauvaise, elle fait un si grand progrès en peu de temps, que si on n'y remédie au commencement, elle enleve bien-tôt le malade, elle est cependant plus ou moins dangereuse, selon sa grandeur, les causes qui la produisent, & la partie qu'elle attaque, 1^o. Un charbon qui occupe un grand espace est plus dangereux que celui qui n'en occupe qu'un petit, la raison en est évidente, c'est que l'engorgement est plus grand. 2^o. Le charbon qui vient à la poitrine, au cou & à la face, est plus dangereux que celui qui attaque les extrémités, par rapport à la poitrine, il empêche le jeu des muscles dont cette partie est garnie, leurs fibres trop tendues perdent leur ressort, & par conséquent le principe de leur mouvement; quant à celui qui

survient au cou, il est dangereux en-
tant qu'il comprime la trachée-artère;
ainsi il empêche que l'air n'ait son en-
trée libre dans le poulmon: il peut
aussi comprimer les vaisseaux voisins,
& par-là empêcher que le sang ne soit
porté librement au cerveau, & qu'il
n'en revienne que difficilement; nous
avons dit aussi qu'il étoit très dange-
reux à la face, & c'est à cause de la sen-
sibilité de cette partie, puisqu'elle a
beaucoup de nerfs qui sont près de
leur origine; nous avons dit au con-
traire que le charbon qui survient aux
extrémités n'a pas de si fâcheuses sui-
tes, ces parties ne servant à aucune
fonction absolument nécessaire à la
vie, & n'étant pas douées d'un senti-
ment si exquis, par la même raison que
le charbon qui attaque les parties ten-
dineuses & nerveuses, est plus fâcheux
que celui qui arrive aux parties char-
nues, & simplement musculieuses; le
charbon qui survient aux yeux est tou-
jours funeste à la vue, parce qu'on est
toujours obligé de couper & d'empor-
ter la partie gangrenée, ce qui ne peut
se faire sans détruire absolument l'a-

ction de cet organe; d'ailleurs les grandes douleurs qu'on ressent dans cette partie, à cause de la grande sensibilité, enlèvent le plus souvent le malade à cause de la fièvre qu'elles allument, & des fâcheux symptômes qu'elles traînent après elles. 30. Le charbon qui dépend d'une cause extérieure, n'est pas si fâcheux que celui qui dépend d'une cause intérieure; celui qui arrive au commencement des fièvres malignes est plus à craindre que celui qui vient sur la fin; celui-cy est critique, le premier au contraire fait connoître les mauvaises dispositions de la masse du sang & des humeurs.

Curation.

L'indication qu'on a à remplir dans la curation du charbon est, d'emporter & de séparer d'abord la partie mortifiée des chairs vives, & de rétablir une libre circulation des humeurs dans les parties d'alentour, qui sont tuméfiées & engorgées de sang; dans cette intention on doit appliquer la pierre à cauterer sur la partie gangrenée pour la brûler & la faire tomber en la cauteri-

fant : quand on n'a pas la pierre à cautere ordinaire, on en peut faire une sur le champ, en prenant parties égales de savon, & de chaux vive qu'on mêle intimement ensemble, & qu'on applique sur le point gangrené, on peut aussi se servir du beurre d'antimoine, l'huile de vitriol & le feu ne sont pas si bons, & on ne doit les employer que dans une grande nécessité : car resserrant trop l'orifice des vaisseaux à mesure qu'ils les brûlent, ils empêchent la suppuration, & font par-là un obstacle à la guérison de la tumeur, le point gangrené étant rongé, & l'escarre étant fermée, on le fait tomber par le digestif ordinaire, & on panse ensuite la playe avec le même onguent.

Comme la tumeur est considérable, & qu'elle se gangreneroit bien-tôt si on n'y remédioit; on doit d'abord faire plusieurs scarifications sur la tumeur, tant pour dégorger le sang de la partie, que pour donner lieu aux topiques spiritueux qu'on y employe, de pénétrer plus avant, tels que sont l'esprit de vin camphré, & d'autres de cette nature; on ne doit pas négliger les saignées

Dans la curation de cette tumeur, elles diminuent la quantité du sang dans la partie, en le derivant & le faisant passer ailleurs; on ne doit pas négliger aussi de donner interieurement les cardiaques, les alexipharmiques & les sudorifiques; c'est dans cette intention qu'on ordonne les remedes suivants, l'eau theriacale camphrée, la poudre, l'esprit, & le sel de vipere, la theriaque, la confection d'alkermes, & le sel de charbon benit, sous les formules suivantes.

Prenez des eaux de scorsonaire, de chardon benit, & de melisse, de chacune deux onces; de l'eau-de-vie camphrée demie once, de l'eau theriacale un gros, de la poudre de vipere demi gros, du syrop d'alkermes demie once: Faites de tout cela une potion à prendre sur le champ.

Prenez de l'eau de scabieuse & de chardon benit, de chacune trois onces, du sel de chardon benit, vingt grains; de la confection d'hyacinthe, demi gros; du bezoard mineral, dix grains; du syrop de limons,

256 *Dissert. médecin. & chirurg.*
demie once , pour une potion cor-
diale.

Tous ces remèdes n'agissent pas com-
me le prétendent les anciens en com-
battant le venin , mais ils animent le
sang , lui redonnent sa première flui-
dité , & le font passer plus librement
au travers de la partie malade.

CHAPITRE NEUVIÈME.

De la Gangrene & du Sphacele.

LE sphacele est une suite de la gan-
grene, ou plutôt il en constitue le
dernier degré ; ainsi pour en avoir une
connoissance exacte , il est nécessaire
de donner dans le même chapitre une
description de ces deux maladies.

La gangrene est un commencement
de mortification , & corruption des
parties molles du corps humain , avec
une diminution de sentiment , & un
changement notable de la couleur de
la peau : Le sphacele est une corruption
entière des mêmes parties molles , avec
une privation totale du sentiment , ac-
compagnée de lividité & de noirceur

de la peau, d'où il s'écoule une sanie puante; sur la fin ces mêmes parties sont si relâchées, que les fibres se déchirent en les touchant, & il s'en élève une puanteur cadavereuse.

Comme la bonne constitution des parties animées ne consiste que dans un juste rapport, qui se trouve entre les fluides & les solides, par le moyen duquel les humeurs circulent librement dans leurs vaisseaux; si ce rapport & cet équilibre viennent à être considérablement diminuez, ou à être entièrement détruits dans quelques parties du corps, il arrive que ces mêmes humeurs ne circulent que lentement, ou point du tout, mais comme les humeurs ne sçauroient croupir sans se corrompre, ni se corrompre sans communiquer leurs mauvaises qualitez aux parties solides qui les environnent; celles-cy se pourrissent, se gâtent, & enfin deviennent gangrenées; que si la morrification est entière, le sphacele se déclare nécessairement.

Pour rendre raison de tous les symptômes qui accompagnent cette maladie, il suffira de remarquer en premier

lieu que les parties solides ne peuvent se pourrir & se mortifier, sans que les nerfs qui entrent dans leur composition, ne perdent leur tension, ce qui les rend capables d'être ébranlez, & de communiquer leur ébranlement jusqu'au cerveau; ainsi la partie gangrenée & sphacelée doit être privée de sentiment, ou n'en avoir que peu.

2°. Le sang ne sçauroit croupir dans une partie sans perdre de son mouvement intestin, les globules s'affaissant & laissant de grands interstices, absorbent les rayons de la lumière, d'où vient le changement de couleur, la lividité, la noirceur; ce changement de couleur dépend aussi du nouvel arrangement que les parties insensibles de la peau prennent quand leur tissu se déchire par la gangrene & par le sphacèle.

3°. Il s'en écoule une sanie puante qui n'est autre chose qu'un sang corrompu.

4°. La grande mollesse des fibres qui se déchirent par le seul atouchement, dépend de leur relâchement occasionné par le sang qui y a croupi; un solide ne peut être pénétré par un liquide, que celui-cy en se

faisant jour au travers de la tiffure, n'en agrandisse les pores, & les pores rendus plus grands donnent entrée à une plus grande quantité de liqueur, qui en augmentant le diametre, acheve d'en détruire le tissu, de sorte que ces mêmes parties cedent & se dechirent par la moindre impression des corps étrangers, en quoi consiste la moleffe.

Les causes éloignées de cette maladie sont toutes celles qui peuvent causer quelque dérangement dans les humeurs, ou dans les vaisseaux, en leur ôtant le rapport & l'équilibre qui doit être naturellement entr'eux, ces causes sont interieures ou exterieures; parmi les interieures on compte, 1°. Le relâchement des nerfs, la force sistaltique des vaisseaux, par le moyen de laquelle les humeurs circulent, dépend en partie de la roideur des membranes nerveuses; ainsi dès que les nerfs viennent à être trop relâchez, les vaisseaux manquant de force, le sang croupit, d'où vient la gangrene; c'est ce qu'on voit souvent arriver dans les parties paralitiques. 2°. Une serosité épanchée dans le tissu de quelque partie so-

lède peut causer la gangrene, lors que cette serosité abreuvant trop la peau, la relâche, & la fait crever; la gangrene arrive aussi lors qu'on est assez imprudent pour scarifier mal-à-propos une partie œdemateuse. 3°. Un sang trop abondant qui ne peut se décharger de ses humeurs par des couloirs trop gonflés, déchire ses propres vaisseaux, & en croupissant il peut produire la gangrene. 4°. Lors qu'une même partie reste long-temps comprimée, elle se gangrene par la déchireure des vaisseaux sanguins, comme il arrive dans les longues maladies où les fesses & le dos se gangrenent, parce que le malade a été obligé de rester long-temps couché sur ces parties, dont les vaisseaux ont été si long-temps & si fort comprimés, que le cours du sang s'y est enfin arrêté.

Parmi les causes extérieures de la gangrene, on peut alléguer les tumeurs phlegmoneuses ou érésipélateuses qui dégénèrent en gangrene & en sphacèle par des répercussifs mal appliquez, ou par un trop long usage des anodins qui font séjourner le sang, de manière

qu'il tend & engorge si fort les propres vaisseaux, qu'il ne peut plus rouler, ni dans le tissu de la tumeur, ni aux environs, ainsi toute la partie se relâche & se mortifie. 2°. Des contusions négligées peuvent aussi produire la gangrene par la trop longue compression des vaisseaux qui intercepte le cours des liqueurs. 3°. La gangrene survient très souvent aux bords des playes qui deviennent flasques, & qui se relâchent par l'abondance des serositez lors que le cours des humeurs se trouve intercepté, & que les vaisseaux sont trop relâchez. 4°. Les hémorroïdes sèches, exterieures & extrêmement tuméfiées, restant trop long-temps dans un état violent, peuvent produire la gangrene en obligeant le sang de croupir dans les vaisseaux par la compression & les douleurs qu'elles causent. 5°. La gangrene survient aux mains, aux pieds & aux autres parties du corps, quand après avoir resté trop long-temps exposé à un grand froid, qu'on a marché dans la neige ou dans la glace, & qu'on s'expose tout à coup à un grand feu, la raison en est que le sang

ayant perdu de son mouvement à la rencontre des corps froids, & l'oscillation des parties solides s'étant ralentie, un feu trop vif trouble le cours du sang, & l'oblige de croupir en déchirant ses vaisseaux, ce qui suffit pour produire la gangrene, lors que le déchirement est prompt & considerable.

Diagnostic.

La gangrene n'est pas difficile à connoître, elle se manifeste d'abord par le changement de couleur, & par le sentiment qui commence à diminuer, & à se perdre, le sphacele n'étant que la gangrene à son dernier degré, se connoît par la lividité de la partie, par la privation totale du sentiment, par la puanteur & l'odeur cadavereuse qui s'en élève, & par la mollesse de la partie qui se déchire & se sépare pour peu qu'on la touche.

Prognostic.

La gangrene est une maladie d'un succès très douteux, & le sphacele est absolument incurable; la gangrene est plus ou moins dangereuse, selon les

différentes parties qu'elle occupe, & la cause qui la produit, si elle ne fait que commencer, & qu'elle ne soit que dans les chairs sans avoir touché aux gros nerfs, ni aux vaisseaux sanguins considérables, elle est guérissable quand on la traite avec soin; celle qui arrive au visage, aux yeux, & aux parties tendineuses, est beaucoup plus fâcheuse que celle qui arrive aux parties charnues; la gangrene qui dépend d'une cause extérieure est moins dangereuse que celle qui a été produite par des causes intérieures; celle qui est la suite d'une paralysie est plus difficile à guérir que toute autre; celle qui dépend uniquement d'un grand froid est facile à guérir; & on peut éviter le sphacèle, pourveu qu'on ne l'expose pas au feu, & qu'on ne l'échauffe pas trop vite; la gangrene se change en sphacèle, lors que les parties ayant été exposées au grand froid, ont perdu tout leur mouvement, de manière que les solides sont devenus rigides, & la masse des liqueurs presque solide; si donc le feu vient à les mettre en action, il leur communique d'autant plus de mouve-

ment, que leur masse est plus grande ; de-là le liquide rencontrant le solide, heurte avec force contre les parois des vaisseaux, les rompt & les déchire ; ceux-cy étant à leur tour en grand mouvement, travaillent à se défunir, & achevent de détruire tout le tissu de la partie.

Curation.

Pour guerir la gangrene, & en empêcher le progrès, on doit avoir en vûe de procurer une libre circulation aux humeurs dans la partie gangrenée ; pour cela on doit d'abord y faire des scarifications plus ou moins profondes, suivant que la gangrene a plus ou moins pénétré ; les parties s'étant par ce moyen déchargées d'une portion du sang dont elles étoient engorgées, se trouvent alors plus libres, leurs vaisseaux ne sont pas si comprimez, ils donnent un passage plus facile au nouveau sang qui leur vient ; on doit ensuite baigner la partie avec l'eau-de-vie, l'esprit de vin camphré, ou avec la décoction des vulneraires faite dans le gros vin rouge, dans lequel on fait
aussi

aussi boüillir du scordium, de la petite centaurée, de l'absinthe, le thim, le romarin & autres Plantes aromatiques; on peut aussi au lieu de ces décoctions se servir de la teinture des gommés résolutives, tirées par l'esprit de vin: on applique sur la playe l'onguent egyptiac qu'on a saupoudré des gommés susdites; plusieurs Auteurs recommandent d'appliquer le beurre d'antimoine fondu dans toute la circonférence de la tumeur, pour séparer le vif d'avec le mort, & empêcher le progrès de la gangrene; à la place de ce beurre, il est mieux d'appliquer le cautere potentiel commun fait avec la lessive de savon; l'eau phagedénique ordinaire qui est une dissolution du sublimé corrosif dans l'eau de chaux, est préférable aux cauteres potentiels: on panse ensuite la playe comme les autres, avec le digestif ordinaire, auquel on peut ajouter les poudres de mirrhe & d'aloës, quelques-uns y appliquent le feu; mais cette méthode est dangereuse, parce que le feu cauterisant, & faisant resserrer les vaisseaux, empêche le cours des humeurs, & peut plutôt

par-là faire sphaceler la partie, que de la délivrer de la gangrene qui l'attaque : d'ailleurs la Chirurgie moderne, plus humaine que celle des anciens, a banni l'usage du feu actuel qui cause un effroy & une terrible horreur aux malades, & l'a relegué dans la Chirurgie des Orientaux & des Indiens, où la pratique en est commune ; c'est à peu près ce qui concerne la curation de la gangrene en général ; pour ce qui regarde le particulier, on doit prescrire différents autres remèdes, suivant les différentes causes qui la produisent ; si elle dépend d'un grand froid qu'on a souffert, quoi que la partie soit froide ou gelée, on ne doit pas l'exposer au feu ; on mettroit trop tôt en mouvement les parties déjà déchirées, & on acheveroit de les détruire ; on doit se contenter de couvrir la partie de linges chauds, & la tremper dans l'eau riede, ou l'envelopper du fumier chaud, pour empêcher que le sang ne se porte avec trop de rapidité dans la partie gangrenée, qu'il ne s'embourbe davantage, & ne la fasse changer en sphacele ; on ne doit échauffer la par-

tie que peu à peu par le moyen des linges, & donner interieurement les cardiaques tels que nous avons prescrits dans la cure du charbon ; on ne doit pas en venir aux scarifications profondes qu'on n'ait auparavant mis en usage les topiques les plus spiritueux, & les plus résolutifs ; il faut donner interieurement les cardiaques les plus forts qui sont en état d'animer le sang, & de briser les parties grossieres qui bouchent les vaisseaux ; si la gangrene se trouve à la face, il faut d'abord en empêcher le progrès par les scarifications, & le beurre d'antimoine appliqué aux environs de la tumeur, il la faut aussi scarifier ; si c'est à une playe, on peut emporter les bords gangrenez, on ne doit point attendre de guérison dans le sphacele ; il faut au plutôt séparer des parties saines la partie qui en est attaquée, anticipant dans la partie vive & sensible ; si l'on ne peut pas couper toute la partie morte, il faut y appliquer le feu, comme le pratiquent quelques Auteurs, parce que pour peu qu'il reste de la partie sphacelée dans la partie saine, elle gâte bien-tôt l'autre,

on est toujours dans la nécessité de couper dans la partie qui est au-dessus; ainsi lors que le pied se trouve spacelé, il faut couper la jambe à sa partie supérieure, parce que ce qu'on pourroit en conserver seroit plus à charge qu'utile au malade; si c'est la main, il faut couper un peu au-dessus de l'articulation du poignet, par la raison contraire, & ainsi des autres cas.

CHAPITRE DIXIÈME.

Du Panaris.

LE panaris est une tumeur qui vient à l'extrémité du doigt, immédiatement sous l'ongle, il est placé quelquefois à sa racine, d'autrefois à son extrémité, s'étendant bien souvent sur toute la main, & occupant d'autres fois tout le bras, avec une douleur si violente, qu'il en arrive souvent des défaillances, des syncopes, des convulsions, & d'autres symptômes très fâcheux.

La cause prochaine de cette tumeur est un sang ou une lymphe extravazé

entre l'ongle & la phalange, comme ces deux corps sont solides, ils résistent fortement à la liqueur qui croupit; celle-cy augmentant en volume, tend & souleve l'ongle qui est la partie la plus mobile, & en même-temps elle comprime & irrite les tendons du muscle extenseur qui s'inserent jusqu'à l'extrémité des doigts, & comme ces parties sont tissues d'une infinité de nerfs, ceux-cy ayant leurs oscillations naturelles interceptées, leur mouvement se déränge & devient irrégulier; de-là viennent les douleurs insupportables, les nerfs étant obligez de se roidir, resserrent les vaisseaux sanguins qui sont déjà fort comprimez par le sang extravasé, ce qui acheve d'interrompre le cours du sang; le sang donc ne pouvant être repris par les veines à mesure qu'il est poussé par les arteres, croupit de plus en plus dans la partie; & la tumeur augmente si considerablement qu'elle gagne quelquefois la main, & monte jusqu'au bras; les syncopes & les convulsions qui surviennent quelquefois au panaris sont une suite des grandes douleurs, surtout lors

que l'abcès est situé dans la gaine des tendons fléchisseurs des doigts, ou sur le périoste, ou bien entre le périoste & l'os: car quoi que le terme de panaris, par rapport à son étimologie, signifie une tumeur située aux environs de l'ongle, elle se trouve néanmoins souvent placée en d'autres endroits.

S'il arrive que le sang soit si fort extravasé dans quelque point de la tumeur, que les parties solides se déchirent, se brisent & se gangrenent, le panaris devient charboneux, & cette gangrene fait de si grands progrès, qu'elle gagneroit bien-tôt le bras, & s'étendroît plus loin, si on n'emportoît la partie affectée; c'est ce que *Fabricius Hildanus* dit avoir remarqué plusieurs fois dans différents panaris, où il se formoit des vessies comme aux charbons, au-dessus desquelles il y avoit un point noir, livide & gangrené, d'où il paroît qu'il y a deux sortes de panaris; l'un, qu'on peut appeller panaris simple, parce que la tumeur ne s'étend pas au-delà du doigt, & qu'elle n'est pas accompagnée de si fâcheux symptômes; & l'autre qu'on peut ap-

peller panaris malin ou charboneux, dans lequel la tumeur est considérable, la douleur excessive & insupportable, le milieu de la tumeur noir, livide, & souvent gangrené, la main est extrêmement enflée & enflammée, le bras se trouve souvent gonflé; ce panaris est accompagné des plus terribles symptômes, les liqueurs plus ou moins extravasées & plus ou moins malignes, produisent ces deux especes de tumeurs.

Les liqueurs trop abondantes peuvent causer le panaris, si leur cours vient à être interrompu dans le doigt, des épines, des éguilles & d'autres corps de cette espece qui se placent à l'extrémité du doigt, sont très souvent la cause du panaris, parce que ces sortes de corps dérangent le cours des liqueurs.

Diagnostic.

Le panaris est facile à connoître sur ce que nous en avons dit, d'où il est aisé de distinguer le simple du malin ou du charboneux; on connoît quelle en est la cause par la relation & le temperament du malade.

Prognostic.

Le panaris en général est une tumeur très-fâcheuse , à raison de la grande douleur qui l'accompagne ordinairement, des syncopes & des convulsions qui peuvent enlever le malade ; d'ailleurs elle ne se résout que très difficilement , à cause de la profondeur des vaisseaux qui se trouvent couverts de graisse , & du tissu de la partie qui est extrêmement serré , & peu capable d'extension ; le simple n'est pas si fâcheux que le malin, celui-ci a presque toujours de mauvaises suites ; le panaris qui dépend d'une cause intérieure est plus fâcheux & plus difficile à guérir que celui qui dépend d'une cause extérieure ; dans l'un il faut corriger le vice des humeurs , & dans l'autre on ne s'attache qu'à guérir la partie malade.

Curation.

Les anciens croyoient que le panaris étoit produit par un ver qui rongeoit & déchiroit la partie ; dans cette vûe ils ont proposé différents remèdes

singuliers: Riviere dans la Centurie 4^e,
Observat. 63, ordonne de mettre le
doigt dans l'oreille d'un chat pour at-
tirer le ver: Il dit en avoit fait l'expé-
rience au sujet d'une fille qui n'avoit
pas dormi depuis quatre jours à l'oc-
casion d'un panaris dont elle fut soula-
gée, parce, dit-il, que l'oreille du chat
attiroit le ver: n'est-il pas plus naturel
de penser que la douce chaleur natu-
relle de l'oreille du chat donna de la
fluidité à l'humeur épanchée dans le
doigt, & la fit reprendre par ses vais-
seaux ouverts, mais il est encore plus
naturel de dire que ce plat raisonne-
ment de Riviere seroit un mauvais ga-
rand de son habileté, s'il ne s'étoit ren-
du recommandable par d'autres en-
droits; dans quel état que le panaris se
trouve, on ne doit point négliger les
rafraîchissants, les adoucissants & les
narcotiques, sans oublier la fréquente
saignée & les lavements; dans cette
vûe, on peut ordonner les remedes
suivants.

Prenez quatre amandes douces, des
graines de courge, de citrouilles &

274 *Dissert. médecin. & chirurg.*

de melon , de chacune un gros ; des graines de laitue & de pavot , de chacune demi gros : battez-les dans un mortier de pierre ou de marbre , en y ajoutant peu à peu de l'eau d'orge ; dans six onces de colature vous ajouterez une once de syrop de *nymphaea* , ou bien trois dragmes de syrop de pavot blanc pour une émulsion.

On peut se servir dans la même intention du Julep suivant.

Prenez des eaux d'orge & de pavot rouge , de chacune trois onces ; du sel de prunelle demi gros , du syrop violat une once , du syrop de pavot blanc demie once : mêlez le tout ensemble pour faire un juleph ; on peut aussi ordonner des lavements sous la formule suivante.

Prenez des feuilles des deux mauves , de violette & de laitue , de chacune une demie poignée ; des quatre semences froides , trois gros de chacune ; d'orge entier & des fleurs de *nymphaea* , de chacune une pincée :

Faites bouillir le tout avec une suffisante quantité d'eau de fontaine ; dans une livre de la colature , vous dissoudrez demie once de pulpe de casse récemment tirée.

Si la douleur est accompagnée de défaillance & de syncopes , les cardiaques doivent être mis en usage , tels à peu près que nous les avons proposés pour le charbon ; pour ce qui concerne les remèdes extérieurs , si le panaris est simple & dans son commencement , on peut tenter d'abord les résolutifs les plus forts , tels que sont l'esprit de vin camphré , le sel armoniac , & les différentes gommes résolutives qu'on peut mettre en usage l'espace d'un jour ; on ne doit gueres se servir des anodins , ou du moins ne pas y trop insister , de crainte qu'ils ne donnent occasion au sang de croupir trop longtemps dans la partie , si après l'espace d'un ou de deux jours , les résolutifs ne diminuent pas la tumeur , & que les symptômes subsistent toujours dans la même vigueur ; pour lors sans attendre que la tumeur soit venue à supuration :

on doit l'ouvrir par le côté du doigt ; crainte d'endommager les tendons , l'ouverture étant faite des deux côtés , même , s'il est nécessaire , on met dans la playe des forts résolutifs , tels que sont la theriaque vieille dissoute dans l'esprit de vin , & on panse ensuite cette ouverture comme une playe simple.

Si le panaris est malin , & qu'il ait fait de grands progrès , il ne faut pas tenter les résolutifs ; mais on doit d'abord ouvrir les côtés de la tumeur : on peut y appliquer des caustiques , prenant garde qu'ils n'endommagent pas les tendons , & panser ensuite la playe comme dans le panaris simple ; si la main , le bras , la jambe ou la cuisse se trouvent extrêmement tuméfiées ; on doit y appliquer par-dessus l'eau-de-vie , dans laquelle on aura fait dissoudre du sel armoniac , l'esprit de vin camphré , & la décoction des plantes aromatiques conviennent aussi ; si on a sujet d'apprehender la gangrene dans ces parties , on doit y faire plusieurs scarifications , tant pour tirer une partie du sang , que pour faire pénétrer les remèdes spiritueux , & donner du mou-

vement à celui qui reste, si le tendon est déchiré, que l'os soit à découvert & carié, on doit emporter la phalange, de même qu'il faudroit emporter la main, si la grangrene s'étoit emparée de cette partie.

CHAPITRE ONZIÈME.

De la Galle.

LA galle est une maladie de la peau qui consiste en un nombre presque innombrable de petites tumeurs pustuleuses qui s'élevent sur la surface, la rendent inégale, & excitent une grande demangeaison.

On reconnoît deux especes de galle, la premiere est appelée galle milliaire, ou galle canine; ses pustules très petites se trouvent en grande quantité, elles ne sont recouvertes d'aucune croute, & il ne s'en écoule aucune humeur sensible: La seconde est appelée grosse galle encroutée, dans laquelle plusieurs pustules se trouvant jointes les unes aux autres, & recouvertes d'une même croute, forment des pustules

larges, qui tiennent de l'abcès, & sont recouvertes d'une croute, d'où il s'écoule sans cesse une matiere purulente qui produit la demangeaison ; on peut ajouter à ces deux especes de galle une troisiéme, que les anciens appelloient la lepre des grecs, & dont les nouveaux retiennent encor le nom, ce sont des tubercules charnues, ou des excroissances qui s'élèvent en differents endroits de la peau, elles sont produites par une lymphe grossiere, qui, séjournant long-temps dans les vaisseaux, les engorge, les tend, & produit ces especes de tumeurs ; l'épiderme qui se trouve sur les tumeurs, tombe souvent en forme d'écaille & se sépare de la peau, parce que la lymphe arrêtée & endurcie empêche que les vaisseaux qui vont à la surface ne puissent recevoir leur suc ; ceux-cy se déchirent, & l'épiderme se détache, le sentiment se perd assez souvent dans ces tubercules par la forte compression que la lymphe fait sur les nerfs ; ceux-cy ne peuvent pas être secouez ni ébranlez, c'est cette espece de galle que le vulgaire appelle l'adrerie.

La cause prochaine de la galle ne peut se déduire que du vice de l'insensible transpiration dont la matiere se trouvant amassée en trop grande quantité, ou se trouvant trop grossiere, séjourne dans ses propres vaisseaux, les tend, & comprime les vaisseaux sanguins d'alentour, les oblige à se rompre, & l'extravasation du sang en conséquence produit au commencement une tumeur phlegmoneuse; toutes les petites pustules de la galle sont dans leur commencement de petits phlegmons rouges & douloureux, qui se changent ensuite en pustules.

Les causes éloignées de la galle seront toutes celles qui pourront augmenter la quantité de l'insensible transpiration, en retarder l'excrétion, ou lui donner plus de consistance; telles sont une vie sédentaire & oisive, une trop grande quantité d'aliment, & une maniere de vivre trop grossiere après s'être nourri pendant long-temps de bons aliments; toutes ces causes augmentant le volume des humeurs, font que celles-cy trop abondantes ne traversent les petits vaisseaux de la peau

qu'avec peine, elles y croupissent & produisent la galle. 2^o. Le changement des saisons en est aussi une cause; nous voyons des gens qui ont constamment la galle au commencement du Printems ou de l'Eté, parce que dans ce temps la transpiration devient plus abondante, & se porte en trop grande quantité dans les vaisseaux excrétoires de la peau, y bouche le passage, & s'y arrête. 3^o. Les mauvais aliments & le linge sale en peuvent être la cause. 4^o. La galle se prend par contagion en couchant avec un galeux, ou bien en se revêtant de ses habits, & couchant dans ses draps, & cela parce que l'insensible transpiration des galeux se trouvant chargée de parties purulentes, lors qu'elle est élevée par la chaleur, & qu'elle est portée à la surface des corps sains, elle s'attache & s'unit facilement à ces corps par l'analogie qu'elle a avec la même humeur, ainsi vitiée & arrêtée; elle empêche le cours de l'insensible transpiration, la fait croupir, & produit la galle.

La grande demangeaison qu'on ressent dans la galle se déduit de ce que les

vaisseaux capillaires de la peau se trouvent gênés ; les nerfs n'ont pas leurs oscillations libres, ils se meuvent irrégulièrement , & communiquent leur ébranlement jusqu'au cerveau ; c'est aussi par la même raison , que lors qu'on se gratte , la douleur passe pour un temps, parce que comme en se frottant la peau , on ouvre davantage les vaisseaux ; l'humeur qui croupissoit s'évacue , & rien ne s'opposant à l'oscillation des nerfs , ils ne transmettent plus les mêmes ébranlements jusqu'au cerveau , d'où vient qu'on ne ressent plus ce même sentiment , qui , cependant augmente bien-tôt après , & fait ressentir une espèce de cuisson , parce qu'en ouvrant les vaisseaux , on a déterminé une plus grande quantité de matière de l'insensible transpiration dans la partie ; celle-cy s'arrête de nouveau , & cause une telle tension aux vaisseaux, que les nerfs ayant leurs oscillations plus dérangées qu'auparavant , causent un sentiment beaucoup plus fort , la cuisson vient souvent de ce qu'en se grattant , on met la peau à découvert en emportant les croutes ;

& cette peau se trouvant ensuite exposée aux injures de l'air, est irritée, & produit la cuisson qu'on sent après s'être gratté.

Diagnostic.

On connoît la galle en général par l'inégalité de la peau, que produisent une infinité de petites pustules; on connoît la galle canine ou miliaire par la petitesse des pustules, dont il ne s'écoule rien de sensible, & qui sont accompagnées d'une démangeaison excessive, elle attaque ordinairement tout le corps; on connoît aisément la grosse galle, on la distingue de la petite, en ce que les pustules en sont larges & couvertes d'une grosse croûte, qu'il en coule souvent une humeur qui croupe quelquefois, & qui fait que la peau se creuse sous la croûte; on connoît la lepre des Grecs ou l'éléphantiasis par des tubercules qui s'élèvent sur la peau, qui la rendent ridée, & raboteuse comme celle d'un Eléphant; la surpeau s'élève souvent de dessus ces tubercules comme des écailles de poissons; il arrive aussi quelquefois que le sentiment

se perd entierement dans les tubercules : on distingue la galle des dartres en ce que celles-cy ne viennent qu'en certains endroits du corps, & que la galle s'empare de toutes les parties.

Prognostic.

La galle n'est pas une maladie dangereuse, elle est fort incommode ; la canine est plus difficile à guerir que la grosse ; la galle qui arrive dans quelque saison de l'année periodiquement n'est pas dangereuse : au contraire, ce seroit une imprudence de vouloir d'abord la guerir ; celle qui arrive à la fin de grandes & longues maladies, comme après une fièvre maligne, ou ensuite d'une fièvre quarte est salutaire, & c'est pour lors une espece de crise ; la galle qui dépend d'une cause exterieure est très facile à guerir si le sujet est bien constitué, lors qu'on la néglige, elle peut dégénerer en lépre, qui est l'espece de la galle la plus fâcheuse, & la plus difficile à emporter, & souvent incurable.

Faisant la Médecine à Lyon en 1691, je fus appelé pour voir une

filles qui avoit la galle ; je la fis frotter avec des fleurs de souphre , la galle fut guérie par ces frictions ; & peu de tems après la galeuse devint hidropique : ayant donné en vain tous les remèdes qu'on a accoutumé d'employer dans pareilles occasions , je m'avisai de lui faire reprendre la galle , en la faisant coucher avec une galeuse : l'hydropisie disparut ; je voulus encore tenter d'emporter la galle par les fleurs de souphre ; la galle fut bientôt guérie , mais l'hydropisie se remontra de nouveau : je lui fis reprendre la galle pour emporter l'hydropisie , aimant mieux laisser la malade galeuse qu'hydropique. On reconnut dans la suite que cette galle étoit vérolique , & on la guérit sûrement par les frictions mercurielles. La raison pourquoi la galle étant emportée, l'hydropisie succédoit , c'est que la matiere qui faisoit la galle n'étant pas entièrement évacuée & étant retenue dans le sang , en augmentoit le volume , & remplissant trop les vaisseaux , faisoit séjourner le sang dans quelque partie , lequel par son séjour donnoit occasion à l'épan-

chement des eaux & produisoit l'hydropisie : la galle revenant , les vaisseaux n'étoient plus si engorgez , le sang reprenoit son cours ordinaire , ainsi l'hydropisie disparoissoit ; au lieu que lorsqu'on s'est servi des frictions mercurielles, on a brisé le venin vérolique , & on a vuidé peu à peu les matieres arrêtées , & le sang s'est trouvé entièrement déchargé.

Il m'arriva un autre cas singulier en 1716 dans l'Hôpital de Montpellier. Un Valet de cet Hôpital nommé la Gardelle , âgé d'environ dix-huit à vingt ans , avoit une grosse galle depuis quelque tems : on voulut le guérir par le souphre ; à peine la galle eut-elle disparu , que ce jeune homme fut attaqué d'une fièvre lente , d'une toux sèche , avec un crachement de pus , qui sont les symptômes d'une véritable phthisie. Le malade étoit presque à l'extrémité , lorsque je m'avisai de le faire coucher dans les draps d'un galeux ; à mesure que la galle revenoit , on voyoit diminuer tous les symptômes de la phthisie ; & la galle étant ressortie , le malade fut entièrement

délivré de cette fâcheuse maladie : on guérit ensuite la galle en prenant les précautions nécessaires, & le malade jouit actuellement d'une santé parfaite.

Pour rendre raison de ce cas singulier, il faut supposer que le pus de la galle rentrée ayant été mêlé avec le sang, avoit fait un dépôt sur les poumons, en s'alliant à l'humeur bronchiale ; celle-ci trop épaisse & trop abondante par cet alliage, avoit donné occasion au sang qui traverse les poumons d'y séjourner, d'y croupir & de s'y corrompre, pour produire tous les symptômes d'une véritable phthisie, qui se trouvoit entretenue par le pus dont le sang étoit surchargé : lorsque ce pus sortit par la peau au retour de la galle, les poumons en reçurent moins, ils se rétablirent peu à peu, & ainsi les symptômes de la phthisie disparurent.

Curation.

Comme il y a différentes espèces de galle, la curation doit être aussi différente. 1^o. Dans la lépre des Grecs on doit avoir deux vûes : l'une de donner

de la fluidité aux humeurs épaissies dans les tubercules ; & l'autre de ramolir les parties solides : pour cela il faut commencer par les purgatifs doux tels qu'est le suivant.

Prenez deux gros de fenné & un gros de rhubarbe coupée à petits morceaux ; faites les infuser dans une suffisante quantité d'eau de fontaine ; dans la colature de six onces , dissolvez une once & demie de manne , & une once de syrop de fleurs de pêcher , pour une potion à prendre le matin à jeun.

On doit ensuite mettre en usage les bains domestiques , les apéritifs tant en bouillons qu'en opiate , les bouillons d'écrevisse & ceux de vipere : on peut faire manger au malade des poulets nourris avec une pâte faite avec les viperes qu'on aura fait cuire avec de l'orge ; les eaux thermales tant extérieurement qu'intérieurement , conviennent aussi ; les frictions mercurielles & la panacée peuvent être mises en usage , ménagées à propos dans cette maladie comme dans la vérole ,

288 *Dissert. médecin. & chirurg.*
sans qu'on en doive craindre rien de
fâcheux.

Pour ce qui est des deux autres es-
peces de galle, dans l'une & dans l'au-
tre on doit d'abord faire une saignée
ou deux, & purger ensuite plusieurs
fois le malade, si le cas le requiert,
avec le mercure doux en bolus sous la
formule suivante.

Prenez demi-gros de mercure doux,
incorporez-le avec une suffisante
quantité de pulpe de casse, pour un
bolus qu'on prendra le matin à
jeun, avalant par-dessus une potion
telle qu'est la précédente.

On doit ensuite en venir aux re-
medes externes : lorsque dans la galle
canine la demangeaison est forte, on
peut frotter le corps avec l'huile de
ricin, pour diviser l'insensible trans-
piration, & la faire sortir : on se sert
aussi communément du souphre & de
ses différentes préparations, qu'on in-
corpore avec de la graisse ou du beur-
re, pour en faire un onguent dont on
se frote deux ou trois fois de suite :
pour corriger la mauvaise odeur de
cer

cer onguent, on y ajoute des fleurs de benjoin ou quelque autre aromate.

Pour la grosse galle je me fers avec succès du mache-fer réduit en poudre, incorporé avec de la salive, & appliqué sur la croûte; il divise la tiffure des croûtes & déterge l'ulcere: mais si les croûtes se trouvent si épaissies que le mache-fer ne puisse pas les diviser, on se sert de l'esprit de nitre qu'on incorpore avec de la graisse, observant de ne mettre qu'environ demi gros d'esprit de nitre sur chaque once de graisse qu'on applique sur la partie; si la galle étoit entretenue par un sang grossier, il faudroit donner les aperitifs; si au contraire elle dépendoit d'une autre constitution du sang, il faudroit recourir aux adoucissans, comme le lait, au lieu qu'il faut recourir aux frictions mercurielles, lors que la galle est verolique.

CHAPITRE DOUZIE'ME.

*Des Dartres, de la Lepre des Grecs, ou
impetigo, du Mal-mort, & de la
Lepre des Arabes ou Eléphantiasis.*

Oltre les différentes especes de galle que nous venons de rapporter, il s'en presente d'autres qui ne different des premières que du plus ou du moins; cependant comme elles ont reçu différents noms par les anciens, & qu'elles sont marquées par quelques signes particuliers; nous avons trouvé à propos de les rapporter ici en particulier.

La première est la dartre appelée en latin *herpes*, parce qu'elle gagne d'une partie à l'autre; cette especes de galle n'attaque jamais toute l'habitude du corps, elle n'arrive qu'à quelque partie seulement. Les dartres sont des tumeurs élevées à fleur de peau, couvertes de plusieurs petites vessies qui ne rendent pas la peau sensiblement raboteuse & inégale à la vue, comme la galle ordinaire, mais qu'on connoît uni-

sur les Dartres, la Lepre, &c. 291
quement par le tact ; on reconnoît de
deux sortes de dartres : La premiere est
appelée miliaire, dans laquelle il y a
une infinité de petites vessies couver-
tes de leurs croûtes : La seconde est ap-
pellée dartre rongeante ou encroûtée,
dans laquelle les petites vessies se trou-
vent recouvertes d'une seule croûte as-
sez large, avec une grande demangeai-
son ; cette croûte se trouve quelque-
fois rouge, lors qu'elle est formée par
du sang épanché hors de ses vaisseaux
sanguins capillaires qui ont été déchi-
rez, d'autres fois cette croûte est blan-
che lors qu'elle est formée par la lym-
phe, ou par une matiere purulente.

La lepre des Grecs que les Latins ap-
pellent *impetigo*, se manifeste par des
tubercules sur la surface de la peau
qui en conserve quelquefois la cou-
leur, & d'autres fois qui sont un peu
blanches, molles, flexibles, & sensi-
bles comme le reste de la peau.

Le mal-mort se presente par des
tubercules noirs & livides qui n'ont
aucun sentiment lors qu'on les
presse & qu'on les pique. La lepre des
Arabes que les anciens appelloient *ele-*

phantiasis, & qui est la véritable lepre, est principalement désignée par des tubercules durs, rénitens, douloureux & ulcerez, qui fournissent une sanie rongeante, qui rend une odeur cadavereuse & très puante.

Toutes les différentes especes de galles peuvent être rapportées aux quatre tumeurs en général; sçavoir, les dartres à l'érésipele, la galle ordinaire au phlegmon, l'*impetigo* au schirre, la lepre des Arabes au cancer; Le mal-mort doit tenir un milieu entre l'*impetigo* & le *lepra Arabum*; les dartres sont à fleur de peau, & ne sont point de tumeurs sensibles, de même que l'érésipele; la galle ordinaire rend la peau raboteuse & inégale par des tumeurs sensibles, comme le phlegmon; l'*impetigo* est une tumeur indolente comme le schirre; & enfin, la lepre des Arabes est douloureuse, dure & rénitente comme le cancer.

Comme le phlegmon & l'érésipele dégènerent souvent en schirre & en cancer, de même toutes ces especes de galle se succedent souvent les unes aux autres, lors que les dartres & la galle

sur les Dartres, la Lèpre, &c. 293
ordinaire ont resté trop long-temps
sans remède, la matiere qui les produi-
soit s'endurcit peu à peu, bouche les
vaisseaux, les tend, & produit les tu-
bercules qui s'endurcissant peu à peu
par la dissipation des parties les plus
subtiles de la lympe, forment l'*imp-
tigo*; si cette matiere acquiert une telle
dureté, qu'elle comprime & resserre
entierement les nerfs, les vaisseaux san-
guins & lymphatiques; le sentiment se
perd, les nerfs ne pouvant pas être é-
branlez; les vaisseaux sanguins trop
comprimez ne donnent pas un libre
passage au sang qui est obligé de s'ar-
rêter dans les tubercules; ce qui les
rend noires, livides, & forme le mal-
mort; si cette matiere endurcie est mise
en mouvement, les vaisseaux se rom-
pent, & causent un ulcere dont les
bords sont durs, calleux, & doulou-
reux comme dans le cancer, & c'est la
veritable lèpre: La verole négligée for-
me quelquefois ces fortes de galles, qui
dégènerent en lèpre dans les sujets mal
constituez d'ailleurs, & qui ne font au-
cun remède effectif pour détruire, ou
pour amortir le venin verolique, la

grande quantité de Lépreux qu'on voyoit autrefois venoit, selon toute apparence, de ce qu'on ignoroit la maniere de guerir la verole.

Diagnostic.

Il est aisé de connoître les dartres, la lepre & le mal-mort; ces maladies ne sont différentes que parce que nous en avons déjà dit cy-dessus, qu'il seroit inutile de répéter.

Prognostic.

Les dartres en général ne sont pas dangereuses, elles sont seulement incommodes, surtout lors qu'elles paroissent au visage, dont elles ternissent la beauté; les dartres ne sont fâcheuses que lors qu'elles sont entretenues par un virus verolique, ou par quelque autre vice du sang. Les dartres miliaires se guerissent plus facilement que les rongeantes, parce que l'épaississement des humeurs n'y est pas si grand: Les trois autres espèces de galle sont très difficiles à guerir. La lepre des Grecs ne peut se guerir que dans son commencement, le mal-mort est plus dif-

sur les Dartres, la Lepre, &c. 295
ficile à emporter, il pourroit pourtant
se guerir dans son commencement; la
veritable lepre est incurable lors qu'elle
est inveterée, & qu'elle a passé des
parents aux enfants; les cancers ulce-
rez & adherents ne peuvent se guerir
que par l'extirpation, & comme la le-
pre est un cancer universel, il est im-
possible de pouvoir l'emporter.

Curation.

Pour guerir les dartres après les re-
medes généraux qui sont, la saignée &
la purgation; & après avoir prescrit
les aperitifs, supposé que le mal dépen-
de de la grossiereté des humeurs, on
peut appliquer tous les differents topi-
ques que nous avons rapportez pour la
galle; on peut aussi faire une pomade
avec le soufre, le tartre, l'esprit de ni-
tre, les fleurs de benjoin, la graisse de
cochon nouvelle qu'on mêle ensèm-
ble, & qu'on applique sur les dartres;
on peut les frotter avec les huiles de
carabé, de brique, ou de cerf, ou avec
la seule huile de tartre par défaiillance
qui réussit ordinairement mieux que
tous les autres remedes.

Pour guerir la lepre des Grecs & le mal-mort, ces tubercules reconnoissent une lymphe grossiere & comme petrifiée; il faut mettre en usage tout ce qui peut la diviser; ainsi après avoir fait une ou deux saignées, & avoir purgé suffisamment le malade; on doit d'abord lui faire prendre les aperitifs, comme l'opiate d'acier aperitive & purgative; on doit ensuite mettre en usage les boüillons de vipere, on peut même faire manger les viperes cuites avec du beurre, ou des poulets engraissez avec la pâte d'orge & de vipere; on peut aussi faire prendre la ptisanne sudorifique, on fait user ensuite des bains domestiques pendant huit jours, & dans la saison on ordonne les eaux thermales. Pendant l'usage de ces remedes l'on purge temps en temps le malade; que si par ces differents secours les tubercules se ramolissent, pour achever de les résoudre, on doit y appliquer divers topiques, tels que sont l'huile de tartre par défaiillance, la pomade cy-dessus décrite, le cresson d'eau réduit en poudre mêlé avec de l'huile, & autres semblables; si tous

Ces remèdes ne suffisent point, on en viendra aux frictions mercurielles, le malade s'abstiendra des aliments salez, épicez trop onctueux & de difficile digestion.

CHAPITRE TREIZIÈME.

De la Teigne & de la Rache.

LA teigne est une espèce de galle qui attaque la partie chévelue de la tête, & quelquefois la face par une infinité de petites pustules qui forment une croûte, & qui supurent.

Cette galle a pris le nom de teigne d'un petit ver qui ronge les draps, qui s'appelle de même en François, & en Latin *Livia*, parce que cette galle ronge la partie qu'elle attaque, comme ces petits vers rongent les draps.

Les Auteurs rapportent différentes espèces de teigne; mais comme ce qu'ils en disent obscurcit plus la matière qu'il ne l'éclaircit, nous réduirons toutes les teignes à trois espèces; la première est la teigne qui arrive principalement aux petits enfants qui sont à la mam-

melle, & que le vulgaire appelle crou-
te lactée dans laquelle les crou-
tes se trouvent molasses, compressibles &
humides, laissent échaper continuelle-
ment par leurs côtez une matiere fé-
reuse, & celle-là supure continuelle-
ment; la seconde est appelée *talpa-
topinaria*, parce qu'elle creuse conti-
nuellement, & se trace des routes sur
la tête, comme fait la tope dans l'inté-
rieur de la terre; cette teigne quoi que
couverte d'une croute molasse & com-
pressible ne laisse rien échaper par ses
côtez, & la supuration se faisant dans
l'intérieur; il arrive que les téguments,
le pericrane & le crane même, se dé-
chirent; la troisième espece de teigne
qu'on appelle communément rache,
est celle dans laquelle les croutes se
trouvent dures, fermes, solides, épais-
ses, & dont il ne coule rien tant exté-
rieurement qu'intérieurement, elle at-
taque principalement les adultes, &
quelquefois les enfants qui sont à la
mammelle, surtout lors qu'ils se trou-
vent d'un temperament sec.

La cause prochaine de la teigne est
comme des autres galles, une insensible

transpiration arrêtée dans les téguments de la tête : or , l'insensible transpiration s'arrête plus facilement à la tête qu'aux autres parties du corps , parce que comme elle s'y sépare en plus grande quantité qu'ailleurs , & qu'elle y est embarassée dans les cheveux , elle peut plus facilement y séjourner à la moindre occasion ; d'ailleurs , comme celle qui est déjà sortie s'attache aux cheveux , elle empêche que celle qui vient ensuite ne puisse être jettée dehors , ainsi celle-là s'arrête dans ses propres vaisseaux , & produit ensuite la teigne , ce qui semble se prouver d'une manière incontestable , c'est que lors qu'un homme reste quelque temps sans se peigner , il se forme sur la peau des petites croutes cailleuses , qui tombent ensuite en se peignant , & qui ne sont autre chose que l'insensible transpiration qui s'est arrêtée entre les cheveux , & s'y est endurcie.

Les causes éloignées de la teigne sont en très grand nombre : Premièrement , si on fait porter à un enfant sain le bonnet d'un enfant teigneux , ou si on le

fait coucher dans les mêmes draps, ou qu'on le couvre des mêmes linges qui ayent servi à un enfant attaqué de la teigne, il ne manquera pas de la prendre: ces draps se trouvent chargez de l'insensible transpiration de celui qui a la teigne, lesquels ont emporté avec eux plusieurs parties purulentes; celles-cy s'attachent à la tête, bouchent les vaisseaux & produisent la teigne.

2°. Si un enfant est trop gras, comme son insensible transpiration ne sort qu'à peine, elle peut être aussi la cause de la teigne.

3°. Si une nourrice mange des aliments grossiers, l'enfant d'ailleurs étant d'un temperament fort délicat; cela peut aussi occasionner la teigne; le lait de cet enfant devenu fort grossier rend la transpiration plus épaisse, qui s'arrête dans les petits vaisseaux cutanez, & y produit la teigne.

4°. A faute de brosser la tête aux enfants; & les adultes mêmes qui restent trop long-temps sans se peigner, tout cela peut produire la teigne, parce que la crasse qui se ramasse sur la tête peut y empêcher la transpiration.

5°. Une nourrice qui auroit alaité un enfant

teigneux peut la donner à un autre enfant, surtout s'il est d'un temperament délicat.

Diagnostic.

Il est facile après ce que nous avons dit de connoître la teigne & les différentes espèces : Sennert rapporte en avoir vu une qu'il appelle teigne des cheveux dans laquelle il n'y a point de croute; mais une infinité de petits vers qui rongent les cheveux, & les font tomber en petites parcelles; il dit avoir observé souvent cette espece de teigne, & s'être convaincu du fait, par le moyen de la loupe; il faut distinguer la teigne d'une espece de crasse qui vient aux petits enfants, & qui se ramasse sur le front, & que le vulgaire appelle saintes huiles.

Prognostic.

La teigne humide qu'on appelle croute laiteuse ou lactée n'est pas dangereuse: au contraire, elle est souvent salutaire, car elle sert à décharger le sang de sa trop grande sérosité; il seroit même dangereux de vouloir la

guérir tout d'abord. Le *talpa topinaria* est très dangereux, surtout aux petits enfans, car comme les os de leur crane sont encor tendres & molasses, & que la supuration se fait dans l'interieur, il peut les creuser & les carier. La teigne sèche ou rache n'est pas à la verité dangereuse, mais elle est très difficile à guérir, elle dure souvent les quinze à vingt années & quelquefois toute la vie.

Curation.

La teigne humide qui n'attaque que la partie chévelue des petits enfans à la mammelle, ne doit point être traitée; mais si elle gagne le visage, & qu'elle ferme les yeux, pour ôter cette difformité, on peut pour lors guérir celle de la face; il faut d'abord la laver avec une décoction des plantes aromatiques faite dans le gros vin; ensuite on y applique avec succès le mache-fer en poudre, & mouillé avec de la salive, pour en faire une pâte qu'on applique sur les gales; on peut y appliquer les feuilles de *nasturtium aquaticum*, des bettes, ou des choux qu'on froisse un

peu avec les mains ; si on vouloit entièrement guerir cette teigne humide ; il faudroit en même temps déterminer la ferofité par quelque autre voye , & pour cela il faudroit appliquer un caustere au col & au bras, ou à la jambe , ne négligeant pas les purgations réitérées.

Pour guerir le *talpa topinaria* , il faut d'abord laver les croutes avec la décoction cy-dessus ; s'il se trouve des endroits durs & calleux, il faut y appliquer par-dessus de l'eau de chaux , de l'huile d'arsenic , & d'autres remedes de cette espece ; il faut ensuite le faire supurer , & le traiter comme les autres ulceres.

Pour guerir la teigne sèche ou la rache , on se sert avec succès de l'urine , dont on frotte pendant quelque temps les croutes avec les broffes ; ensuite on trempe des linges dans cette même urine qu'on applique sur les croutes , après avoir pratiqué cela pendant cinq à six jours trois ou quatre fois le jour , on prend la poix de Bourgogne qu'on fait secher , & ayant saupoudré toutes les croutes , on met un bonnet de peau

sur la tête, la poix étant fondue, s'attache au bonnet; ensuite tirant ce même bonnet, on arrache les croûtes, & on guérit la rache. On ne doit pas pendant ce temps-là négliger les remèdes intérieurs pour donner de la fluidité au sang, & rendre la transpiration plus libre.

CHAPITRE QUATORZIE'ME.

De la petite Verole.

LA petite verole est une maladie épidémique & contagieuse qui attaque une ou deux fois dans la vie toutes sortes de personnes, plus souvent les enfants que les adultes, & rarement les vieillards; elle est de toutes les saisons de l'année, quoi que plus fréquente au Printems & en Automne, qu'en Eté & en Hyver; elle n'épargne aucune partie du corps humain, tant extérieures qu'intérieures; la peau, surtout celle du visage & des mains, commence par se couvrir de petites taches d'un rouge obscur, qui s'élevant en petites tumeurs, rendent

la peau inégale ; ces tumeurs dégénèrent en pustules , qui , d'une base large & ronde , se terminent en pointe ; ces pustules croissent insensiblement ; vers le sixième jour elles sont fort tendues , chaudes , rouges & douloureuses ; ce sont pour lors de vrais phlegmons qui supurent , se desséchent , & forment des croûtes.

On considère dans la petite verole le temps de l'éruption , celui de la supuration & celui de l'exsiccation ; quand ces trois temps se passent sans fièvre , & sans aucun fâcheux accident , la petite verole est appelée benigne , au lieu qu'on la nomme maligne lors que la fièvre survient accompagnée de fâcheux symptômes ; on l'appelle aussi pestilentielle lors qu'elle est fort meurtrière , & que la plupart des malades périssent.

Les accidents de la verole benigne sont lors de l'éruption une petite toux sèche , des éternuements fréquents , un léger assoupissement , quelques petites nausées , un cours de ventre séreux , & autres de cette nature , les taches de la peau se trouvent dispersées , elles dé-

gènerent en pustules grosses, rondes & pointues; ces pustules s'élèvent aisément, supurent sans peine, se dessèchent, laissent une rougeur qui se dissipe peu à peu sans gâter la peau.

La petite verole maligne est accompagnée d'une fièvre de même nom, qui ne se développe ordinairement qu'au troisième ou quatrième jour, avant que les taches paroissent; il survient différens symptômes qui en sont les précurseurs tels que sont un grand dégoût, des vomissemens, des lassitudes de tout le corps, des mouvemens involontaires & convulsifs, un resserrement de poitrine, des douleurs de tête, des insomnies ou de longues veilles, des délires, & quelquefois des assoupissemens léthargiques, des cours de ventre bilieux, des coliques, des ardeurs d'urine ou des suppressions, & d'autres de cette nature. Lors que les taches commencent à paroître, le malade sent une chaleur brulante par tout le corps, il ne trouve aucune situation paisible; il est inquiet, alteré, éssoufflé, il respire avec peine, son souffle & sa transpiration sentent fort mauvais, il sent par

tout le corps des demangeaisons , surtout lors que les pustules qui sont tout près les unes des autres, s'élèvent avec peine ; au commencement de la supuration , ces pustules ne sont pas bien rouges , elles pâlisent de fois à autre , elles donnent quelquefois de l'eau claire & limpide , tantôt de la sanie ou du sang pur ; lors que la supuration va finir, les croûtes se forment avec un gonflement si considerable de toute la peau , que les paupieres tuméfiées ne sçauroient s'ouvrir , les levres sont si boursoufflées qu'on a peine à prononcer les paroles ; les gencives tuméfiées fournissent quelquefois un léger flux de bouche ; le nez & les oreilles restent bouchés , de maniere que le malade devenu tout bouffi & difforme, ne voit point du tout , à peine entend-il , il ne boit & n'avale qu'avec peine , quand le gozier est interessé ; les croûtes étant tombées , la peau reste rouge pendant plusieurs mois , & elle est quelquefois si chargée de petites fosses & de cicatrices , que la personne n'est du tout plus reconnoissable , sa face restant laide & défigurée toute la vie.

Dans la petite verole pestilentielle, outre tous ces accidents cy-dessus rapportez de la verole maligne, on remarque que les taches rouges & les pustules sont accompagnées & entremêlées d'un pourpre noir ou livide, & de quelques petits charbons; pendant la supuration il se forme différents abcès dans l'interstice & le corps des muscles, les viscères intérieurs étant souvent saisis de ces taches & pustules, le malade vomit, ou crache du pus ou de la sanie en quantité, il a des coliques très douloureuses, des cours de ventre dysentériques & purulents, ou des tenesmes fâcheux, des ardeurs d'urine, des pissements de sang & de pus, & d'autres fâcheux accidents.

Les Médecins Arabes qui vivoient vers le milieu du douzième siècle, surtout *Avicenne*, *Averroës*, *Rasis* & *Mesue*, ont été les premiers qui nous ont laissé des descriptions exactes de la petite verole, surquoi quelques Modernes prétendent établir que cette maladie a pris pour lors sa première naissance en Arabie, d'où ils supposent qu'elle s'est transmise par contagion

de ville en ville, & de province en province dans toute l'Asie, de là en Afrique & en Europe; comme les Européens ont été les premiers à passer en Amérique avec *Christophe Colomb*; on prétend que cette maladie doit avoir été portée dans le nouveau monde en échange de la grosse verole que les Espagnols avoient contractée en commerçant avec les Américains.

Pour se convaincre du peu de solidité de ces conjectures sur l'origine de la petite verole; il suffit de lire ce que le premier de ces Médecins Arabes a dit de cette maladie dans son *Traité des fièvres pestilentiellles*, il la regarde d'abord comme un simple symptôme de ces fièvres, mais il en parle ensuite fort au long comme d'une maladie connue de tout temps; il l'a supposée si ancienne, qu'il prétend en déduire la cause du sang menstruel des femmes. Auroit-il parlé de la sorte si la petite verole eut été nouvelle de son temps? Que si les Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit avant *Avicenne* n'ont pas traité en particulier de la petite verole, c'est qu'ils ne l'ont jamais regardée que

comme un symptôme de la fièvre pestilentielle à laquelle ils ont donné différents noms. *Avicenne* l'appelle pour lors *Bothon* en Arabe ; il y a lieu de penser que les Grecs l'appelloient *Pemphinga*, puisqu'ils font une espece de fièvre pestilentielle que *Gallien* nomme *Pemphingode*, dans laquelle il expose ce que la petite verole a de plus essentiel au sujet des pustules. Parmi les anciens Auteurs Latins, *Ætius* décrit des petites pustules dont tout le corps des enfans étoit couvert, ce qui ne sçauroit s'entendre que de la petite verole que l'on a coutume de rapporter entre les maladies des petits enfans, comme leur étant plus ordinaire.

Lors qu'on suppose que la petite verole a eu une origine particuliere, & qu'elle ne s'est transmise que par contagion de proche en proche, on est aussi obligé de supposer une semence particuliere de cette maladie ; les uns placent cette semence dans le sang menstruel des femmes, les autres dans le sang qu'ils croient devoir se corrompre dans le cordon du fœtus, qu'on est obligé de couper dès qu'il vient au

monde. Quelques Modernes ont recours pour cette semence au ferment uterin : cependant on est aujourd'hui convaincu que le fœtus ne se nourrit dans la matrice que du lait, sans que le sang menstruel y ait aucune part ; ce lait coule au fœtus du *placenta* par le cordon d'où il revient au *placenta* en circulant avec le sang qui est propre au fœtus. Le sang qui reste dans le cordon coupé ne se pourrit pas, il reprend la route ordinaire de la circulation. La matrice ne contient aucun ferment particulier ; les enfants ne sont pas moins sujets à la petite verole, soit que leurs parents l'aient eue, ou qu'ils en aient été exempts, ce qui n'arriveroit certainement pas de même si cette maladie supposoit une semence contractée ou transmise par les humeurs de nos parents.

Puisque toutes les taches & les grains de la petite verole ne sont au commencement que des érysipeles ; & ensuite de vrais phlegmons qui se terminent par supuration ; il est constant que le sang séjourne dans le tissu de chacun de ces petits grains, que ce sang s'extra-

vale ensuite, & qu'il supure pour produire de petits abcès. Ceux-cy blanchissent lors que le pus y est bien formé; ils sont clairs & limpides, s'élevant en petites vessies, lors que la chaleur raréfiant la lymphe du corps muqueux, élève la surpeau; les taches restent noires lors qu'il s'y fait des échimosés, ou que la gangrene y survient; quand les abcès ou les vessies se desséchent avec la peau qui les couvre, les croûtes se forment par la simple chaleur de la partie qui dissipe les humeurs épanchées. On peut expliquer tous ces faits sans avoir recours à aucune semence de verole, & sans supposer des dérangements de sels, comme il paroît par tout ce qui a été dit cy-devant de l'érésipele, du phlegmon, des tumeurs suppurées, endurcies & gangrenées.

Le sang est l'assemblage de toutes nos humeurs, il communique sa chaleur à toutes les parties qu'il parcourt sans cesse; ses vaisseaux infiniment petits, quoi que naturellement blancs, sont obligez de rougir dès que le sang y séjourne; cette liqueur vivifique se
meut

meut doucement & se divise sans interruption. Le surcroit ou le superflu se dissipe par la transpiration de toutes nos parties solides, tant interieures qu'exterieures. Cette transpiration est plus ou moins abondante, plus tenue ou plus épaisse dans les différentes saisons de l'année, nos différents âges, & les divers usages des six choses non-naturelles, à quoi nous sommes nécessairement exposez pendant tout le cours de la vie. Lors que cette transpiration est surabondante & trop épaisse pour passer aisément dans ses propres conduits, elle les gonfle & bouche si fort, que gênant le cours du sang qui roule à l'entour, ces parties rougissent, il s'y forme de petites tumeurs d'abord érépélateuses, & ensuite phlegmoneuses, qui, se terminant par supuration & exsiccation, constituent la petite verole.

L'air qui nous environne & que nous respirons se trouve différemment modifié suivant les différentes saisons de l'année, ainsi il agit sur nos corps & sur nos humeurs d'une manière différente, il leur communique différents

mouvements. Le sang surtout dans les enfants se trouve visqueux & gluant, souvent chargé de matieres étrangères, capables par conséquent de troubler la circulation, à l'occasion des causes exterieures & non naturelles : Les vaisseaux de ces jeunes sujets ne font que se déployer, les pores de la peau ne sont donc pas encor fort ouvers; d'ailleurs ce tégument universel dans les enfants doit être plus susceptible des impressions de l'air que celui des adultes, ce qui favorise la constriction ou le resserrement des pores; fera-t-il donc surprenant si la transpiration se trouve difficile dans leurs premières maladies, puisque cette humeur est épaisse, & que sa route est étroite? De-là ne doit-il pas naître des embarras dans les pores de la peau? Les vaisseaux sanguins ne doivent-ils pas se trouver comprimez? ce qui cause les erésipeles, les phlegmons, les pustules, les supurations, les abcès, les petits ulceres, & quelquefois des charbons. Si l'on réfléchit un peu sur ce que nous venons de dire, on ne trouvera pas étrange que la plûpart des hommes

soient sujets à cette maladie, & qu'elle soit des plus anciennes.

Lors qu'une personne est attaquée de la petite verole, la circulation des humeurs est troublée, leur mouvement est augmenté, aussi-bien que les oscillations ou battements des vaisseaux, ainsi le sang se divise, s'atténue, & devient plus coulant, ou se dépure, pour parler avec le vulgaire; ensuite les pores de la peau s'agrandissent, & deviennent plus libres, les vaisseaux acquièrent du ressort, la transpiration est plus aisée; & c'est pourquoi on n'est pour l'ordinaire attaqué de cette maladie qu'une fois dans la vie, à moins que le mauvais usage de six choses non naturelles, & surtout l'air du pays où l'on se trouve, ne donne occasion à une seconde ou une troisième attaque; cependant, comme le sang d'un enfant peut être plus ou moins épais, plus ou moins coulant, comme les pores de la peau peuvent être plus ou moins ouverts; non seulement la petite verole peut prendre différents caractères, mais encor il peut se faire que l'embarras de ce tégument soit assez peu considérable

pour ne produire que la rougeole, & comme la rougeole n'est pas une maladie si violente que la petite verole ? aussi le sang n'est-il pas si brisé, ni si subtilisé, ce qui fait qu'on ne laisse pas dans la suite d'avoir la petite verole, au lieu que celle-cy divisant davantage les humeurs, & favorisant la dilatation des pores cutaneux, on n'est pas ensuite si sujet à la rougeole : ce que que j'avance est d'autant plus simple & conforme à la vérité que ceux qui ont la petite verole bien abondante n'ont point ensuite de rougeole, ou s'ils l'ont, elle est très légère. Ces deux maladies n'empêchent pas que le sang ne puisse souffrir diverses alterations accidentelles, propres à produire différentes maladies de la peau, qui dépendent à peu près de la même transpiration vitiée, seulement dans quelques parties de ce tégument, comme il paroît par ce que nous avons dit plus haut en parlant de l'érésipele, de la galle, & d'autres maladies cutanées,

Quoi que toutes les parties de notre corps transpirent, & qu'elles soient par conséquent toutes sujettes à la pe-

te verole ; cependant , lors que cette maladie est benigne , elle n'occupe ordinairement que la peau extérieure , parce que les parties intérieures étant toujours plus chaudes , la transpiration y est toujours beaucoup plus fine , & y passe plus librement qu'aux parties extérieures dont les pores se constipent souvent à l'occasion de l'air extérieur ; c'est à peu près par la même raison que les taches & les grains de la petite verole paroissent plutôt , & sont souvent en plus grande quantité aux mains & au visage que par tout le reste de la peau , parce que ce tégument est icy plus délicat , & plus exposé à l'air extérieur qu'au reste du corps qui se tient toujours plus chaudement par les habits dont il est couvert.

La transpiration est une véritable portion du sang , qui se brise & se rarefie par la chaleur , au lieu qu'elle se condense & s'épaissit par le froid comme toutes les autres vapeurs. Pendant les fortes chaleurs de l'Eté , nos humeurs sont plus agitées , la transpiration est plus abondante & plus rarefiée. Durant le fort de l'hyver , le mouvement

de ces mêmes humeurs est ralenti, la transpiration est plus épaisse & moins abondante, au lieu qu'au Printems & en Automne, comme il survient différents changements à l'air, que celui-ey se trouve tantôt chaud & tantôt froid, quelquefois même dans l'espace d'un jour, l'ordre, la sécrétion, & la consistance de la transpiration se trouvent fort en desordre; il n'est pas surprenant que la petite verole arrive plus ordinairement dans ces deux saisons de l'année que dans les deux autres.

Cette maladie est épidémique en ce qu'étant occasionnée par une cause commune, elle attaque tout à la fois dans la même saison plusieurs différentes personnes dans le pais où elle regne; ces causes communes ne peuvent être que l'air qu'on respire, & les aliments dont on se nourrit; l'air y peut concourir, non seulement par ses différentes qualitez sensibles que nous venons de rapporter, mais encore par plusieurs autres qu'il est impossible de découvrir, surquoi l'on doit se contenter de remarquer ici en général que l'irrégularité des saisons & les diversitez des

vents, troublent l'ordre & la consistance naturelle de la transpiration en plusieurs manieres differentes, & qu'elles doivent concourir aux differences principales que nous observons dans la petite verole, tant par rapport à son invasion, & à la diversité de ses symptômes, qu'à leurs differents caracteres de benignité, de malignité ou de peste. On doit penser à peu près de même de la diversité des aliments que de l'air; leurs mauvaises qualitez concourent aussi à gâter la transpiration pour la production de la petite vérole. Les autres causes non naturelles agissent differemment dans chaque sujet en particulier, eu égard à son âge & à son temperament; par exemple, une légère peur faite à un enfant fort vif, dans le temps que la petite verole regne, & une forte colere, ou une trop grande joye dans un jeune homme d'un temperament mélancolique peuvent donner occasion au développement de cette maladie épidémique, en ce que les secousses irrégulieres du genre nerveux que ces passions excitent, dérangent la sécrétion d'une transpiration abondante.

te, devenue trop crasse ou trop irrégulière par la cause commune ; ce que je dis des passions de l'ame peut s'appliquer aux autres choses non naturelles dont le mauvais usage peut déranger le cours naturel des humeurs, & accélérer ou développer cette maladie. Tout ce qui dans un temps d'épidémie est capable d'épaissir ou de raréfier trop le sang, doit être regardé en Médecine, comme une cause éloignée & occasionnelle de la petite verole.

L'on doit aussi quelquefois rapporter la contagion au rang des causes occasionnelles de la petite verole, en ce qu'il arrive que les personnes qui ne l'ont pas eue, & qui se trouvent disposées à l'avoir, peuvent la prendre en couchant avec les malades, ou se servant des mêmes linges. La transpiration gâtée du malade s'unissant à celle de la personne saine peut l'épaissir ou la raréfier ; de manière à l'empêcher de sortir librement pour produire la même maladie ; ce n'est à mon avis qu'à raison de cette transpiration gâtée que l'on transplante dans le Levant & en Angleterre la petite verole d'un sujet à

l'autre. On a soin pour cela d'ouvrir quelque grosse pustule de petite verole dans le fort de leur supuration pour en ramasser le pus, le sang ou la lympe qui s'en écoulent ; ce mélange encore chaud est versé dans une petite playe faite exprès au sujet où l'on veut transplanter le mal ; on tient cette liqueur enfermée dans la playe, & quelque tems après la petite verole paroît dans ce nouveau sujet.

J'ai remarqué souvent en pratique que des personnes qui avoient déjà eu depuis long-temps la petite verole, prenoient de veritables pustules veroliques de cela seul, qu'elles restoient long-temps couchées auprès des malades saisis de ce mal. J'ai vû en dernier lieu un jeune homme âgé de vingt ou vingt-cinq ans fort gravé de la petite verole qu'il avoit eue dans son enfance, prendre de ces pustules à la main droite, & à tout le front pour avoir tenu quelque tems la main de sa sœur malade de la petite verole, & avoir reposé long-temps sa tête sur le même chevet, restant assis la plus grande partie du jour à côté du même lit ; tous ces faits

ne me permettent pas de douter que la petite verole ne soit véritablement contagieuse, mais je ne sçaurois me persuader que ce mal n'ait d'autre origine que la contagion, comme quelques-uns le supposent, ni que le pus de ces verolez puisse avoir par lui-même la qualité de transmettre cette maladie; le pus est une liqueur que nous nommons contre nature, parce qu'elle est tout-à-fait différente de nos véritables humeurs, avec lesquelles cette liqueur ne sçauroit avoir aucune analogie, qui est toujours nécessaire pour communiquer ou transmettre même le mal d'un sujet à l'autre.

Diagnostic.

Cette maladie ne sçauroit absolument se connoître que par les pustules phlegmoneuses qui surviennent à la peau, puisque c'est le seul symptôme qu'on observe constamment tant dans la petite verole benigne que dans la maligne & la pestilentielle. Les autres symptômes doivent être regardez comme de purs accidents, puisqu'ils manquent souvent tous dans la petite ve-

role benigne, qu'ils ne se trouvent jamais les mêmes dans la maligne, & qu'ils varient toujours tant dans les différentes especes du mal & dans les différents sujets, que par rapport à la variété des pais & des saisons où cette maladie régne. Je crois donc que pour établir un diagnostic certain, eu égard aux symptômes essentiels & distinctifs, on doit définir la petite verole en général une éruption critique de petites pustules phlegmoneuses qui s'élèvent une ou deux fois dans le cours de la vie sur la peau de la plupart des hommes.

Il arrive pourtant quelquefois dans la petite verole maligne & pestilentielle, que les malades meurent avant que les éruptions commencent à paroître, ou bien que celles-cy ne se montrent que quelques heures ou quelques moments avant la mort; on ne sçauroit pour lors taxer ces malades de verolez qu'en les comparant à l'état de ceux qui ont lescrites éruptions dans la même saison & dans le même pais. Il est de la prudence d'un Médecin expérimenté de ne se déterminer jamais à caractériser une maladie, qu'il n'en

voye les signes propres, essentiels & distinctifs, soit dans le sujet particulier qu'il traite actuellement, soit en comparant son état à celui des autres malades, où les signes du mal sont plus manifestes.

Comparaïson qu'il est très aisé de faire dans les maladies épidémiques & populaires qui saisissent en même-tems plusieurs personnes dans un même lieu, comme il arrive presque toujours à la petite verole. On ne sçauroit assurer que cette maladie regne dans un país que lors qu'on y voit paroître les pustules veroliques sur la peau de la plûpart des malades : Le véritable Médecin ne peut jamais compter que sur des signes qui tombent sous les sens, & qui sont les plus ordinaires ; *Medici sunt sensuales artifices, qui morborum diagnosim deducunt ex iis quæ contingunt ut plurimum.* Quand sur dix malades qui auront à peu près les mêmes accidents, il s'en trouve huit où l'on remarquera les pustules veroliques, on est obligé de dire que ces pustules sont les signes essentiels de la petite verole, & que ces dix malades sont véritable-

ment verolez; sans cette distinction essentielle, on seroit forcé de confondre cette maladie avec toute autre, ce qui seroit très préjudiciable aux malades eû égard à la curation qui doit varier suivant leur different état.

Prognostic.

Il faut touté la prudence d'un Médecin pour établir le prognostic de la petite verole. Il doit être different suivant la differente constitution du sang, la variété des symptômes, l'âge, les saisons, & le pais que l'on habite. Plus le sang est épais & bourbeux, plus il a de peine à se dépurer; les pustules de la petite verole qui paroissent bien-tôt, qui sont d'un rouge éclatant, & pointues, sont sans danger; celles qui s'affaissent tout coup après leur sortie, ne permettent rien de bon; celles qui noircissent avant leur supuration, qui deviennent livides, verdâtres, ou qui disparoissent entierement, sont mortelles. Une fièvre courte & modérée est utile aux pituiteux & aux mélancoliques qui ont la petite verole: Les sanguins & les bilieux s'en trouvent

mal ; dans ceux-cy une grande fièvre empêche la sortie de la petite verole, retarde la supuration, & sèche trop tôt les pustules ; l'éternuement, la toux, les nausées, la diarrhée séreuse, & un léger assoupissement qui se dissipent quand la petite verole suppure, sont salutaires, mais ces symptômes persistants sont à craindre.

Rien n'est d'un si mauvais présage qu'un assoupissement profond, des exanthèmes, des charbons, un fréquent vomissement, un crachement de pus, une ischurie, une dysenterie, des convulsions, & autres accidents de ce caractère. Les enfans échappent de cette maladie plutôt, plus aisément, & plus heureusement que les adultes & les vieillards.

Curation.

Pour qu'un Médecin qui est le Ministre & le deffenseur de la nature puisse avec sûreté traiter la petite verole, il doit favoriser cette éruption critique, & faire ses efforts pour épurer le sang, en ouvrant les pores de la peau, rendant l'humeur de la transpiration plus

venue, & la poussant à la peau après l'avoir divisée, ou bien en la banissant du corps par les crachats, par le vomissement, par les selles ou par les urines, *quò natura vergit eo ducere oportet.* La petite verole benigne qui est sans fièvre n'a besoin que du secours de la diète; il ne faut ici ni Chirurgie ni Pharmacie, l'on doit laisser agir la nature; le malade respirera un air temperé, vivra d'aliments de bon suc, faciles à digerer, de consistance liquide, & en petite quantité, ainsi l'estomach du malade n'en souffrira point; on ne doit être couvert dans son lit qu'autant qu'il est nécessaire pour se tenir chaud. Que le sommeil & les veilles se suivent successivement; l'on n'empêchera point la transpiration, ni l'on ne l'excitera point, mais on l'entretiendra: on évitera toutes les fortes passions de l'ame.

La petite verole maligne demande un traitement different suivant la grandeur des symptômes, les forces du malade, la saison & le pais; si une forte fièvre empêche la sortie de la petite verole, en retarde la supuration, en

hâte le desséchement, fomenté des délirés, cause des embarras dans les poulmons, l'on doit saigner, & insister aux rafraîchissants. Quand une fièvre maligne mal qualifiée cause des assoupissements en arrêtant le sang dans le cerveau, des syncopes en le faisant séjourner dans le cœur, des exanthèmes, des taches, des charbons, en troublant le cours de ce liquide dans la peau, quand le pouls est foible, & tardif quand la langue est sèche, fort rouge, ou noirâtre, quand les forces du malade sont abbatues, quand la petite verole a de la peine à sortir, quand elle paroît sans s'élever, quand elle s'élève sans supurer, quand elle disparoît, que faire ? La saignée tueroit le malade, & les rafraîchissants supprimeroient entièrement le mouvement du sang déjà languissant; on doit donc alors insister aux cordiaux, aux diaphorétiques, aux sudorifiques, aux diurétiques, aux cathartiques, mais surtout aux émétiques; le vomissement nettoie le ventricule, rend plus prompte la circulation du sang, dissipe les assoupissements, & aide à épurer le sang; il fa-

vorise la sortie de la petite verole, d'où
j'ai cru pouvoir conclurre avec raison
dans une these soutenue dans nos éco-
les le mois de Novembre 1709, que
l'émétique est souvent un excellent re-
mede dans la curation de la petite ve-
role.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES

contenus en ce Livre.

CHAPITRE **E** *Xposition de la nature*
PREMIER. **E** *& de la curation des*
maux vénéériens , I

Dissertation médecinale & chirurgicale
sur les maladies vénériennes , divisée
en vingt-neuf sections , Page 1.
& suiv.

Premiere Observation , pag. 71

Seconde Observation , p. 73

Troisième Observation , 77

Quatrième Observation , 83

Consultation de M. Deydier au sujet du
virus verolique dégénéré en scrophu-
leux , 89

Consultation de M. Deydier pour un
hypocondriaque verolé , 99

Dissertation médecinale & chirurgicale
sur les Tumeurs , avec leurs signes dia-
gnostics & prognostics , p. III & II5

Curation des Tumeurs , II9

Table des Chapitres.

CHAP. II. du Phlegmon,	124
De la connoissance du Plegmon,	128
Le Prognostic du Phlegmon,	130
La Curation du Phlegmon,	133
CHAP. III. de l'Erèsipele,	147
Les signes diagnostics de l'Erèsipele,	154
Le Prognostic de l'Erèsipele,	157
La Cure de l'Erèsipele,	162 & suiv.
CHAP. IV. de l'Oedeme,	174
Les signes diagnostics de l'Oedeme,	183
Le Prognostic de l'Oedeme,	187
La Curation de l'Oedeme,	189 & suiv.
CHAP. V. du Schirre,	198
Les signes diagnostics du schirre,	203 & suiv.
Le Prognostic du Schirre,	206
La Curation du Schirre,	211 & suiv.
CHAP. VI. du Cancer,	221
Le Diagnostic du Cancer,	227
Le Prognostic du Cancer,	228
La Curation du Cancer,	230 & suiv.
CHAP. VII. des Ecronelles,	236
Le Diagnostic des Ecronelles,	242
Le Prognostic des Ecronelles,	243
La Curation des Ecronelles,	244
CHAP. VIII. du Charbon,	247
Le Diagnostic du Charbon,	250
Le Prognostic du Charbon,	251

Table des Chapitres.

<i>La Curation du Charbon,</i>	253
CHAP. IX. de la Gangrene & du Sphacele,	257
<i>Le Diagnostic de la Gangrene & du Sphacele,</i>	262
<i>Le Prognostic de la Gangrene & du Sphacele,</i>	262 & suiv.
<i>La Curation de la Gangrene & du Sphacele,</i>	264
CHAP. X. du Panaris,	268
<i>Le Diagnostic du Panaris,</i>	271
<i>Le Prognostic du Panaris,</i>	272
<i>La Curation du Panaris,</i>	273
CHAP. XI. de la Galle,	277
<i>Le Diagnostic de la Galle,</i>	282
<i>Le Prognostic de la Galle,</i>	283
<i>La Curation de la Galle,</i>	287
CHAP. XII. des Dartres, de la Lepre des Grecs ou Impetigo, du Mal-mort, & de la Lepre des Arabes ou Elephantiasis,	290
<i>Le Diagnostic sur les Dartres, &c.</i>	294
<i>Le Prognostic sur les Dartres, &c.</i>	ibid.
<i>La Curation des Dartres, &c.</i>	295
CHAP. XIII. de la Teigne & de la Ra-che,	297

Table des Chapitres.

<i>Le Diagnostic de la Teigne & de la Rache ,</i>	301
<i>Le Prognostic de la Teigne & de la Rache ,</i>	ibid.
<i>La Curation de la Teigne & de la Rache ,</i>	303
CHAP. XIV. <i>de la petite Verole ,</i>	304
<i>Le Diagnostic de la petite Verole ,</i>	322
<i>Le Prognostic de la petite Verole ,</i>	325
<i>La Curation de la petite Verole ,</i>	326

Fin de la Table.



A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux ce Manuscrit intitulé : *deux Dissertations Médecinales & Chirurgicales , &c.* & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'Impression. Fait à Paris le 7, Janvier 1725. Signé W I N S L O W.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel , Grand Conseil , Pré-vôt de Paris , Baillifs , Senéchaux , leurs

Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers
qu'il appartiendra : SALUT. Nôtre bien
amé CHARLES-M A U R I C E D' H O U R Y,
Imprimeur & Libraire de notre très cher &
très amé Oncle LOUIS Duc d'Orleans Pre-
mier Prince de notre Sang , nous a fait re-
montrer qu'il souhaiteroit imprimer ou faire
imprimer *les secrets les plus cachez de la Phi-
losophie des anciens*: Par le sieur C R O S S E T
D E L A H E A U M E R I E , & deux *Dissér-
tations Médecinales & Chirurgicales , l'une
sur la Maladie venerienne , & l'autre sur les
Tumeurs*: S'il nous plaisoit lui accorder nos
Lettres de Privilege sur ce nécessaires: A ces
causes , voulant favorablement traiter ledit
Exposant; nous lui avons permis & permet-
tons par ces Presentes de faire imprimer le-
dit Livre en tels volumes , forme , marge ,
caractere , conjointement ou séparément , &
autant de fois que bon lui semblera ; & de le
vendre , faire vendre & debiter par tout no-
tre Royaume pendant le temps de huit an-
nées consécutives , à compter du jour de la
date desdites Presentes : Faisons défenses à
toutes sortes de Personnes de quelque qua-
lité & condition qu'elles soient , d'en intro-
duire d'impression étrangere dans aucun lieu
de nôtre obéissance ; comme aussi à tous
Libraires , Imprimeurs & autres , d'impri-
mer , faire imprimer , vendre , faire vendre ,
ni contrefaire ledit Livre en tout ni en par-
tie , ni d'en faire aucuns Extraits sous quel-
que prétexte que ce soit d'augmentation, cor-
rection , changement de titre ou autrement ,

ans la permission expresse & par écrit dudit
Exposant ou de ceux qui auront droit de lui,
à peine confiscation des Exemplaires contre-
faits , de quinze cens livres d'amende contre
chacun des contrevenans dont un tiers à
nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'au-
tre tiers audit Exposant , & de tous dépens,
dommages & intérêts , à la charge que ces
Presentes seront enregistrées tout au long sur
le Registre de la Communauté des Libraires
& Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois
de la date d'icelles ; que l'impression de ce
Livre sera faite dans notre Royaume , & non
ailleurs , en bon papier & en beaux caracte-
res, conformément aux Réglemens de la Li-
brairie ; & qu'avant que de l'exposer en ven-
te , le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi
de Copie à l'impression dudit Livre, sera re-
mis dans le même état où l'Approbation y
aura été donnée ès mains de nôtre très cher
& féal Chevalier Garde des Sceaux de Fran-
ce le sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE
Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera
ensuite remis deux Exemplaires dans notre
Bibliothèque publique, un dans celle de notre
Château du Louvre , & un dans celle de no-
tre très cher & féal Chevalier Garde des
Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Arme-
nonville Commandeur de nos Ordres: Le tout
à peine de nullité des Presentes, du contenu
desquelles vous mandons & enjoignons de
faire jouir l'Exposant ou ses Ayans cause
pleinement & paisiblement , sans souffrir
qu'il leur soit fait aucun trouble ou empê-

chemens ; Voulons que la Copie desdites
Présentes qui sera imprimée tout au long au
commencement ou à la fin dudit Livre , soit
tenue pour dûement signifiée, & qu'aux co-
pies collationnées par l'un de nos amez &
fcaux Conseillers & Secrétaires, soy soit
ajoutée comme à l'Original ; Commandons
au Premier nôtre Huissier ou Sergent de fai-
re pour l'exécution d'icelles tous Actes re-
quis & nécessaires sans demander autre Per-
mission , & nonobstant clameur de Haro ,
Charte Normande , & Lettres à ce contrai-
res : Car telest nôtre plaisir. **DONNE'** à Pa-
ris , le vingt-deuxième jour du mois de Fé-
vrier , l'an de grace mil sept cent vingt cinq ,
& de nôtre Regne le dixième. Par le Roy
en son Conseil.

CARPOT.

*Registré sur le Registre V^{le}. de la Chambre
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris
n°. 186, fol. 157, conformément aux anciens
Réglemens confirmez par celui du 28 Février
1723. A Paris le 2 Mars 1725.*

BRUNET, Syndic.



